

ART

CENTRE D'HISTOIRE DE
LA SCANDINAVIE DU NORD ET DE
L'EUROPE DU NORD-OUEST
UNIVERSITE DE LILLE III
P.P. 110 - 59653 VILLENEUVE DUNOY Cédex

129





M.H. N° 8



CENTRE D'HISTOIRE DE
LA RÉGION DU NORD ET DE
L'EUROPE DU NORD-OUEST
UNIVERSITÉ DE LILLE III
B.P. 149 - 59653 VILLENEUVE D'ASCQ Cédex

CCC RETI

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

SUR LA

CHAUSSÉE BRUNEHAUT

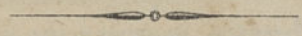
OU

HISTOIRE DES COMMUNES ET DES MONUMENTS

QUI L'AVOISINENT,

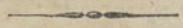
PAR AUGUSTE TERNINCK,

Membre de plusieurs Sociétés savantes.



1^{re} PARTIE :

Entre Camblain-Chatelain et Marquion,
par Houdain, St-Eloy, Arras, etc.



SAINT-POL. — IMPRIMERIE DE A. THOMAS.

MDCCCXLII.

11.11.8

CHAUSSEE BRUNEAU

PROJET DE TRAVAUX

1. OBJET

2. DESCRIPTION

3. BREVETURE

1. PARTIE

2. Description sommaire de l'ouvrage

SAINT-POLE - IMPRIMERIE DE ...

MOULIN

AU LECTEUR.

Ce travail n'était pas destiné à former un corps d'ouvrage, je ne voulais faire que de simples notices isolées destinées à paraître dans le *Puits Artésien*, mais plus tard on m'engagea à les réunir comme je le fais aujourd'hui, ce qui m'obligea à faire réimprimer les 4 promenades qui avaient paru, après toutefois les avoir revues et augmentées par de nouvelles découvertes. Déjà les cinq premières parties étaient imprimées et la dernière allait être mise sous presse, quand parut le *Mémorial historique*. Dès lors j'avais décidé de tout abandonner, ne croyant pas ce travail capable de résister à côté de ce livre rempli d'érudition et de recherches consciencieuses. Mais on me décida cependant à continuer, en me faisant observer que le *Mémorial* ne traite l'archéologie que très accessoirement, et que même il a omis celle d'Arras. J'ai donc repris mon travail et je viens l'offrir aujourd'hui au public, en réclamant son indulgence pour ce premier fruit de mes études archéologiques. Sans doute il est encore faible ; j'ai essayé de

l'égayer, par le récit de légendes et d'histoires :
puissé-je avoir été assez heureux pour réussir
et pour obtenir quelques lecteurs, qui sauront
apprécier les nombreuses recherches que ce
livre a nécessitées ! J'en attendrai donc le
résultat avant d'entreprendre la seconde partie
qui, reprenant la chaussée à Camblain-Cha-
telain, la suivra jusqu'à Sangatte, en interro-
geant les ruines de la malheureuse Téroanne
et en jetant un coup-d'œil sur Saint-Omer,
Ardres, Guines, etc., etc.

PROMENADES

SUR

LA CHAUSSÉE BRUNEHAUT.

Au milieu de cet immense roseau de routes royales, départementales et vicinales, de grande et petite communication, qui sillonnent notre contrée; parmi ces autres voies moins importantes qui les croisent dans tous les sens, se trouvent des ouvrages de tous les temps historiques, des témoins que nous ont laissés de leur passage les peuples qui ont successivement occupé cette province. La plupart ont voulu compléter par des voies nouvelles où par des restaurations devenues nécessaires, les travaux de leurs prédécesseurs; et de toutes ces lignes successivement tracées, est résulté ce vaste filet qui enserre de toutes parts notre sol.

Les premiers qui aient travaillé avec solidité et sur de vastes plans, sont sans contredit les Romains. Avant eux les Gaulois avaient négligé de se frayer pour leurs communications des routes commodes et durables, et peut-être aussi entrait-il dans leur système de défense d'isoler leurs villes ou camps fortifiés et d'en rendre

l'accès difficile en les entourant de forêts, qu'eux seuls connaissaient, ou de marais d'un accès périlleux pour les étrangers.

Aussi, quand César nous dépeint sa marche et ses combats dans la Gaule-Belgique, sans cesse il nous parle des difficultés sans nombre qu'il éprouvait; à chaque instant il devait se frayer par la sape une route lente et pénible à travers les forêts, route qui lui coûtait bien du temps et surtout qui l'exposait aux surprises de l'ennemi.

Mais quand Rome eut soumis toute la Gaule, et qu'elle eut placé çà et là, pour la tenir en respect, des garnisons et des lieutenans, des forteresses et des camps d'été (*castra stativa*), elle eût tout d'abord le soin de lier entre eux par des routes commodes, ces divers cantonnemens, afin de rendre plus faciles les communications d'un poste à l'autre et les transports de troupes sur les points menacés par les Gaulois vaincus, mais toujours jaloux de reconquérir leur liberté.

De là est résulté ce nombre prodigieux de routes qu'ils nous ont laissées, routes, dont quelquesunes nous sont encore connues, tandis que d'autres, restaurées dans des temps plus modernes, et souvent aussi détraitées ou enfouies sous le sol, échappent encore à nos investigations. Trois principales entre beaucoup d'autres secondaires traversent l'Artois, pour aboutir à des cités importantes, l'une venant d'Amiens, l'autre de Saint-Quentin, et la troisième de Cambrai; presque toutes passaient par la Nemetacum des Romains, l'Attrebatum des Gaulois, Arras, pour se diriger en-

suite vers leur destination, Tournay, Wissant (*Portus Ictius*), Boulogne (*Gessoriacus*).

La seconde était la plus importante, c'est aussi peut-être la mieux conservée, du moins entre Arras et Thérrouanne, et c'est elle que nous allons étudier aujourd'hui dans les diverses promenades qui en traceront l'itinéraire.

Elle est connue sous le nom de Chaussée-Brunchaut, et les vastes travaux qu'a nécessités sa construction prouvent les immenses ressources de ses constructeurs, qui ne reculèrent devant aucun sacrifice pour la mener à bonne fin. Tantôt en effet elle s'élève au haut des collines, à travers les forêts sombres et humides, et tantôt elle s'abaisse jusqu'au fond des vallées qu'elle traverse sur des digues puissantes : tantôt pour lui livrer passage, les monts ont été déchirés, et une large et profonde brèche a rendu moins pénible son ascension jusqu'à leur sommet, et tantôt elle s'est relevée au-dessus des vallées et une longue et coûteuse jetée de terres et de moëllons l'a soutenue au-dessus des marais.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à la vue de tant de travaux qu'elle a nécessités, l'imagination superstitieuse de nos aïeux se soit éveillée, et que la pensée du dieu comme fondateur soit venu aux esprits ignorans de son origine véritable.

Comme de coutume, c'est encore Satan, qui jaloux de gagner une âme à son empire, vient offrir ses services au prince du pays, et moyennant l'exécution de ce travail et sous certaines conditions, acquiert, sur son contractant, un droit de maître et de roi ; mais ici

ce n'est plus Satan vainqueur et emportant en triomphe l'âme du malheureux qu'il a séduit, mais bien Satan vaincu, et vaincu par une femme, la reine Brunehaut.

Il paraît donc que cette reine célèbre, voulant, je ne sais pour quel motif, se frayer un chemin facile et direct jusques chez les Morins, et le port Ictius, ne trouva pas de moyen plus prompt, pour y parvenir, que d'avoir recours au prince des enfers, le priant de mettre en œuvre toutes ses légions, et d'exécuter dans l'espace d'une nuit cette route merveilleuse. Comme on peut le supposer, cette proposition fut agréée, et des conditions furent imposées de part et d'autre ; pour Brunehaut, c'était l'abandon de son âme au bon plaisir de Satan, si le travail était achevé avant le chant du coq, et pour Satan la renonciation à cette récompense si douce si le travail n'était pas fini au moment où cet animal ferait entendre sa voix ; et l'acte fatal étant passé dans ce sens, l'enfer tout entier se mit à l'œuvre. Bientôt on entendit les montagnes se déchirer, des masses de terre vinrent se poser au travers des vallées ; et déjà la route était presque achevée et Satan souriait à sa victoire dont il ne doutait plus, quand la malicieuse reine, peu soucieuse de passer si vite sous le sceptre infernal, opposa la ruse à la force. Elle se rendit à pas de loup près de son poulailler, et là, par le mouvement réitéré qu'elle imprima à sa robe, éveilla le coq ; celui-ci se mit à chanter et déconcerta toute la malice du malheureux Satan, qui, honteux et confus d'avoir été vaincu par une femme, alla se

caché au plus profond de son royaume. Cependant la route n'était pas achevée et n'a pu l'être depuis, demeurant ainsi comme un monument éternel de la puissance de l'ouvrier qui oppose à ses rivaux des obstacles insurmontables.

Nicolas Beucley, poète flamand du XIV^e siècle, lui donne pour fondateur un prince troyen nommé Bavo, oncle de Priam, qui, après la ruine de Troie, vint s'établir dans le Hainaut, bâtit la ville de Bavey, et fit construire notre chaussée.

Le cordelier Jacques de Guise, qui écrivait à Valenciennes, vers 1430, tout en reconnaissant Bavo pour constructeur, dit que ce prince ne put achever cet ouvrage, et que Brunehaut, roi des Belges, le termina, ce qui lui a valu le nom de Chaussée-Brunehaut. La légende et la tradition de la Flandre font de ce Brunehaut un célèbre magicien, qui fit construire cette voie par les esprits infernaux, dans l'espace de trois jours, pour transporter ses armées sur les provinces qu'il voulait conquérir.

Enfin Jean Ipérius, auteur de la chronique de Saint-Bertin, à Saint-Omer; Grégoire de Tours, César Baronius, Jean Tilletius, et après eux Ferreolus Loricrius, en attribuent la construction à la reine Brunehaut, femme de Mérovée.

Mais aucune de ces histoires ne mérite croyance, comme je l'ai dit plus haut, et si nous n'avions d'ailleurs l'autorité des anciens itinéraires, que nous ont laissés les Romains, nous aurions encore pour preuves de son origine, leur conformation et surtout ces qua-

tre couches de pierres, le statumen, le rudus, le nucleus, et la summa crusta ou gravier qui composaient les voies militaires de ce peuple (1).

Ainsi voilà l'histoire de notre Chaussée-Brunehaut : ce nom qu'elle porte ne semblerait donc pas lui convenir, si Brunehaut, cette grande reine que l'on a peut être trop méconnue jusqu'ici, n'en avait opéré la restauration vers la fin du vi^e siècle. Les travaux considérables qu'elle y fit exécuter la rendirent à la circulation ; elle en fut, en quelque sorte, la seconde créatrice : aussi, dans l'esprit des peuples, en eut-elle toute la gloire et oublia-t-on bientôt la nation qui l'avait tracée la première.

Aujourd'hui de nouveaux travaux s'y exécutent, qui la feront sortir de la solitude où elle se trouvait délaissée ; et remise à neuf par les communes limitrophes, sous la direction d'une administration éclairée, elle va tirer de leur enclavement tant de cantons qui n'avaient aucun débouché pour leurs produits agricoles.

Ce sont ces communes que nous allons visiter ; ce sont les monumens qu'elles renferment que nous allons décrire successivement dans les promenades qui vont suivre, et, partis de Camblain-Châtelain, nous nous dirigerons par Arras, vers la frontière du Cambrais, pour reprendre ensuite notre marche au point de dé-

(1) Le statumen ne se trouve pas cependant dans toutes les parties de notre chaussée ; souvent il y est remplacé par un tas de terre où d'argile battue ; ou par des grès ou des moellons bruts. Le nucleus n'est quelquefois composé que d'une couche de craie et le ciment exclusif est le silex tassé en couches épaisses.

part et la continuer vers l'ancienne capitale des Morins, Théroüanne, la malheureuse victime de la colère de Charles-Quint (1).

Le village de Camblain, à droite de la route de Béthune à Saint-Pol, est situé dans une vallée profonde, que resserrent des collines escarpées, et qu'arrose une petite rivière qui va plus loin se jeter dans la Biette. Des bois lui servent de ceinture et encadrent de tous côtés son territoire ; en un mot, sa position est admirable, et son château, ses jardins et ses prairies offrent de délicieuses promenades. Ce sont les Comtes Châtelains de Lens, qui semblent les premiers avoir choisi cette vallée pour s'y établir ; loin du bruit des camps, ils venaient goûter dans ce petit Eden la douceur de la vie champêtre, et ils avaient élevé, sur le bord du ruisseau, un château fortifié que bai-

(1) Je devrais peut-être, pour donner à mon travail ce cachet de vérité qu'on pourrait lui refuser sans cette précaution, indiquer, dans le courant de la narration, les auteurs et les sources où j'aurai puisé les faits que j'avancerai ; mais ce serait aussi, je le crains, nuire au récit par ces coupures, ces arrêts continuels ; aussi me bornerai-je à les indiquer ici sommairement, laissant aux lecteurs le soin de les y rechercher lui-même.

Les auteurs qui m'ont aidé, ou qui m'aideront dans le cours de mes promenades, sont : Baldéric ou Baudry, Ferry de Loçre, Malbrancq, André Vaillant, Gazet, la *Gallia Christiana*, Dom Devienne, Humebert, M. de Caumont Bergier et diverses chroniques particulières, et le père Ignace, auquel je n'ai rien emprunté qu'après ample vérification ; les autres sources sont des titres particuliers soit aux communes soit aux archives départementales, ou ceux encore provenant des anciens châtelains de ces communes. Enfin les légendes et les traditions ont été recueillies par moi sur les lieux, de la bouche même des vieillards, et les descriptions faites en présence des monumens que j'ai tous visités.

gnaient de larges et profonds viviers. Des ponts-levis, des tours crénelées, des machicoulis et la herse redoutable garantissaient d'un coup de main la paisible demeure, que gardaient du haut des créneaux de vaillants et fidèles hommes d'armes. Aussi, malgré les assauts fréquens que lui livrèrent les maraudeurs si communs au moyen-âge, résista-t-il presque toujours à leur fureur et sauva-t-il de l'esclavage ou de la mort ses nobles habitans. Aujourd'hui cet aspect guerrier a disparu; la civilisation, en mettant un frein à l'esprit aventureux des peuples, a fait tomber partout cet appareil sauvage qui sied si peu au repos de la vie champêtre, appareil qui, du reste, serait d'un bien faible secours contre les ravages de notre artillerie.

Je ne parlerai pas de la construction de ce château, qu'une légende rend si romanesque; je ne dirai pas ce seigneur de Camblain qui, au retour d'une longue captivité en terre sainte, trouva sa jeune épouse en fête et au milieu d'adorateurs qu'elle festoyait; je ne dirai pas enfin ce double meurtre qui suivit un adultère dont il acquit la triste certitude; cette histoire ressemble trop à celle du sire de Créquy, pour que nous la répétions ici, et d'ailleurs plusieurs auteurs l'ont déjà publiée, qui l'ont embellie de tous les charmes de leur diction; aussi me bornerai-je à rappeler que l'époux malheureux fit raser cette demeure profanée par un si grand crime, et qu'il bâtit à la place le château que renversa la révolution de 93, et qui par ses minarets et son style oriental, rappelait le séjour prolongé du fondateur au milieu des oppresseurs de la Palestine.

C'est à ses châtelains que Camblain doit probablement le surnom qui le distingue des autres villages ses homonymes, et ce surnom lui convient encore aujourd'hui qu'il voit s'élever dans son sein et sur les ruines de l'ancienne forteresse une demeure toute moderne, délicieuse par ses jardins, ses eaux vives et sa belle position.

Mais il est dans cette commune un autre site bien plus intéressant encore que celui que je viens de décrire; la pelouse des fées, si extraordinaire par les traditions qui s'y rattachent, mérite peut-être aussi l'intérêt que j'appelle sur elle par ces réunions annuelles qui s'y tiennent encore, et contrastent si fort avec les habitudes de notre époque.

C'est au bord de la chaussée Brunehaut, sur le sommet de cette côte qui sépare Camblain de la Cauchy, que s'ouvre pour redescendre ensuite jusqu'au village, cette pelouse entourée de trois côtés par les bois qui couvrent la colline. Tournée vers le sud-est, elle reçoit directement les rayons du soleil, et s'abrite d'elle-même des vents froids et violens de l'hémisphère opposé; c'est ce qui rend son gazon plus vert et plus émaillé qu'ailleurs, ce qui fait que de bonne heure au printemps on voit s'y montrer les fleurs précoces qui n'osent encore se produire sur le revers opposé. C'est donc en hiver un abri contre les froids, et au premier printemps un gazon fleuri, quand la nature est encore morte et triste dans les environs. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on ait appelé ce séjour enchanté la pelouse des fées, et qu'on ait pensé que ces divinités du second ordre l'a-

vaient choisi pour y tenir leurs assemblées. Et pouvait-on d'ailleurs en douter quand le matin on apercevait encore les traces des rondes qui avaient foulé son gazon, quand l'herbe flétrie et écrasée en forme de vastes cercles montrait les traces évidentes des danses et des chats auxquels s'étaient livrées ces champêtres divinités. Car le peuple ne connaît pas l'histoire de ces cercles merveilleux, il ne sait pas qu'un champignon, un cryptogame, inconnu bien longtemps, suffit seul par l'extension qu'il prend rapidement à produire ce dessèchement du gazon dans une forme aussi symétrique, et de cette ignorance ont dû naître nécessairement ces fables et ces croyances qui règnent encore dans nos campagnes.

Cette pelouse offre aussi un autre intérêt tout particulier; une assemblée nombreuse s'y tient tous les ans et réunit en un même jour tout ce que le pays d'alentour renferme de jeunesse et de beauté. A peine l'hiver commence-t-il à quitter nos contrées; à peine l'oiseau gazouille-t-il son premier chant d'amour, que le dimanche de la mi-carême appelle et convie sur ce gazon verdoyant toute la jeunesse des villages voisins. Ce jour-là la pelouse des fées semble presque mériter son nom, tant est merveilleux le but de cette assemblée, tant est extraordinaire le spectacle qu'il présente à l'étranger. C'est Cupidon, le dieu des amours, ou plutôt la fée bienfaisante qui lui a succédé dans ses attributions, qui semble présider à cette réunion. Au milieu de tous ces jeunes cœurs qui ne demandent qu'une étincelle pour s'enflammer, elle cherche à éveiller des tendres inspirations, elle forme ces

liaisons si douces qui finissent bien souvent par celle de l'hyménée. Voilà pourquoi cette assemblée s'appelle vulgairement le marché aux filles, et son but était de faciliter les mariages par les rencontres, les connaissances qu'elle favorisait.

On ne peut se figurer l'effet que produit sur l'étranger la vue de ces trois, quatre et quelquefois cinq cents jeunes filles, tantôt rangées en haies de chaque côté de la pelouse, tantôt la parcourant en longues bandes enchaînées par cent bras entrelacés, quand la température ne permet pas un repos absolu. Dans ces jeunes têtes toutes brûlantes, dans ces regards lancés à la dérobée sur la foule des jeunes gens qui les croisent en tous sens, on admire ces ruses, ce désir de plaire qui perce partout et se trahit de mille manières différentes. Parfois quelques espiègles s'élancent au milieu de ces lignes enlacées, et cherchent à enlever à la faveur du désordre de cette attaque subite la jeune beauté qui a su les séduire. Il n'est pas rare non plus de trouver au centre d'un groupe de jeunes étourdis, une jeune fille bien honteuse, bien confuse parce qu'elle s'entend mettre aux enchères; parce qu'elle voit disputer son bras, le marchander de décime en décime, et discuter la valeur de ses charmes et de ses vertus avec aussi peu de discrétion que s'il sagissait d'une personne absente et étrangère; pendant que plus loin un imprudent entraînant avec lui sur la pente rapide sa jeune compagne, la conduit hors d'haleine jusqu'au pied de la colline. Puis chacun, accompagné de sa conquête, parcourt, mais plus à l'écart cette fois, la longue prome-

nade, jusqu'à ce que le soleil en s'inclinant vers le couchant appelle toute cette foule joyeuse dans ces tavernes où Bacchus vient cimenter les premiers sermens d'amour.

Mais je laisserai s'entasser dans ces salles étroites cette jeunesse, qui ne regagnera sa demeure que bien avant dans la nuit, et sans m'arrêter à chercher l'origine de ce marché si bizarre, j'arrive bien vite à la fontaine et à la chapelle de Saint-Quirin, ou vulgairement Saint Cueulin, qui jouissent aussi d'un grand renom dans le pays.

Saint-Quirin était évêque de Pannonie; fidèle à son Dieu et à sa foi, il préféra la mort à toutes les faveurs que lui promettait le tyran persécuteur, pour prix de l'apostasie qu'il lui demandait, et jeté dans une rivière une meule attachée au cou, il y périt enfin après avoir surnagé quelque temps avec la pierre qui devait le faire submerger. Plus tard ses reliques furent portées à Rome; et l'un de ses bras rapporté en Flandre, par Gérard de Boulogne, à la fin du viii^e siècle, fut donné peu après à la commune de Camblain-Châtelain. C'est lui qui a attiré dans ce village tant de pèlerins; c'est lui dont la vertu puissante a, dit la tradition, guéri tant de maladies invétérées et rendu célèbre dans tout le pays la gloire du saint martyr.

A la fin du ix^e siècle, quand les Normands vinrent ravager toute cette province, Camblain fut ruiné de fond en comble (toujours d'après la tradition); son église et sa précieuse relique furent profanées, et pendant long-temps on ignora le lieu où ce saint dépôt

avait été jeté. Cependant, on la découvrit plus tard : une fontaine qui se trouve au milieu du village la rendit à ses pieux habitans, qui, ivres de joie, allèrent la porter dans le château; quelques jours après on voulut la remettre dans l'église, mais elle revint d'elle-même, et par trois fois, dans la demeure du châtelain, qui érigea pour la renfermer cette chapelle hexagone avec tourelles qui fut détruite pendant la révolution.

La vénération des habitans pour cette sainte relique n'a pas diminué depuis cette époque, les pèlerinages n'ont cessé d'y être très fréquens, et une foule de malades vinrent se laver dans les eaux de la source qui jouissaient d'aussi grandes vertus. Quatre-vingt-treize interrompit ce culte pieux, et renversa même la chapelle si vénérée; mais il ne put bannir du cœur des habitans la confiance qu'ils avaient en leur saint patron; à peine libres de ces entraves que l'impiété leur avait imposées, ils reprirent avec ferveur leur dévotion d'autrefois, et une chapelle toute neuve et la fontaine sainte virent de nouveau se grouper autour d'elles les pieux Camblinois.

Je ne chercherai pas ici à discuter l'efficacité plus ou moins réelle de ces eaux; je n'essaierai pas de trouver la vérité au milieu de ces récits merveilleux que la tradition nous a transmis: loin de moi la pensée d'attaquer en aucun point la foi et les pieuses croyances de nos campagnards: elles sont trop précieuses, aujourd'hui surtout, pour qu'en les sapant on s'expose à voir se livrer à tous les excès, ces hommes que ne retiendrait plus ce reste de foi. Je quitte donc Camblain et pouruis ma route vers Arras.

1. Mais voilà que la Clarence vient couper la chaussée: large et profonde, elle interrompt notre course et nous force pour la franchir à nous exposer sur une planche de 24 pieds de longueur sans aucun appui pour la main. Cette planche, c'est la Planche au Diable; c'est une ruse du malin esprit, constructeur de la route, qui a voulu s'y créer des occasions fréquentes de plaisir; c'est la planche fatale, où, tous les ans, plus d'un malheureux, poussé par la main satanique, perd l'aplomb sur ce pont dangereux et va au milieu du courant s'imbiber des eaux froides de la rivière.

2. C'est ce pont qui sépare Camblain de Calonne, et ces villages sont tellement rapprochés que les maisons de l'un et de l'autre s'avancent presque jusqu'à cette limite. Calonne s'enfoncé ensuite sur la gauche et va se grouper autour de son château qui, vaste et riche, mais d'une architecture moderne, ne nous arrêtera pas. Un peu plus loin la route gravit péniblement une colline escarpée et bientôt elle entre dans Divion, qui n'est distant de Calonne que d'une demi-heure.

3. C'est aussi un beau vilage que celui dans lequel nous entrons, c'est aussi une vaste et riche commune, qui, assise sur les bords d'un ruisseau, la Biette, a vu de bonne heure s'élever dans son sein un château fortifié; de bonne heure un noble chevalier est venu s'y établir pour mettre en sûreté sous ses murs qu'il fit édifier, sa fortune et ses amours. En 1325, nous en voyons déjà sortir la célèbre Jeanne Divion qui, par ses intrigues et les faux titres qu'elle présenta à Robert d'Artois, arma ce prince contre sa tante Mahaut, et

alluma dans notre province cette guerre sanglante qui s'étendit ensuite sur toute la France. C'est aux ruses infernales de cette haineuse faussaire que nous devons les ravages des Anglais dans notre patrie et les prétentions armées des rois d'Angleterre sur le trône de France, qu'ils prétendaient leur appartenir par les femmes; car, débouté de ses prétentions par arrêt du parlement de Paris, qui l'exila et condamna au feu la malheureuse Jeanne, Robert se rendit auprès du roi d'outremer Edouard III, et le décida à réclamer, les armes à la main, la couronne que portait alors Philippe de Valois. Et c'est ainsi que cette longue et sanglante guerre, qu'aïda puissamment à terminer à l'avantage de la France la noble pucelle d'Orléans, l'héroïne Jeanne d'Arc, au milieu du xv^e siècle, a dû son origine à une autre fille célèbre, à une autre Jeanne, à celle de Divion.

Le château était redoutable; ses murailles hautes et épaisses; ses larges fossés et ses tourelles présentaient aux ennemis un obstacle qui les écarta souvent. Car le corps de logis presque en ceintre avait deux ailes flanquées de quatre tours rondes et spacieuses, dans lesquelles on avait pratiqué des chambres de plain pied avec celles du corps principal. Il n'avait qu'un étage et un rez-de-chaussée, sans ornement à l'extérieur, mais il était entouré de fossés pleins d'eau et garni de murailles. Deux pont-levis conduisaient l'un à la cour l'autre au jardin, et le premier était défendu par deux tours garnies de créneaux.

Et cependant il fut pris pendant la guerre de 1563.

Ce fut en vain que les habitans des communes voisines, réunis aux hommes d'armes du châtelain voulurent résister aux assaillans; ce fut en vain que plusieurs fois ils repoussèrent vaillamment les assauts qui se succédaient sans cesse; les Français l'emportèrent enfin, et un dernier effort introduisit dans la place l'ennemi tant redouté qui fit pendre dans la cour quatorze des principaux habitans. Une autre fois, en 1710, il tomba dans les mains des impériaux, après un long siège, et fut entièrement ravagé. Ses murailles restèrent seules debout et pendant quelque temps il fut hors d'état de résister aux fourrageurs qui venaient dévaster les campagnes voisines.

Ce château fut réparé au milieu du XVIII^e siècle par M. Palissot d'Incourt, premier président du conseil d'Artois, qui l'avait acheté, mais ce fut dans un style d'architecture bien différent: le cachet moderne vint se substituer aux antiques ornemens; la porte d'entrée changea de face, les tours et les ponts-levis disparurent ainsi que les boulets enchassés dans les murs depuis les derniers sièges, et Divion perdit ainsi tout l'intérêt que pouvait lui mériter cette antique forteresse.

Maintenant il n'en reste plus rien; la charrue passe sur ses débris épars çà-et-là, et à peine un léger souvenir s'en conserve-t-il dans l'esprit de quelques vieillards.

Habité d'abord par les sires de Divion, il avait passé successivement dans les familles de Ranchicourt, de Bournonville et de Palissot; plus tard il fut acquis par M. Bernard de Calonne, qui, au retour de l'émigration,

ne trouva plus que ses ruines. C'est à cette même famille qu'appartenait aussi le château de Calonne dont nous avons parlé tout à l'heure, et c'est elle encore qui vient d'élever sur la hauteur qui sépare Divion d'Houdain cette habitation remarquable par son site et qui domine au loin tout le pays d'alentour.

L'église date de 1466; elle fut bâtie par Jean de Ranchicourt sur le terrain du château, et fut consacrée quelques jours après par son fils Pierre, évêque d'Arras. Avant cette époque, le village ne possédait qu'une chapelle très-exigüe située à son extrémité du côté de Brouay; elle fut brûlée en 1560 et le châtelain offrit d'en bâtir une autre près du château pourvu que les habitans s'engageassent à ne pas réédifier celle qui avait été incendiée. C'est ce qui explique l'existence du cimetière et du presbytère lui-même, pendant bien long-temps, aussi loin de l'église.

Divion possédait encore au milieu de la place une chapelle dont le nom semble assez bizarre; elle était dédiée à Notre-Dame-de-mon-Plaisir; et cela parce que l'habitant qui la fit édifier répondait à ceux qui lui demandaient le motif de cette construction: c'est mon plaisir.

Enfin il est à l'extrémité du village, dans la partie dite Divion-le-Moine, à cause d'une ferme appartenant à l'abbaye de Ham, et par opposition à Divion-le-Ville qui comprenait le village, une croix de grès très-curieuse, qui est plantée sur le bord de la route départementale de Béthune à Saint-Pol. Dans une niche qui fait saillie sur la pierre, est sculptée la mère

des douleurs tenant sur ses genoux son divin fils, mort pour le salut du monde; et quoique grossier, puisque la nature du grès s'opposait à la finesse des détails, ce groupe est remarquable cependant par sa composition et la naïveté des poses. Je n'ai pu trouver l'époque et le motif de son érection; j'ai supposé seulement qu'elle avait pu être dressée par les parens de Jeanne Divion, en expiation des crimes de cette infortunée, et pour rappeler à la posterité la douleur amère qu'ils causèrent à sa famille

L'étymologie du nom que porte ce village, Divion (*duce viæ*), semble tirée de sa position sur l'embranchement des deux routes; car, outre la chaussée que nous parcourons en ce moment, il semble qu'une seconde venait encore la croiser ici, pour se diriger, d'un côté vers Hesdin ou Auxi-le-Château, et de l'autre vers Ester où Merville. Des vestiges de villages ou stations romaines se trouvent sur toute cette ligne; les villes ci-dessus semblent aussi avoir cette origine, à en juger par leur étymologie et leur histoire, et on peut même encore en quelques endroits découvrir les traces de la chaussée qui joignait entre elles ces divers points habités.

Après Divion, apparaît, un peu sur la gauche, le bourg d'Houdain, dont l'église, placée au haut du mont, attire de bien loin l'attention du voyageur. Cette église est du reste peu remarquable; son architecture fort simple, ne mérite pas grand intérêt, et quelques débris de bas-reliefs, dix-huit à vingt figures grotesques qui descendent le long du pignon de son portail, sont en dehors les

seuls objets à examiner. Quant à l'intérieur, l'œil y est encore moins flatté : la tour qui se trouve entre le chœur, qui seul est voûté en ogives, et le corps de l'église qui ne l'est qu'en planches, coupe désagréablement la vue, et ce défaut ne peut-être compensé ni par le style de l'édifice, qui est fort ancien, ni par la chaire de vérité en bois de chêne, avec la statue de la Foi, qui la supporte, ni enfin par quelques tableaux sur bois, le triptique même, qui s'y trouvent. Ce qui a fait surtout sa célébrité, c'est sa position presque au haut du mont qui domine Houdain; ce sont ces 160 marches qu'il faut gravir pour y arriver et son cimetière qui, placé autour d'elle, élève bien haut au-dessus des vivans les morts qu'elle rapproche de leur dernière patrie. Aucune raison plausible ne semble avoir dicté ce choix; aussi la légende a-t-elle voulu, par l'entremise du diable, expliquer ce que l'histoire avait tu; et cette légende parvenue jusqu'à nous est-elle encore crue et répétée par bon nombre des habitans du pays.

L'église d'Houdain avait été détruite, et il fallait en édifier une nouvelle; la place même avait été choisie, et les habitans pressaient à l'envi l'érection de ce temple, élevé pour la gloire de Dieu et le salut de leurs ames. Déjà ses fondations étaient creusées, et jusqu'alors aucun obstacle n'était venu entraver la marche des travaux; aussi le peuple se réjouissait de voir avancer cette œuvre sainte, de voir bientôt s'élever un monument catholique pour protéger sous son ombre son bourg bien-aimé. Mais Satan, lui, ne voyait

pas du même œil ce travail si opposé à ses desseins; il sentait bien que son règne allait finir, si un local spacieux et commode offrait aux Houdainois la facilité de retourner à leur Dieu. Aussi mit-il tout en œuvre pour renverser ces projets. D'abord il avait essayé d'en retarder l'exécution en suscitant dans l'assemblée des oppositions fortes et opiniâtres; à ses défenseurs il avait suggéré des paroles pleines de feu et une apparence de raison qui eût pu tromper d'autres adversaires; mais comme nous l'avons dit, le nombre l'avait emporté et les fondations étaient déjà creusées au centre de la ville. Malgré cela, il ne se crut pas vaincu, et voulut alors déployer toute sa puissance pour obtenir au moins une demi-victoire: il crut gagner beaucoup s'il pouvait empêcher les vieillards et les malades de satisfaire aux devoirs de leur religion, et pour cela il ne trouva pas de meilleur moyen que celui de reporter sur un terrain moins facile à aborder cette construction qui lui déplaisait tant. Dès lors on vit, tout au haut du mont, se creuser, seul et sans que la main de l'homme y ait touché, ces mêmes tranchées qui avaient été tracées dans la vallée. En vain les ouvriers entassaient-ils dans le bas les moellons qui devaient supporter les murs de l'édifice; en vain les cimentaient-ils par un mortier solide et bien battu; tout cela n'empêchait pas que le lendemain ces mêmes pierres, avec leur ciment, ne fussent transportées par une main invisible dans la tranchée qu'ils avaient vu se former sur la montagne. Ils eurent beau faire, ils eurent beau dé-

truire cette œuvre incompréhensible, le lendemain elle reparaisait toujours aussi intacte que s'ils n'y avaient pas touché. Aussi, de guerre las finirent-ils par céder à cette volonté puissante qui les dominait, et achevèrent-ils sur ces bases surnaturelles l'érection de l'église qui existe encore.

C'est cette particularité qui a donné à Houdain sa célébrité; car il ne présente du reste aucun intérêt bien puissant. C'est sans doute un bourg, chef-lieu de canton, arrosé par une belle rivière bien poissonneuse; au moyen-âge, il a même possédé un château fort qu'habitaient de nobles et puissans seigneurs, mais il n'en reste plus de trace aujourd'hui, et les souvenirs seuls de leur puissance ont survécu à sa ruine.

Plusieurs maisons l'ont possédé, et celles d'Houdain jusqu'en 1200, de Gand, jusqu'en 1303, d'Anghien, jusqu'en 1328, furent ensuite remplacées par les familles de Sottenghien, de Melun, et enfin par celle d'Artois de sang royal.

Ce bourg possédait aussi deux maisons religieuses, l'une d'hommes, prieuré de bénédictins, nommé le prieuré de Saint-Jean, et une de femmes, sur l'emplacement de l'ancienne maladrerie.

Quant à Rebreuve, qui suit immédiatement son chef-lieu de canton, je ne m'arrêterai ni à son histoire ni à sa description; rien de remarquable ne le recommande que les restes d'un prieuré qui a disparu et dont les ruines seules se dressent au milieu du village. Les moines de St-Eloy, qui l'avaient établi, y avaient logé quelques-uns des leurs avec un prévôt, et cette

fondation avait été pour cette commune une source de prospérité, une mine féconde que les pauvres venaient exploiter. Mais aujourd'hui, il n'en reste, comme je l'ai dit, que d'insignifiantes ruines que la main du temps efface tous les jours, et ces ruines, ni le château moderne de Ranchicourt, ne m'arrêteront pas, puisque j'aperçois à vingt minutes plus loin Hollain, qui doit nous intéresser davantage.

Car c'était autrefois un puissant et noble village que celui d'Hollehain. Riche par son territoire, riche par sa position et surtout par ses châtelains, il brilla longtemps parmi ses voisins et toujours il fut remarqué par le courage de ses habitans et la force de ses donjons. Plus d'une fois il vit arriver sous ses murs les maraudeurs, les partisans aventureux que l'amour du butin alléchait; mais plus d'une fois aussi il leur fit payer cher leur audace, en les décimant et en écrasant leurs soldats. Pendant les guerres qui dévastèrent notre province, il joua quelquefois un rôle important, et ses hommes d'armes par leur courage inquiétèrent et culbutèrent souvent les fourrageurs ennemis.

Le 26 mars 1641, Saint-Preul, gouverneur d'Arras, informé que les Espagnols ravageaient les campagnes, se mit aussitôt à la tête de sa cavalerie et résolut de forcer à la retraite cet ennemi audacieux. En avant, il envoya, avec trente cavaliers, un de ses cornettes pour battre l'estrade et reconnaître le terrain; tandis que lui-même, avec toutes ses forces, le suivait à peu de distance pour appuyer ses mouvemens. Jusqu'à Hollain la marche de la petite troupe avait été assez paisible,

aucun ennemi ne s'était offert à sa vue; quand près de cette commune parut une bande de volontaires, qui, en apercevant les cavaliers, s'enfuirent en toute hâte et allèrent se renfermer dans le château. Sommés de se rendre, ils répondirent au cornette par une décharge de mousqueterie, et forcèrent à la retraite cet ennemi incapable de lui nuire; Saint-Preuil lui-même, qui s'y rendit peu après, ne fut pas plus heureux et dut s'éloigner aussi, en menaçant toutefois d'un siège en règle la garnison qui n'avait garde de céder à ces vaines menaces.

Que pouvait-elle craindre en effet de sa colère? Défendue par de larges fossés, par d'épaisses murailles et des tours crénelées; munie de fusils de remparts et de nombreuses provisions, elle pouvait lutter longtemps contre ce général, qui ne pouvait lui opposer que des soldats sans artillerie; elle pouvait braver impunément son courroux.

Cependant Saint-Preuil avait toujours à cœur l'affront qu'il avait reçu à Hollain; ne pouvant espérer vengeance par la force, il essaya de réussir par la ruse, et envoya soixante fusiliers avec un chef expérimenté pour surprendre la garnison et la punir de son audace. Celui-ci, caché dans les bois, attendit qu'une occasion favorable lui permît de paraître sans trop de dangers; blotti avec sa troupe dans l'épaisseur du fourré, il épia longtemps les mouvemens de la garnison qui ne soupçonnait pas sa présence, et enfin, profitant du moment où l'on faisait sortir les bestiaux pour les mener aux pâturages, il se précipita sur les ponts qu'on n'eut pas le

temps de lever, massacra les hommes d'armes qui voulurent s'opposer à sa marche et s'empara du château après avoir passé au fil de l'épée tous ses habitans. Aussitôt après, y laissant une partie de ses gens, il alla annoncer à son maître cette bonne nouvelle; il lui remit la clé du donjon qu'il venait de conquérir avec tant d'adresse, et alla bientôt loger dans ce poste avancé une nombreuse garnison qui incommoda beaucoup celles des villes voisines.

La tradition nous a conservé encore le souvenir d'un autre siège pendant lequel un ennemi qu'elle ne désigne pas, et qu'on peut croire les Français, en 1710, employa pour réduire le château, l'artillerie de campagne, Furieux en effet de la résistance opiniâtre des assiégés et des ravages affreux que faisaient dans ses rangs leurs fusils de remparts, il voulut opposer à leur mitraille l'artillerie de siège, et se frayer, pour arriver jusqu'à eux, une brèche large et profonde. Mais il avait à renverser des murailles épaisses et solides, des murailles qui opposaient à ses boulets de petit calibre la résistance d'une maçonnerie tout en grès, et l'œuvre de destruction qu'il avait commencée n'avancait que bien lentement. Aussi apercevant sur l'une des tours un tas de bois, que le seigneur y avait amassé, résolut-il d'appeler à son aide l'incendie, en envoyant au milieu de ces matières combustibles des boulets rouges.

Dès lors toute résistance devint impossible, et les assiégés ne pouvant lutter en même temps contre le fer et la flamme, furent contraints de capituler et rendirent

à l'ennemi ce donjon qu'il avait presque entièrement ravagé.

Vers le milieu du xvi^e siècle, la superstition vint aussi attacher à ce château des souvenirs merveilleux de revenans et d'esprits. Abandonné à cette époque, il était rarement visité et restait plongé dans la solitude : tout-à-coup on entendit pendant les nuits des bruits étranges sortir de son sein et des figures fantastiques et effrayantes furent aperçues dans ses appartemens et ses jardins. Pouvait-on méconnaître ces nouveaux hôtes ? Et pouvait-on ne pas voir des esprits dans ces fantômes qui ne se montraient que de loin en loin et sous des formes si extraordinaires. Aussi le peuple prit en horreur cet antique manoir ; aussi, plein d'une terreur superstitieuse, ne passa-t-il plus qu'en tremblant dans les alentours. En vain des hommes moins crédules voulurent-ils révoquer en doute ces apparitions ; en vain pleins d'audace et d'une noble assurance, essayèrent-ils de pénétrer dans ces murs ; des spectres effrayans qui se présentèrent devant eux les eurent bientôt mis en fuite, et il demeura bien prouvé qu'Hollain était peuplé d'esprits infernaux.

Enfin cependant la justice vint éclaircir ce mystère ; elle résolut de reconnaître la nature de ses habitans, et les apprêts formidables qu'elle disposa, les nombreux hommes d'armes qu'elle mit en campagne, suffirent pour rendre à la solitude ces ruines si redoutées. Peu après elle s'empara de la bande des brigands qui, sous les ordres du fameux Grand-Guillaume, était depuis long-temps la terreur de tout le pays, et il fut constaté

que ces esprits du château d'Hollain, qui avaient causé tant d'effroi, n'étaient autres que ces bandits audacieux qui l'avaient choisi pour y fabriquer la fausse monnaie. Chassés de là, ils s'étaient réfugiés dans la forêt de Saint-Pol, où ils furent enfin arrêtés, et leur chef, condamné au supplice, fut pendu au lieu même de son arrestation.

Malgré cela, un reste de superstition demeura attaché au château; pendant long-temps on n'osa sans frayeur pénétrer dans certains appartemens où vivait encore le souvenir de leur séjour, et une salle, ainsi qu'une cave, ont conservé les noms de salle des esprits, de cave aux diables.

C'est qu'au moyen âge, au milieu des vicissitudes qui varièrent si souvent le sort de notre patrie, il se trouvait des hommes hardis, qui profitant du désordre que causaient des guerres continuelles, organisaient des troupes nombreuses dont ils se faisaient les chefs. A la faveur du chaos qu'entraînaient dans l'administration ces changemens de maître, si fréquens dans nos provinces frontières; ces chefs de brigands s'érigeaient en maîtres, levaient des contributions et faisaient craindre et respecter au loin leur puissance. Il était bien difficile alors de mettre un frein à leur audace, tout semblait la favoriser: l'ennemi qui appelait l'incessante attention et la nature du pays qui leur offrait partout un refuge assuré. De vastes forêts, des souterrains cachés, ou de vieux châteaux forts abandonnés, servaient en effet de retraite à ces bandes bien armées; des sentinelles avancées en gardaient les approches.

et à la moindre alerte, on trouvait sous les armes ces hordes aguerries; ou bien quand elles avaient affaire à un ennemi supérieur, on ne voyait plus qu'une solitude qu'elles venaient d'abandonner en se dispersant dans ces bois profonds dont elles seules connaissaient bien les détours.

C'est là que ces chefs audacieux frappaient monnaie; au milieu des ruines, ils établissaient leurs ateliers, et pour en écarter l'œil curieux des voisins, ils ne se montraient que la nuit, sous mille costumes bizarres; ils se faisaient passer pour des êtres surnaturels, des revenans qui profitaient des ténèbres pour visiter leurs anciens manoirs, et le campagnard toujours crédule fuyait leur approche avec une crainte superstitieuse, et n'osait même souvent divulguer leur séjour.

Cependant une autre légende trop connue pour que je la répète ici, semble attribuer le nom que porte l'une des salles du château d'Hollain à un crime qu'aurait suivi une punition terrible et exemplaire. On sait en effet l'apparition des fantômes et des esprits infernaux qui vinrent punir le seigneur d'Hollain et ses amis de l'assassinat de ce pauvre mendiant qu'ils avaient massacré la veille dans cette même chambre, et d'ailleurs les châtimens terribles qui suivirent bientôt, étaient bien propres à lui mériter ce surnom qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui grâce à la frayeur qu'elles inspirèrent aux habitans du pays.

Hollain a conservé une grande partie de son château; majestueux, il s'élève au milieu des fossés pleins d'eau qui l'entourent, et semble braver les siècles qui ont

passé sans l'ébranler. Noble témoin des joies et des douleurs de nos aïeux, glorieux débris de ces temps de féodalité dont le souvenir est presque effacé, il nous initie aux mystères de la vie privée des barons du moyen-âge, en nous montrant, par ses meubles et ses distributions, leurs mœurs et leurs habitudes. Son pont-levis, flanqué de deux grosses tours, se dresse comme autrefois du côté des anciennes casernes, et donne entrée dans la cour par une porte à ogives qu'une herse défendait jadis. De chaque côté s'allongent en fer-à-cheval les bâtimens latéraux, terminés par des tours carrés, et le tout est garni de créneaux et de machicoulis. En avant du pont-levis est une enceinte séparée, destinée au logement de la garnison, mais qui, changée en ferme aujourd'hui, sert à l'exploitation des terres dépendantes du château. Cette enceinte est aussi garnie de murailles crénelées et de tourelles, et avait autrefois un deuxième pont-levis du côté extérieur.

Les ouvrages avancés ont disparu, la chapelle et une partie des bâtimens du seigneur ont également été rasées, ainsi que deux des grosses tours qui les défendaient; minées par des Espagnols, à l'époque du dernier siège, elles ont sauté, laissant ainsi à l'ennemi une entrée facile sur leurs débris. Au reste cette mutilation de notre vieux château est peu apparente, elle n'ôte que peu d'intérêt aux souvenirs qui s'y rattachent, et n'empêche pas qu'à sa vue l'on ne se prenne d'enthousiasme en admirant cette union de la force et du beau que nos ancêtres savaient mettre partout.

Son fondateur fut Hugues d'Hollehain au milieu du xiii^e siècle, et ses descendans l'habitèrent et l'embellirent jusqu'au xvii^e, époque où il passa dans la famille des princes de Berghes qui le possèdent encore. Sa restauration entreprise depuis quelques années est assez bien entendue, quant à l'extérieur ; son pont-levis a été reconstruit, ses murailles réparées et remises en état, et ses fossés curés et approfondis se remplissent encore d'eaux vives et abondantes.

Pendant il faut le quitter, je sais que l'imagination aimerait à méditer davantage sous l'inspiration de ce témoin des vieux temps ; une croix de grès placée à l'autre bout du village voudrait aussi nous appeler auprès d'elle ; mais Gauchin, terme de notre promenade, étend jusqu'à nous ses maisons avancées ; jusques près Hollain, il jette ses chaumières, et nous engage à visiter sans retard son galet.

Gauchin est le dernier village de cette vallée, que traverse la chaussée ; à peine l'a-t-elle quitté que bien vite elle remonté une côte escarpée, et se trouve enfin, et jusqu'à Arras, sur un terrain solide et élevé. Les ruisseaux, qui l'avaient presque toujours cotoyée depuis Camblain, la quittent alors, et seule, isolée, elle continue sa route. C'est donc à Gauchin que nous nous arrêtons, et c'est en le parcourant que nous terminerons cette course archéologique qui a déjà été bien longue. Du reste ôtez à Gauchin son galet attaché par une chaîne à une borne, et vous lui enlèverez tout son intérêt ; son surnom lui-même cessera de lui convenir, puisque je le crois dérivé de cette même

Pierre qui nous occupe, qui a nom dans nos campagnes, de le gal, la gale, ou le galet.

Ce n'est pas cependant que ce monument soit bien curieux par lui-même : il est assez petit ; le galet, en forme de disque aplati sur les deux faces parallèles, est grossier et semble un grès roulé de vingt pouces de diamètre ; la borne elle-même n'a que vingt-et-un pouces de hauteur ; mais ce qui le rend remarquable, c'est cette chaîne qui unit entre elles ces deux pierres, et surtout c'est la légende que la tradition y a attachée. Car c'est en vain que vous chercherez l'histoire véritable, l'origine de ce singulier groupe ; c'est en vain que vous compulserez les vieux titres et les vieilles chroniques ; aucun n'en fait mention, et les habitans eux-mêmes, non plus que leurs archives, n'en ont conservé la mémoire. Était-ce un signe de féodalité ? et le seigneur du lieu aura-t-il voulu, par ce monument, montrer aux habitans qu'ils lui étaient assujétis comme le galet à la borne ? Mais plus tard, lors de l'émancipation des communes, le peuple, libre enfin, n'eût pas manqué de renverser ce symbole de son esclavage, et puis, l'eût-il oublié que la révolution de quatre-vingt-treize n'eût pas laissé échapper l'occasion de détruire et d'anéantir ce honteux trophée du pouvoir féodal. A moins cependant que Gauthin, toujours traité avec douceur par ses anciens maîtres, n'ait pas voulu abattre ce monument d'une dépendance qui avait été pour lui pleine d'aménité, et que, depuis, la révolution ignorante de son origine n'ait pas songé à sa destruction. Ces conjectures sont

bien hasardées, je le sais ; aucun fait, aucun renseignement ne me les a suggérées, je ne m'y arrête donc pas et je passe à la légende, qui, elle au moins, nous expliquera son origine d'une manière assez extraordinaire.

Les deux pierres étaient autrefois séparées, et le galet reposait en liberté au milieu de la place de Gauchin. Tranquillement couché sur le sol, il ne donnait signe de vie, et nul n'avait songé à l'enchaîner. Quand, par une belle nuit, il s'éveilla tout-à-coup de son long sommeil, il secoua la poussière qui le couvrait, et, poussé par un génie infernal, se mit à parcourir en furieux toutes les rues du village. Dès lors plus de repos pour le pauvre laboureur ; en vain, épuisé des fatigues de la journée, il cherche à goûter le sommeil qui doit réparer ses forces, la maudite pierre poursuit sa course bruyante, brisant partout les portes qu'elle heurte avec violence, et jetant dans tous les cœurs un effroi jusqu'alors inconnu. Cependant la nuit se passe, et le lendemain la perfide, couchée de nouveau à sa place habituelle, semble là, comme à l'ordinaire, immobile et inanimée. Le peuple ne songe donc pas à elle. Personne n'avait osé, pendant le vacarme, se hasarder au dehors, dans la crainte de s'attirer un mauvais parti, aussi personne ne pouvait dire quel était le perturbateur. Toute la colère des Gauchinois s'usa donc en vaines paroles, et chacun vers le soir regagna sa chaumière pour y réparer, par un sommeil plus long, l'insomnie de la nuit précédente. Mais voilà qu'à peine abandonné à la solitude, le galet

se soulève de nouveau, saisi d'une fureur insensée; il recommença sa course dévastatrice, et renouvelle partout l'effroi et la terreur. Cette fois il fut reconnu : un habitant plus hardi que les autres, osa jeter un regard scrutateur dans la rue, et il aperçut enfin l'ennemi de son repos. Aussi, dès le lendemain, le peuple assemblé procéda-t-il au jugement de cet audacieux, et prononça-t-il la sentence terrible qui lia à jamais sa liberté. Une forte chaîne l'attacha pour toujours au gibet où s'exécutaient les arrêts de la justice du lieu, et nul n'osa depuis l'en séparer, dans la crainte de voir recommencer les écarts qui lui méritèrent un châtiment si terrible. Seulement, quand la révolution eût renversé le poteau, emblème des droits seigneuriaux qu'elle avait supprimés, une borne fut plantée sur ses ruines, et la chaîne qui y avait été attachée fut soudée à la pierre qui maîtrise et retient encore l'humeur remuante du criminel.

Le château est de construction toute moderne : entouré d'eaux, embelli par des sources abondantes qui arrosent ses jardins, il offre un agréable séjour ; mais il ne présente aucun intérêt à l'archéologue. C'est en vain aussi qu'on chercherait des traces de l'ancienne demeure des vicomtes de Bailleul et de Hornes, qui ont successivement possédé la seigneurie de Gauchin ; il n'en reste plus rien. Déjà, à l'époque de la révolution, elle avait disparu, et le seigneur n'y possédait plus que les vastes bois qui entourent ce village et qui formaient son principal revenu.

SECONDE PROMENADE.

Nous voilà donc enfin sortis de ces vallées profondes que nous avons presque toujours suivies depuis Camblain ; libres enfin de ces entraves qu'opposaient à notre vue les flancs de leurs collines, nous pouvons porter au loin nos regards scrutateurs et chercher si, dans le pays qui nous entoure, nous ne trouverons pas un sujet d'étude. Bien des villages s'élèvent autour de nous : les uns, assis sur les plateaux, sont assez souvent peu boisés et laissent à découvert leurs maisons et leur église, tandis que d'autres, plantés dans les vallées, sont cachés par d'épais ombrages, par des arbres touffus, que surpasse seulement en hauteur la tour ou le clocher paroissial.

Tel est Frénicourt, que nous apercevons un peu sur notre droite ; Frénicourt, à peine composé d'une vingtaine de maisons, et qui bâti, partie dans la vallée et partie à mi-côte, élève, au-dessus des bouquets d'arbres qui l'entourent, son clocher et les débris de son église. Frénicourt est le chef-lieu d'Hollain ; c'est lui qui possède, et la mairie et la desservance, et malgré son infériorité, il est seul connu sur nos cartes et nos statistiques. Du reste il n'offre aucun intérêt par lui-même : son église, bâtie par les seigneurs d'Hollain,

était autrefois grande et riche, mais elle fut dévastée au milieu de nos tourmentes révolutionnaires et aujourd'hui elle ne présente plus que des ruines. Nous ne nous y arrêterions pas, si nous n'apercevions, immédiatement au-dessus de lui, tout au haut de la côte qui le domine, un groupe de pierres accoudé au coin d'un bois. C'est qu'en effet ces pierres, toute brutes qu'elles sont, méritent bien, par leur assemblage et leur antiquité, d'arrêter quelque temps notre vue ; c'est que ces rochers superposés constituent l'un des monumens les plus anciens que la France et l'Europe entière puissent nous montrer ; et qu'en nous initiant aux mœurs et aux pratiques religieuses de nos antiques devanciers, elles sont éminemment précieuses pour le pays qui les possède.

Ici encore nous retrouvons un souvenir des fées, et c'est à elles que le peuple attribue l'érection de ce monument ; car l'un des noms qu'il porte dans le pays est celui de table des fées ; il en a d'autres aussi, et on l'appelle pierres-grises, et tombeau de Brennus. Quant à moi je lui laisserai celui que les antiquaires donnent à ses semblables, et je dirai que c'est un dolmen ou autel druidique, que c'est encore une de ces reliques que nous ont laissées les Gaulois, que c'est un reste de ce culte religieux qui s'est éteint après la conquête de ce pays par César.

Le Gaulois n'avait pas de temple, il croyait indigne de la majesté divine de se laisser enfermer par l'homme, sa créature, dans l'espace étroit d'un monument, quelque grand qu'il fût : ou plutôt leur tem-

ple, c'était la forêt-vierge, élevant, en guise de colonnes, les trunks de ses arbres centenaires, et entre-
laçant en forme de voûtes leurs vastes rameaux ; leur
autel, c'était un gigantesque rocher posé sur d'énormes
supports monolithes, qu'arrosaient quelquefois de leur
sang les malheureuses victimes humaines, que dési-
gnait au couteau du sacrificateur la jalousie ou la
crainte de leurs prêtres imposteurs.

Celui de Frénicourt est composé de quatre grès,
dont trois plantés en terre servant d'appuis, et le qua-
trième superposé en forme de table. Deux des pierres
inférieures posées parallèlement à trois pieds de distance
l'une de l'autre, ont huit pieds de large et celle du bout
n'en a que quatre et demi, et ainsi entre elles est laissée
une sorte de grotte qui servait sans doute à quelqu'un des
rites de la religion druidique. La table a dix pieds
de longueur sur sept de large ; comme ses supports,
elle est brute et ne paraît pas avoir été entamée par le
marteau : on y remarque seulement de profondes cre-
vasses naturelles qui se prolongent presque jusqu'au
milieu de l'épaisseur de la pierre et retiennent les
eaux pluviales qui finissent par s'y corrompre ; aussi
est-il probable que cette table n'a pas servi aux sa-
crifices sanglans : les cavités dans lesquelles le sang se
serait amassé et putréfié, et les miasmes qui s'en exha-
lant, auraient nécessairement infecté ce lieu consacré,
semblent repousser cette opinion.

Quelle a donc été la destination de ce monument ?
Planté sur le sommet de cette côte qui domine le pays
d'alentour, supportait-il un feu sacré, un feu servant

de signal, soit pour communiquer d'un lieu à un autre une nouvelle importante, l'approche de l'ennemi, par exemple, soit pour appeler, au milieu des ténèbres de la nuit, le peuple au sacrifice? ne pourrait-on pas penser aussi qu'il a servi d'autel pour les holocaustes que consumait un feu sacré; n'était-ce pas lui qui se chargeait, aux jours de fête, des offrandes non sanglantes qui devaient rendre propice, au pauvre Gaulois, la divinité qu'il adorait. Ou bien, planté sur cette position élevée, était-il dédié au soleil, qu'adoraient quelques peuplades Gauloises; de ce point que devaient frapper les premiers rayons de cet astre bienfaisant, célébrait-on son apparition par de grands feux allumés sur la plate-forme. Enfin adopterons-nous l'origine que lui donne une partie des habitans du pays? croirons-nous qu'élevé sur le tombeau d'un chef célèbre, homonyme du vainqueur de Rome, il a servi d'autel en l'honneur de ce héros, à cette époque plus voisine de nous, où, par le contact des Romains, les Gaulois durent nécessairement adopter une partie de leur mythologie, et surtout ce culte des hommes célèbres que Rome ne craignit pas de placer au rang des dieux.

Dans un champ aussi vaste, les conjectures peuvent s'étendre à l'infini, sans qu'aucune apporte avec elle sa preuve; car les Gaulois n'avaient pas d'historien et ils n'ont pu nous transmettre, sur leurs cérémonies religieuses et leurs coutumes, les renseignemens qui pourraient nous aider ici. Quelques auteurs romains ont essayé il est vrai de suppléer à leur silence,² mais leurs récits sont bien incomplets, sur-

tout en ce qui concerne les monumens, et nous ne pouvons puiser dans leurs récits que des renseignemens vagues et insuffisans.

Je passe donc aux traditions qu'a adoptées sans hésiter la population des villages voisins, et si elles ne peuvent nous aider dans la découverte de la destination de ces pierres antiques, elles serviront au moins à nous montrer combien crédule et superstitieux est encore le bon peuple de nos campagnes.

Le monument de Frénicourt est pour lui une table de festin ; c'est la table autour de laquelle, à la douce clarté de la reine des nuits, viennent se grouper les fées du pays d'alentour. Autour d'elle, belles et laides, bonnes et méchantes, se réunissent ces divinités de second ordre pour y célébrer à l'envi leurs triomphes, y réciter les merveilles qu'elles ont enfantées. Pour s'y rendre, elles abandonnent les palais magiques, les temples enchantés que la vue de l'homme ne peut apercevoir, mais qui, bâtis au milieu des vallons, au bord des prairies ou sur le penchant des collines boisées, ont pu, dans les beaux temps de la féerie, être vus par quelques mortels privilégiés.

Car notre paysan croit encore à l'existence des fées ; dans son imagination il croit voir peuplées de ces divinités poétiques, les bruyères qui couvrent les collines, les prairies qu'arrosent de limpides ruisseaux. Aux nymphes, aux satyres, aux priapes, ont succédé, dans l'esprit des peuples ignorans, cette croyance féérique qui a régné si puissante il y a quelques siècles et a bravé la civilisation de notre épo-

que en se réfugiant dans les parties les plus reculées de nos campagnes.

Si, au haut de nos bruyères, au milieu de nos prairies, le cryptogame vient tracer ce cercle si parfait, dont la cause a long-temps échappé à la science; si un groupe de pierres dont l'origine lui est inconnue, s'élève encore au sein des bois; si enfin s'ouvre dans nos forêts la vaste pelouse que le planteur a épargnée, le peuple n'hésite pas: ce sont les fées qui, dans leurs rondes nocturnes, ont foulé et fait périr le gazon; c'est la table, c'est la pelouse fleurie où elles viennent se réunir aux jours consacrés. En un mot, après Satan et ses suppôts, les sorciers, les fées, sont évoqués pour expliquer tout ce qui étonne, tout ce qui échappe à l'investigation de leur ignorante curiosité; presque chaque village possède un terrain dont le nom appelle cette croyance, et il arrive souvent que l'on s'étonne à la vue de crédules habitans qui ne peuvent la bannir de leur esprit.

Dans d'autres localités le dolmen n'est plus seulement une table de festin; c'est encore une grotte, un portique, que dis-je, l'entrée d'un temple enchanté, que la puissance magique des fées revêt des plus riches décors, des plus vastes et des plus magnifiques proportions. Mais ce luxe est caché au vulgaire profane; peu d'hommes ont été admis à contempler ces merveilles; et ceux qui les ont vues, il y a bien des siècles, éblouis par tant de richesses, n'ont pu en exprimer toute leur admiration; les paroles leur manquaient, dit la tradition, pour en décrire tous les détails, et leur esprit se confondait au seul souvenir de l'admirable vision.

En un mot, partout ces pierres celtiques rappellent mille croyances superstitieuses, qui seules suffiraient pour en attester l'antiquité; partout les peuples ignorans de leur origine ont formé mille conjectures sur leur histoire, conjectures plus ou moins merveilleuses et qui avec le temps ont passé dans leur esprit avec tous les caractères de l'authenticité.

Aujourd'hui ce monument a perdu son caractère; la table supérieure a été repoussée vers le côté ouvert de cette grotte factice, et a ébréché, en allant toucher la terre d'un de ses côtés, les supports latéraux contre lesquels elle reste appuyée par son milieu. Les habitans attribuent ce dérangement aux Anglais qui ont fait, disent-ils, des fouilles sous cette pierre, dans l'espoir d'y trouver des antiquités celtiques, mais eux-mêmes ont contribué à cette profanation en remplissant de silex et d'éclats de grès l'espace compris entre les supports.

Que dirai-je d'Estrées-Cauchy que traverse notre route? Quels souvenirs pourrai-je évoquer qui soient de nature à nous intéresser? Hélas! il n'y en a pas; son châtelet ne présente rien de remarquable, et l'étymologie seule de ses deux noms—Estrées-Cauchy,—mérite quelque attention. Tous deux dérivent en effet de sa position sur notre chaussée, et le premier tiré du mot latin *strata*, s'est accouplé plus tard avec sa traduction en langage vulgaire, Cauchy ou chaussée. Cette origine leur est du reste commune avec celle d'une foule d'autres villages situés sur le bord des anciennes routes ro-

maines. Ainsi nous avons la Cauchy, Estrées, Ester, Estrière, Hestru, Cauchiette, etc., etc., Divion, *duæ viæ* (deux voies), parce qu'il était bâti sur le point de jonction de deux routes, et beaucoup d'autres, plus ou moins dénaturés depuis l'époque de leur construction.

Nous laisserons donc, sans nous en occuper davantage, la commune d'Estrées; nous franchirons sans plus de retard sa longue et large rue, qui n'est autre que notre chaussée; et nous nous arrêterons de suite à contempler, sur notre gauche, Villers-Châtel qui apparaît, sur une hauteur, à quinze minutes de nous. Villers a conservé un beau débris de son vieux château: sa tour ronde et crénelée, sa tour couronnée de machicoulis, et soudée à une tourelle, qui la surpasse en hauteur et contient l'escalier, s'élève encore majestueuse à l'extrémité du moderne château, et témoigne, par son épaisse maçonnerie en grès, de sa force et de son antiquité.

Car son château était autrefois vaste et redoutable; composé d'un corps de bâtiment en forme de rectangle, avec une cour large et spacieuse, qu'entouraient des fossés et d'épaisses murailles, il était en outre flanqué de deux grosses tours qui le défendaient. L'une était ronde, et c'est celle qui existe encore; l'autre au contraire était carrée, n'avait ni créneaux ni machicoulis, et ne pouvait être ainsi que d'un faible secours en temps de guerre. Aussi dans les momens de danger, était-elle abandonnée par ses maîtres qui allaient s'enfermer dans l'autre tour, dite le fort, pour s'y mettre à l'abri des attaques ennemies. Toutes deux avaient

trois chambres superposées, séparées dans la tour survivante par autant de voûtes et dans l'autre par une seule au premier, et par deux planchers aux étages supérieurs: toutes deux avaient leurs appartemens, comprenant tout le diamètre de la tour; et la première y conduisait par sa tourelle, dont le faite était sans doute la loge du guetteur. Enfin la première était seule excavée et sa voûte était soutenue dans le milieu par un pilier de maçonnerie.

C'est ce donjon qui a résisté tant de fois aux attaques des ennemis, c'est lui qui a caché dans ses larges flancs ses seigneurs et leurs belles châtelaines, lui enfin qui a si bien mérité le nom de fort, qu'il porte encore aujourd'hui. Pendant la guerre que Charles VI, roi de France, fit au duc de Bourgogne Jean l'Intrépide, en 1415, Villiers reçut, dans sa tour crénelée, une garnison française, qui tint en échec les habitans de la campagne. Elle les empêcha de voler au secours de leur prince à qui Charles voulait prendre une de ses plus fortes villes, Arras, et pendant que le roi pressait en personne les travaux du siège qu'il avait entrepris, la brave garnison du château dévastait les pays qui l'environnaient et forçait, par cette utile diversion, les gouverneurs de Saint-Pol et de Béthune à une neutralité qui contrariait beaucoup le duc Jean. Celui-ci essaya bien, plus d'une fois, de la débusquer de ce poste redoutable: il employa successivement pour y parvenir et la force et la ruse; mais tous ces moyens furent inutiles. Le noble donjon résista à tous ses efforts et contribua ainsi à la reddition d'Arras, que Charles obtint dès

la même année, en forçant le duc à lui demander la paix.

Au commencement du dernier siècle, vers 1710, de nouvelles attaques vinrent se renouveler autour de notre château ; plusieurs fois les habitans poursuivis par les partis français ou alliés qui occupaient la plaine, s'y renfermèrent avec leurs richesses, et s'y défendirent vaillamment contre les assauts multipliés de tant d'ennemis. Enfin la paix vint opérer ce que n'avait pu la guerre ; une nouvelle tactique militaire rendit inutiles ces petites forteresses isolées ; et les propriétaires s'empressèrent presque partout de remplacer par des hôtels plussomptueux et plus élégans ces sombres et imposans manoirs. La tour ronde de notre Villers fut seule conservée sur l'un des flancs du nouveau château, et vit tomber autour d'elle ses anciennes compagnes de gloire, ses murailles et ses ponts-levis, que la suppression des fossés rendit inutiles. Mais en revanche, des jardins spacieux et élégans, des serres nombreuses et riches, qui contiennent de magnifiques collections de plantes, vinrent s'élever sur leurs débris, et la brillante parure de Flore fut substituée au sévère vêtement de Bellone.

C'est le château qui donna à Villers son surnom de Châtel, et il paraît qu'il le mérita de bien bonne heure, puisque nous y voyons successivement habiter d'abord les seigneurs Hennequin de Lacomté, et ceux d'Habarcq ; plus tard, les Delannoy de Fretin de Lille, Hannequin de Berneuil, Delahay chevalier de Villers, et Mazelle, trésorier provincial des guerres au département d'Arras. Enfin aujourd'hui, il est habité par M. Duquesnoy, qui en a fait un véritable séjour en-

chanté, digne encore d'être visité par les archéologues et les horticulteurs.

Ici commencent les bois qui se continueront presque jusqu'à St-Eloy; aussi à peine apercevons-nous, à l'extrémité d'une longue avenue, Cambligneul avec sa chapelle en grès et son campanar de même matière; autrefois propriété des sires de Bos, de Mailly de Flers, et d'Ostrel; qui n'offre pas d'intérêt et n'est qu'une dépendance de Camblain-l'Abbé.

Car ce dernier village vient un peu plus loin; il n'est qu'à quelques minutes de la route, et lui, du moins, mérite de nous arrêter un instant par son église du XIII^e siècle, et les souvenirs qu'il rappelle. Ce qui lui a valu son surnom, ça été l'une de ses seigneuries, qui appartenait à l'abbaye du Mont Saint-Eloy, et une ferme qui en relevait aussi, et qui avait nom l'Abbi, par abréviation de l'abbaye. L'église et la tour datent de 1404; elles furent bâties par les Anglais ou du moins, pendant le séjour qu'ils firent, à cette époque, dans notre province. Car Jean duc de Bourgogne les y avait appelés pour les opposer au dauphin son ennemi pendant la malheureuse démente de Charles VI, et, fort de cette alliance, qui nous devint bientôt si funeste, il avait grossi ses bataillons de leurs armées et avait pris pour chef, ou pour appui, leur roi Henri V. Aussi, lui devons-nous les malheurs de cette époque et le désastre d'Azincourt, dont le souvenir fera toujours gémir les cœurs français. C'est alors que fut bâtie l'église de Camblain; on y reconnaît encore l'architecture anglaise, et surtout ce clocher pyramidal en pierre, qui, taillé à huit pans,

porte sur chacun d'eux une longue série de têtes et d'animaux fantastiques. Construite au centre du village, qui semble s'élever en cône, elle domine tout ce qui l'entoure, et laisse voir de bien loin, non seulement sa flèche, mais encore ses toits et le haut de son portail.

Camblain possédait deux seigneuries principales, l'une dite de Camblain, appartenant à l'abbaye du mont Saint-Éloy, et l'autre d'Etrayelle, qui passa successivement de la maison de Bailleul à celle de Hornes. Ces deux seigneuries la partageaient en deux parties distinctes, dont la première de la gouvernance d'Arras et la seconde de celle d'Aubigny. C'est qu'autrefois Etrayelle formait un hameau séparé, situé sur la chaussée Brunehaut, dont son nom est dérivé, et au bas des bois de Saint-Éloy; il consistait en une ferme principale avec treize autres maisons groupées autour d'elle, qui, à la fin du xvii^e siècle, furent transportées à une des extrémités de Camblain. Car les guerres de cette époque avaient peuplé les bois de maraudeurs et d'aventuriers; pendant la nuit, ils sortaient de leur retraite pour chercher une pâture à leur insatiable avidité; les bois leur offraient un asile protecteur que nul n'osait sonder, et notre hameau qui en était si voisin avait toujours à souffrir de leurs déprédations. Les émigrans allèrent donc s'établir autour de la ferme qui, la première, avait donné l'exemple, et formèrent ainsi, par leur réunion, à l'extrémité de Camblain, la rue et les environs de la ferme dite encore d'Etrayelle.

C'est sans doute à la présence de ces brigands dans les bois de Saint-Eloy, qu'il faut attribuer le nom de Mor-

dreux que porte une chapelle située sur le point culminant de cette forêt. Il est probable que ce lieu, témoin d'un crime fameux, ou profané par la présence de cette bande sauvage, aura été purifié plus tard par l'érection de cette chapelle, et qu'on aura voulu réparer ainsi les crimes et les atrocités qui l'avaient souillé. Tout auprès est une fontaine d'eau vive qui a sa source au haut de cette colline, et porte le nom de fontaine des Coucous. C'est elle qui aura attiré sur ses bords le campement de la troupe vagabonde, qui par le soin que ces brigands prenaient de s'y cacher, aura valu à la fontaine le nom qu'elle porte encore.

Un peu plus bas et près de Camblain, mais toujours sur le bord du bois, se trouvait une autre chapelle, aujourd'hui détruite, qui s'appelait Chapelle-Laroche. Elle avait été bâtie sous l'empire, par un père malheureux, et rappelait un épisode touchant des malheurs de cette époque et des pleurs que cette gloire, achetée au prix de tant de sang, faisait verser dans nos chaumières.

Laroche était un jeune adolescent, qui passait tranquillement la vie au sein d'une famille qui le chérissait. Plein de santé et de bonheur, il formait pour l'avenir mille rêves charmans, et l'amour venait encore embellir son existence par les doux feux qu'il avait allumés dans son cœur. Car déjà Laroche avait senti ses atteintes séduisantes; déjà il s'était épris des charmes d'une jeune Camblinoise, et son amour pur et innocent était payé de retour. Aussi combien dur et cruel lui parut l'avis qui lui parvint de prendre les armes; avec

quels violens transports de colère ne reçut-il pas ce ordre barbare, qui, en le séparant de tout ce qu'il aimait, allait le conduire bien loin dans des pays inconnus, pour y succomber à une mort précoce.

Pouvait-il céder à cet appel? devait-il laisser dans la douleur des parens malheureux, une mère tendrement chérie, que son départ allait plonger dans la désolation? Et surtout quels obstacles ne lui opposait pas son amour, avec quelle force son cœur ne parlait-il pas alors! La gloire, l'amour de la patrie sont sans doute de puissans motifs, devant lesquels doit céder toute considération personnelle; mais Laroche était bon fils; il était surtout heureux amant, et il ne put se résoudre à abandonner ainsi, pour des intérêts qui ne lui importaient guères la joie et le bonheur de sa vie.

La condition aventureuse de réfractaire fut dès lors sa ressource. Caché pendant le jour dans les bois qui l'avoisinaient, il ne les quittait que la nuit et alors il pouvait encore en secret jouir, au sein de sa famille, d'un bonheur passager qu'agitaient cependant bien des inquiétudes. Poursuivi, traqué par les gendarmes envoyés à sa poursuite, il échappa long-temps à leurs recherches; toujours averti par des amis dévoués il évita plus d'une fois les dangers dont il était entouré; mais enfin sa retraite fut connue: surpris au bord du bois, il voulut résister au bras qui cherchait à l'arrêter; mais un coup mortel vint frapper sa tête proscrire et il tomba victime de l'amour et de la piété filiale.

Ainsi périt Laroche, ainsi, s'évanouirent tous ces rêves de bonheur que son imagination avait créés; et ainsi d'un

seul coup, la douleur vint étreindre de ses cuisantes tortures un père, une mère et une amante,

Aussi la chapelle dont je vous parlais tout à l'heure fut-elle érigée sur le théâtre du tragique événement et vint-elle perpétuer à toujours son amer souvenir. Depuis ce temps elle a été renversée par suite des profanations dont elle avait été l'objet, mais le terrain qu'elle occupait n'en a pas moins conservé le même nom, qui vivra toujours dans le souvenir des Camblinois, avec son histoire, que la tradition se chargera d'embellir encore.

Non loin de là, sur la droite et au milieu des vastes avenues qui traversent les bois, se tenait annuellement, et le dimanche de la mi-carême, une assemblée nombreuse dite le marché aux filles. La jeunesse des villages voisins s'y réunissait alors pour y chercher, comme à Camblain-Châtelain, de douces émotions, de faciles et séduisantes rencontres; mais aujourd'hui cette fête a bien perdu de son éclat; presque abandonnée elle n'est plus qu'une ombre d'elle-même et ne mérite plus d'être visitée.

Sur la gauche est Villers-au-Bois, peu considérable par sa population, qui ne présente non plus aucun intérêt pour ses monumens, car ils ne consistent qu'en deux croix de grès plantées dans son cimetière sans aucune valeur historique; mais qui possède encore des débris d'une autre époque qu'il est bon de citer ici. Il s'étend jusqu'à l'ancien hameau d'Etréelle dont j'ai parlé à l'article de Camblain et là il renferme et montre à l'investigateur des débris de construction romaine,

des vases et des monnaies, des tuiles au large et épais rebord, et surtout des tombeaux antiques assez curieux. Ils se trouvent non loin de ces restes de constructions au milieu des bois, et consistent en un grès assez gros, sous lequel reposent des ossemens que le feu, ni le temps n'ont attaqués, et un vase placé à côté qui contient une pièce de monnaie que le nautonnier des enfers a sans doute oublié de réclamer au mort. Déjà un certain nombre de ces tombeaux ont été ouverts à différentes époques, et partout ils ont présenté les mêmes caractères de la sépulture usitée dans le paganisme ou du moins dans les premiers temps qui suivirent sa chute. Villers est donc aussi d'origine antique comme l'indique d'ailleurs son nom (Villa,) mais il a sans doute bien déchu depuis cette époque, car il est maintenant petit et peu populeux.

Mais quelles sont ces deux pierres brutes et informes qui, à peu de distance l'une de l'autre, nous montrent, entre Acq et Ecoivre, leur tête chenue, s'élevant à trois ou quatre mètres hors de terre? Pourquoi, sur une même ligne faisant face au nord, sont-elles là solitaires au milieu de la campagne, battues sans cesse par les aquilons et les tempêtes qui n'ont pu les ébranler? Ces pierres sont connues sous le nom de pierres d'Acq : plusieurs opinions ont été créées pour expliquer leur origine, mais toutes s'accordent sur un seul point, toutes constatent leur antiquité, et les font remonter à une époque bien reculée.

La tradition elle-même varie sur leur établissement : tantôt elle veut y voir le souvenir d'un combat singulier

entre deux généraux qui se seraient entretués, et la place qu'occupe chacune d'elles, serait celle qu'occupaient les combattans ; tantôt elle y mêle le bras du prince des ténèbres et raconte ainsi leur histoire merveilleuse.

Brunehaut avait résolu de se frayer jusqu'à la mer une route commode et large, voulant transporter ses armées jusqu'aux extrémités de notre province avec promptitude et assurance ; elle avait appelé pour le tracé et l'exécution de son projet, les architectes les plus en renom, les entrepreneurs les mieux famés. Tous arrivèrent empressés au rendez-vous, tous vinrent présenter leurs plans. Mais un moine fut plus hardi que les autres : le tracé qu'il proposait, large et surtout bien droit, le délai qu'il demandait beaucoup plus court que celui de ses concurrens, et surtout le modique salaire qu'il exigeait pour son exécution, décidèrent la reine en sa faveur. Il fut chargé d'ouvrir cette nouvelle voie ; on consentit aux conditions qu'il proposait, et on fixa pour la livraison de ce grand travail un délai très rapproché.

Notre architecte se mit donc à l'œuvre : à son aide il fit venir les meilleurs ouvriers de tout le pays, et vint presser par son exemple la marche des travaux. Mais l'insensé n'avait pas bien apprécié les difficultés qu'il allait trouver ; il n'avait pas examiné de près les collines escarpées qu'il devait rencontrer, ni les marais fangeux qu'il fallait traverser. Aussi vit-il bientôt l'impossibilité de remplir ses engagemens, et, plein de confusion et de désespoir, commença-t-il à redouter la colère de la puissante reine. Mais que faire dans une pareille

extrémité? Comment sortir de ce mauvais pas où l'avait jeté sa présomption. Bien des moyens roulèrent dans sa pauvre tête; bien des efforts furent tentés: mais tous furent infructueux, le délai allait expirer bientôt, et la route n'avancait guères.

Cependant le prince des ténèbres contemplait avec joie cette position désespérée, plus d'une fois il vint opposer aux travailleurs des obstacles qui les arrêtaient long-temps, et plus d'une fois aussi il jeta dans l'âme du malheureux des pensées de suicide, des imprécations contre Dieu. Enfin quand il vit le pauvre moine abîmé par la douleur et le désespoir, il essaya de travailler plus efficacement pour lui-même. Il vint, sous une forme empruntée, se présenter aux yeux de l'architecte et lui offrit ses services pour achever son travail. Il lui représenta l'ignominie dont il allait se couvrir par son entreprise aussi honteusement avortée; il lui exagéra tous les maux qui allaient en rejaillir sur lui et sur son monastère: et enfin, par mille insidieuses paroles, il le décida à lui vendre son âme si la route était achevée par lui, Satan, avant le délai fatal. La condition était bien dure sans doute; elle était surtout bien coupable de la part d'un homme que son état devait éloigner d'un pareil traité; mais nous ne connaissons pas encore toutes les ressources de notre héros, et nous ne savons qui des deux contractans remportera le prix du combat.

A peine le pacte conclu, Satan avait appelé près de lui toutes ses légions infernales; à leur tête, il pressait l'exécution du gigantesque travail, faisait rouler avec fracas les rochers que sa puissante main déracinait sans

peine, et les précipitait au fond des marais, au milieu desquels il traçait solidement sa large et longue jetée. Déjà bien des monts avaient été déchirés, déjà à travers leurs flancs se creusait l'admirable chaussée ; et plus d'un étang tourbeux s'était vu traverser par elle. Aussi le prince du sombre empire sentait redoubler sa joie à mesure que son travail avançait ; aussi plein d'un infernal délire, goûtait-il par avance les délicieux transports d'un triomphe aussi précieux.

Mais il avait oublié, le pauvre diable, quel était son contractant ; il ne songeait pas aux ressources qu'a accumulées dans les mains de ses ministres, le bras du Dieu tout-puissant, et cet oubli fatal fut la cause de sa honteuse défaite. Le moine, en effet, avait suivi avec anxiété la marche des travaux, et content des progrès rapides qu'ils faisaient journellement, il ne songeait qu'aux moyens d'en profiter, sans abandonner cependant aux tortures de l'enfer son âme qu'il destinait aux délices du paradis. Dans sa tête il cherchait un moyen assuré de mettre son salut à l'abri des dangers et de remplir de honte et de confusion l'éternel ennemi des hommes ; enfin sa résolution fut arrêtée. Quand il vit les travaux presque terminés, et se rapprochant de la cité des Atrébates qu'ils devaient atteindre, il se rendit avec une fiole d'eau bénite sur le terrain qui restait à parcourir, l'en arrosa en invoquant le secours de son Dieu, et dès lors il rendit impossible à Satan l'exécution de sa tâche.

Il eut été beau sans doute de voir, en ce moment, la rage et la honte du prince des enfers ; il eut été ter-

rible aussi d'entendre les hurlemens horribles dont il fit retentir les échos d'alentour, et qui allèrent porter la terreur jusqu'au fond des forêts les plus reculées. Aussi le vit-on, dans sa colère, lancer au loin les deux pierres qu'il portait sur ses épaules pour en affermir la route ; et ces pierres, après avoir long-temps parcouru les airs, allèrent enfin retomber auprès d'Acq où elles se plantèrent dans le sol. Ce sont elles que nous trouvons encore aujourd'hui au milieu de la campagne, elles que nous étudions en ce moment, et qui demeurent là, depuis des siècles, éternels témoins de la honte de Satan ou plutôt de la crédulité naïve de nos paysans.

Voyons maintenant ce qu'en pensent nos historiens et nos savans archéologues, consultons nos vieilles chroniques et nos modernes dissertations, et cherchons à démêler, au milieu de tous ces débats, la véritable origine de notre monument. André Vaillant, abbé de Saint-Éloy, en 1624, est le premier auteur qui en ait parlé ; le premier, je pense, il chercha à les rattacher à quelque évènement fameux dont cette province avait été le théâtre, et il les attribua à Bauduin Bras-de-Fer, vainqueur en cet endroit du roi et empereur Charles-le-Chauve.

On sait cet épisode de l'histoire de notre pays, plus d'une voix en a redit les détails si romanesques ; aussi ne m'y arrêterai-je que peu d'instans pour en tracer seulement un rapide sommaire. Bauduin, forestier de Flandre, aussi puissant par ses nombreuses richesses que par sa force et sa bravoure, aimait éperdûment la

princesse Judith, fille du roi de France, Charles-le-Chauve. Plus d'une fois il avait demandé sa main au monarque, qui toujours la lui avait refusée, méprisant ainsi les propositions honorables du seigneur flamand, et les prières de sa fille dont Bauduin avait su mériter l'amour. Celui-ci résolut alors de ravir par la force ce que ses prières n'avaient pu obtenir. Il se rendit à Senlis, où résidait la princesse; et, fort de son consentement, s'empara de sa conquête qu'il emmena à la hâte dans sa province. Mais Charles ne lui laissa pas la paisible jouissance de son bonheur: à la tête d'une nombreuse armée, il vint ravager ses domaines et laver dans le sang l'affront qu'il avait reçu. Bauduin l'attendait de pied ferme; déjà terrible par sa bravoure, il se sentait encore plus fort, maintenant qu'il avait à défendre, non seulement sa province et sa fortune, mais encore sa bien aimée Judith. Aussi plein d'audace et d'impétuosité se précipita-t-il à la tête de ses troupes sur les bataillons serrés du monarque: il les culbuta bientôt malgré les efforts de leur général et força à la retraite le père malheureux.

Ce premier combat s'était livré près d'Acq; un second se donna peu après de l'autre côté du mont Saint-Éloy, près de Bertonval; mais encore vaincu, Charles regagna sa capitale, et alla cacher au fond de son palais sa douleur et sa honte. Il n'entre pas dans mon sujet de dire la fin de cette tragique histoire; ce n'est pas ici le lieu de décrire les longs débats qui suivirent ces deux batailles; ces excommunications lancées contre les coupables, que le pape Nicolas remit ensuite dans les

bonnes grâces du roi. Il me suffira de rappeler que par l'intercession de ce pontife, Charles-le-Chauve accorda sa fille à Bauduin, lui donna en dot l'Artois et la haute dignité de pair de France, et érigea en sa faveur la Flandre en comté.

André Vaillant regarde les pierres d'Acq comme les trophées de ces deux victoires ; il croit que Bauduin, fier de sa vaillance, a voulu en perpétuer à toujours le souvenir par l'érection de ces grossiers monumens ; et son opinion a été adoptée depuis par Ferry-de-Locre et d'autres historiens plus modernes. Mais est-il probable que dans un siècle que Charlemagne venait d'immortaliser en rétablissant le culte des arts et des sciences, notre forestier ait choisi un monument si grossier et si barbare ? Et d'ailleurs, peut-on supposer que Charles-le-Chauve, qui accorda ensuite à Bauduin tant de faveurs, n'ait pas exigé, comme gage de sa reconnaissance et de la paix, la destruction de ce monument, trophée de sa honte, souvenir de ses revers. Enfin pourquoi Bauduin aurait-il élevé en cet endroit ces deux trophées, puisque la seconde bataille fut donnée de l'autre côté du mont Saint-Éloy ? Pourquoi n'aurait-il pas érigé chaque pierre sur le lieu du triomphe dont elle devait perpétuer la mémoire ? Pourquoi enfin n'en trouvons-nous pas sur le second champ de bataille ? Les pierres d'Acq me paraissent plutôt contemporaines du dolmen du Verdrel, plantées par les druides comme tant d'autres peulvans, auxquels elles ressemblent si parfaitement ; elles me paraissent un des restes du culte gaulois, un des vestiges du séjour de ces peu-

ples dans cette partie de la Gaule-Belgique. Telle est aussi l'opinion de savans archéologues qui les ont étudiées; presque tous s'accordent à leur donner cette origine, qui ne soulève plus aujourd'hui que de faibles oppositions.

Quant à leur destination, elle n'est pas bien connue, faisaient-elles partie d'un groupe plus considérable, semblables aux immenses monumens de la Bretagne, et veuves de leurs compagnes ont-elles seules survécu à leur destruction? Ou bien, trophées élevés sur un champ de bataille, sont-elles de véritables peulvans, ou pierres debout isolées? ont-elles eu, pour destination, le souvenir d'une victoire fameuse, et l'inclinaison de l'une d'elles témoigne-t-elle du sang précieux qui a acheté ce beau triomphe? C'est ce que nous ne pouvons deviner aujourd'hui, ignorans que nous sommes encore de l'histoire de ce pays à cette époque, et des ravages que le temps a pu faire autour de nos pierres.

Ces monumens sont sur le bord du territoire de la commune d'Écoivre. A peine les a-t-on passés, qu' aussitôt apparaît au-dessus des arbres qui l'entourent, le clocher de son église, qui, lui aussi, est calqué sur ceux des Anglais. Comme celui de Camblain, il est bâti en pierres ainsi que sa flèche octogone, qui porte encore sur ses angles les têtes grimaçantes que l'architecte y avait attachées.

Quant à l'église bâtie en 1632, elle n'a pas aussi bien conservé son intégrité; presque détruite pendant la révolution, elle ne possédait plus, il y a peu d'années,

que des arcades isolées, dont les voûtes étaient percées à jour ; les toits avaient disparu, des murs entiers s'étaient écroulés, et tout autour d'elle peignait la désolation de ces temps malheureux. Mais depuis nous l'avons vu sortir de ces ruines : des dons généreux ont aidé à sa réédification, qui s'est opérée à la grande satisfaction de tous les habitans. N'y cherchez donc pas de ces riches décors, qui revêtaient souvent nos vieilles églises ; quand vous aurez examiné la flèche qui n'est, elle-même, qu'une miniature, et qui a été reconstruite sur les anciens plans, en 1731, ne cherchez pas à pénétrer dans son enceinte, car rien ne saurait vous intéresser.

Ecoivre possédait aussi une léproserie située hors de son enceinte, et près du bois qui porte son nom. Isolée des autres habitations, elle servait de refuge à ces malades infortunés que poursuivaient partout le dégoût et le mépris. Pour assister aux offices divins ils avaient dans l'église une entrée et des places séparées, que tout autre se fût bien gardé d'approcher ; et c'est là qu'on les conduisait sous escorte, pour les ramener aussitôt après dans l'hospice qui leur était affecté. Cette maison fut supprimée au milieu du xvii^e siècle, quand des remèdes efficaces furent découverts, qui purgèrent enfin l'Europe de ce terrible fléau, et ses biens furent donnés à l'hôpital Saint-Jean d'Arras.

Ecoivre a tiré son nom des eaux abondantes qui l'entourent, du latin *squavis, in aquis* ; outre la Scarpe qui le traverse, on voit encore partout des fontaines d'eau vive qui sourcent dans son sein, principalement près de l'église, et vont plus loin se perdre dans la

rivière. Son château est assez moderne; il a été bâti, en 1678, par Guillaume Mathon, qui le premier habita cette terre; car ses devanciers les comtes d'Oisy, les Longueval, et les Soissons Moreuil, s'étaient contentés de le garder en baronie, et n'y avaient, pour gage de leur puissance, que la motte seigneuriale qui s'élève encore auprès des bords de la Scarpe dont elle est environnée de toutes parts.

Acq a été presque toujours lié par ses maîtres à la commune d'Ecoivre; très rapproché d'elle, formant une même seigneurie, ou du moins appartenant aux mêmes seigneurs, il a participé comme sa sœur aux bons et aux malheureux jours; comme elle il a joui des bienfaits de ses propriétaires, et, comme elle aussi, il en a quelquefois essuyé les boutades et les mépris. C'est à Acq que s'est livrée la fameuse bataille entre Bau-
duin-de-Fer et Charles-le-Chaue et c'est aussi sur le territoire de cette commune sont que les deux pierres debout que nous avons étudiées tout à l'heure.

TROISIÈME PROMENADE.

C'est vous que je vais visiter aujourd'hui, nobles et puissantes abbayes qui brillâtes autrefois d'un éclat si vif; ce sont vos ruines que je vais décrire, votre histoire que je vais redire, pour révéler au monde oublieux votre gloire d'autrefois. Vous étiez belles alors, quand, riches de vos vertus, riches de vos immenses revenus, et riches encore de ces beaux édifices élevés par vos soins, vous teniez un si haut rang dans notre vieille France. Mais la colère du peuple a brisé comme un faible jouet ces autels si riches que vous aviez édifiés à grands frais, et Dieu, qui l'employait comme instrument de ses vengeances, a dispersé au vent vos dé pouilles et vos richesses.

Où sont vos enfans? où sont ces chants mélodieux, qui faisaient retentir nuit et jour votre sanctuaire? Que sont devenus ces cantiques si touchans, ces psaumes, pleins d'une douce poésie, qui s'élevaient vers le ciel comme la fumée d'un agréable encens? Hélas! vos fils dispersés par la tempête sont allés pleurer, sur les rives étrangères, la patrie désolée; aux saules du rivage, ils ont suspendu leur lyre sacrée, et la mort les a tous frappés loin de cette enceinte qui avait reçu leurs ser-

mens. Pas un n'est resté pour venir arroser de ses larmes vos ruines amoncelées, et les bêtes sauvages, les oiseaux au cri sinistre viennent seuls les visiter pendant les nuits silencieuses.

C'est à vous cependant que nos campagnes doivent la fertilité de leur sol ; ce sont vos labeurs et vos travaux qui ont fait sortir des eaux les belles prairies de la Scarpe, ces campagnes aujourd'hui chargées de si riches moissons ; vous enfin qui êtes les mères des villages qui vous entouraient et que vous avez élevés et nourris sous votre ombre protectrice.

Le voyageur, qui de loin aperçoit au-dessus des bois du mont Saint-Éloy, ces deux tours jumelles s'élevant encore hautes et ornées dans les airs, se demande avec surprise quelle cité florissante dresse là des monumens. De loin il a pu croire, s'il ne connaît pas le pays, que ces tours lui indiquaient la présence de la cité attrébate, et s'il était fatigué de la route, son cœur a pu s'en réjouir. Quand il y arrivera il sera cependant encore à deux grandes lieues de notre cité. Au lieu de l'éclat et du bruit de la ville, il ne trouvera que de misérables cabanes, des rues pavées, mais assez solitaires ; et sur sa gauche de grandes ruines, au-dessus desquelles semblent veiller deux tours classiques. S'il approche, s'il gravit le terrain escarpé qui conduit à leur pied, il pourra voir encore le marteau frapper sans relâche ces nobles débris, et renverser une à une ces grandes murailles construites avec tant de solidité. Hâtons-nous donc aussi de visiter ce qui reste de la belle abbaye, pressons-nous de recueillir les souvenirs qui

parlent autour de ces ruines, de peur que bientôt la pioche ne vienne les détruire entièrement.

Ces beaux et vastes jardins que nous admirions il y a quelques années, ce parc magnifique divisé en terrasses superposées, ces bosquets, ces légumiers, ces pelouses, ces parterres qu'enfermait une immense et belle muraille, ont aujourd'hui disparu ; l'acquéreur a fait or de tout : les terrains ont été loués à de pauvres ménagers, et les soubassemens en grès des murs d'enceinte sont allés dans la ville soutenir quelqu'habitation particulière. Et cependant le grès ne manque pas à Saint-Éloy ; la terre en est sillonnée en tous sens : quelquefois même, il la perce et s'élève en rocher. Mais il faut l'extraire ; il faut le tailler, et il a paru plus simple de prendre dans l'abbaye ceux que les moines y avaient placés, sauf à détruire et à renverser ces nobles constructions. Aussi voyons-nous tous les jours tomber avec fracas et les arcades de l'église et les bâtimens d'habitation ; chaque jour amène une nouvelle ruine, et ces ruines accumulées l'une sur l'autre ne seront bientôt que des monceaux de pierres, des tas de planches et de solives.

Pourquoi donc faut-il qu'elles tombent si vite sous le marteau destructeur ? pourquoi à peine élevées les voyons-nous disparaître, quand tout semblait leur prédire une longue et glorieuse existence ? C'est que l'heure fatale marquée par les décrets du ciel vint sonner au milieu des travaux qu'avait entrepris l'abbaye ; 95 vint les interrompre tout-à-coup, et dispersa au loin ses richesses. De ses habitans, décimés ou proscrits par la haine

révolutionnaire, quelques-uns périrent sur l'échafaud, pendant que d'autres, plus malheureux peut-être, allèrent porter dans l'exil leurs misères et leurs larmes.

Peu après, pendant la glorieuse campagne de Hollande, cette paisible demeure fut changée en hôpital. Les salles remplies de soldats mutilés prirent le nom de : salle de la Montagne, salle de la Fraternité, etc., et ces noms écrits à la craie sur les portes, s'y voyaient encore il y a peu d'années.

Je ne dirai pas la richesse, le luxe de décoration que l'on peut encore apercevoir au milieu de ces ruines : je ne dirai pas ces belles rampes en fer, ornées de dorures, ces escaliers larges et commodes, et ces marbres si variés qui régnaient autour des cheminées, sur les appuis des croisées, et formaient le dallage des cloîtres et de la chapelle. Ces détails peu intéressans deviendraient fastidieux, ils arrêteraient inutilement notre marche ; aussi je me bornerai à citer ces deux tours jumelles qui sont là restées comme un mausolée sur la tombe de la défunte abbaye. D'ailleurs elles méritent bien d'attirer nos regards ; semblables en hauteur, bâties sur le même plan, divisées en quatre étages, qui présentent chacun un ordre d'architecture différent ; elles témoignent de la puissance de ses maîtres, ces abbés qui portaient la crosse, la mitre et les autres insignes de l'épiscopat. Leur position élevée les fait apercevoir d'assez loin. De tous côtés elles dominent le paysage, et offrent ainsi aux ingénieurs et aux géographes un repère de la plus grande utilité.

Comment donc a-t-on pu songer à les renverser ? Quel

génie destructeur a pu inspirer cette pensée, quand tout semblait la combattre et la repousser ? Mais ces craintes sont aujourd'hui dissipées ; ce que leur beauté n'avait pu obtenir, nous le devons à leur utilité, et pendant long-temps encore elles rappelleront à la postérité l'existence de la noble abbaye. A leur pied le poète et le philosophe viendront encore méditer la vanité des choses humaines, en songeant à sa gloire qui s'est évanouie comme un songe, à sa beauté qui s'est fanée comme une fleur éphémère.

Autrefois ce terrain, aujourd'hui si fertile, était désert et stérile : couvert de sable, il avait tiré de sa blancheur le nom de Mont-Blanc qu'il portait, et à peine de loin en loin voyait-on quelques voyageurs sur la chaussée bien dégradée à cette époque : c'est cette solitude, cette aridité qui la fit cependant choisir par le célèbre orfèvre du roi de France Dagobert, Saint-Éloy, pour y bâtir son ermitage. Élevé à la haute mais terrible dignité d'évêque de Noyon, il voulut puiser dans la méditation les forces que demandait son auguste ministère ; et il vint au haut du mont planter sa cellule, autour de laquelle se groupèrent bientôt de nombreux disciples.

Telle fut l'origine de l'abbaye du mont Saint-Éloy. ainsi prit naissance, dans une pauvre cabane, cette maison si puissante et si riche. C'est que de cette cellule s'exhalait au loin un délicieux parfum de sainteté, et que tous briguaient l'honneur d'être admis autour d'elle, ou du moins de contribuer à l'enrichir. Déjà, en 712, un évêque d'Arras, Saint-Vendicien, sollicite et obtient le bonheur d'être inhumé dans la chapelle du

couvent, et son exemple est suivi, en 817, par un de ses successeurs, Alicharius, que la mort vint frapper au retour d'une ambassade à Constantinople.

Mais voilà que Bauduin-de-Fer et Charles-le-Chauve viennent autour du paisible ermitage ranger leurs armées; bientôt le son des trompètes, les cris des combattans et le bruit des armes font retentir les échos de la colline, et le sang qui coule à grands flots, les gémissemens des blessés et des mourans épouvantent les bons ermites. Autour d'eux se livrent deux sanglantes batailles, et la dernière se termine par un spectacle barbare, qui sera toujours une tache au front du victorieux forestier de Flandre. Car, au haut du mont, au pied même du couvent, Bauduin planta de honteux gibets, auxquels il fit suspendre le général et douze des principaux officiers français qu'il avait fait prisonniers.

Enfin la paix renaît et efface les vestiges de ces tristes démêlés. Tranquilles dans leurs cellules, les religieux redoublent de prières et de macérations, et voient grandir leur fortune par les dons et les largesses des princes et des prélats voisins.

Cependant un nouveau fléau se répand sur l'Europe, à la fin du ix^e siècle; plus nombreux que les sauterelles de l'Égypte, les Normands viennent fondre sur nos contrées, qu'ils couvrent de ruines et de morts. Tout cède à leur fureur dévastatrice: les villes sont la proie des flammes, les temples saints sont profanés et détruits, et les ministres du Très-Haut tombent en mêlant leur sang à celui de leur troupeau massacré. L'Europe allait devenir le partage de ces hordes sauvages; avec

eux la barbarie allait de nouveau s'acclimater chez elle, quand Dieu dirigea pour la sauver les efforts des princes chrétiens, qui parvinrent enfin par force ou par argent à éloigner de leurs états ces ennemis redoutables. Mais notre couvent avait déjà disparu ; déjà ses ruines avaient recouvert les cadavres mutilés de ses pieux habitans, et la solitude vint de nouveau s'implanter sur notre Mont-Blanc, jusqu'en 928.

Alors Dieu voulut encore sanctifier ce point culminant de la province, en y attirant de saints cénobites, et il manifesta sa volonté par un signe éclatant de sa puissance que les chroniqueurs nous ont transmis avec la naïveté qui caractérise les écrivains du moyen-âge.

Quelques jeunes gens nobles d'Arras (disent Baldéric et André-le-Vaillant), guidés par leur précepteur, allèrent, sur les ruines de l'ermitage abandonné, chercher, au milieu des épines et des ronces qui les couvraient, de quoi faire de l'encre. Après avoir fait leur récolte, ils visitèrent en détail ces débris épars, et arrivèrent à la chapelle où régnait la désolation. Quelques-uns s'y mirent en prière pendant que d'autres, plus étourdis ou plus jeunes, continuèrent, dans cette enceinte sacrée, leurs investigations. L'un d'eux aperçut alors un tombeau que les barbares avaient respecté ; la sécheresse avait fait autour de lui de larges crevasses dans le sol, et le téméraire voulut, avec la pioche qu'il portait, les augmenter encore pour découvrir, disait-il, le cadavre que recouvrait cette pierre funéraire, mais il ne savait pas que ce corps était celui d'un grand saint ; il ignorait

qu'il avait appartenu à l'un des plus vénérables évêques de l'Artois, qui avait laissé dans ce pays une grande réputation de sainteté; aussi vit-il en punition de sa faute éclipser pour lui la lumière du jour et une cécité complète frapper à l'instant ses yeux. En vain poussa-t-il de plaintifs gémissemens; en vain appela-t-il à son aide ses compagnons; leurs secours étaient impuissans pour le guérir, et il acquit la triste certitude de son malheur. Enfin ses amis, reconnaissant la main de Dieu qui avait voulu punir sa faute, l'engagèrent à demander son pardon par l'entremise du saint qu'il avait outragé; tous se mirent en prière autour du tombeau miraculeux, et ils furent enfin assez heureux pour voir exaucer leurs supplications.

Le jeune imprudent revit donc la lumière, il obtint le pardon d'une faute dont sa légèreté seule l'avait rendu coupable; mais la renommée se hâta de publier bien vite cet événement extraordinaire, et on vit arriver en foule autour du tombeau solitaire les malades et les malheureux. Il est superflu de dire les miracles sans nombre qui suivirent cette précieuse découverte; ils devinrent bientôt si évidens que l'évêque d'Arras, Fulbert, se résolut d'y aller avec grande pompe exhumer cette précieuse relique, et vérifier avec tout son clergé le nom du saint que Dieu honorait d'une manière aussi éclatante. Il prépara d'avance une belle châsse d'argent pour recevoir ce précieux dépôt, et ce fut en présence des nombreux témoins qu'attira ce spectacle si extraordinaire, que fut découvert le corps de l'évêque Saint-Vendicien, qui, à peine exhumé, ré

pandit un délicieux parfum et signala sa gloire par des prodiges et des guérisons miraculeuses.

Il devint donc nécessaire d'élever en ce lieu une chapelle pour recevoir la sainte relique. Pouvait-on en effet la laisser exposée dans une misérable cabane? La reporter à Arras eut été enfreindre la volonté du saint qui avait choisi le Mont-Saint-Éloy pour le lieu de son repos, et d'ailleurs Dieu semblait indiquer lui-même sa volonté de repeupler de pieux cénobites ce lieu désert : aussi Fulbert y fit-il construire une chapelle spacieuse qui fut bientôt témoin des nombreux prodiges qu'y opéra le bienheureux pontife. Peu après, avec l'aide de l'empereur Othon, son parent, il releva les ruines du couvent qu'avaient détruit les barbares, quarante-huit ans auparavant, et il y plaça, pour veiller sur la relique de Saint-Vendicien, huit clercs ou chanoines séculiers sous l'invocation de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Tel est, suivant nos chroniqueurs, l'histoire de la réédification de ce monastère qui devint depuis si puissant. C'est à cette histoire merveilleuse qu'ils attribuent son origine, et si elle ne présente pas de preuves d'authenticité, ils ont du moins suivi les errements de leurs prédécesseurs, qui ont toujours entouré de merveilleux l'origine des villes et des établissemens fameux.

Tite-Live et tous les historiens anciens ne leur en avaient-ils pas en effet donné l'exemple. Depuis que la superbe Troie eût croulé sous les assauts multipliés des Grecs, n'eut-on pas recours à ces princes proscrits pour en faire, à tort ou à raison, les fondateurs des gran-

des villes, des peuples les plus célèbres ; voyez ensuite comme les anciens cherchaient à relever la gloire de ces établissemens, tantôt en faisant de ces princes le fruit des amours terrestres des dieux de l'Olympe, tantôt en entourant de prodiges leur naissance et leur berceau.

Au moyen-âge, et quand le paganisme eut fui avec ses légendes impudiques, il fallut chercher ailleurs d'autres genres de merveilles. On eut bien encore recours pour quelques cités anciennes aux princes Troyens, mais pour les villes plus modernes, pour les établissemens surtout que le christianisme seul a pu produire, il fallut d'autres légendes, et nos bons aïeux eurent recours quelquefois aux sorciers ou aux fées ; mais presque toujours aux miracles. Et de là sont nés ces récits si naïfs, ces pieuses traditions que nous ont transmis nos chroniqueurs.

Cependant les démêlés de Bauduin-le-Barbu, comte de Flandre, avec Arnout, comte de Valenciennes, vinrent de nouveau, en 1050, désoler notre monastère. Chassé de la capitale, ce dernier alla solliciter l'appui de Robert, roi de France, et de Richart, duc de Rouen, et leurs armées réunies en marchant vers Valenciennes, vinrent passer auprès de Saint-Éloy. Mais ces troupes, composées d'aventuriers sans discipline, se livraient dans les campagnes aux rapines et aux dévastations ; attirées par les richesses qu'ils croyaient accumulées dans la maison des bons moines, ils essayèrent de s'en emparer et vinrent se ruer sur elle avec fureur ; long-temps les moines opposèrent une résistance opiniâtre.

Barricadés dans leur église, ils repoussèrent souvent les attaques des assaillans ; mais enfin le nombre l'emporta, les fenêtres de l'église donnèrent entrée aux ennemis qui massacrèrent ceux des moines qui n'eurent pas le temps de s'échapper. Dès lors, rien n'arrêtant leur avide cupidité, ils se mirent à dévaster la chapelle et le couvent, pillèrent le trésor et les vases sacrés, et ne se retirèrent enfin qu'en emportant avec eux tout ce qu'ils avaient trouvé de précieux.

Mais Dieu, qui veillait sur l'abbaye naissante, ne laissa pas impuni un tel forfait, il accabla de maux les impies profanateurs de son sanctuaire, qui à peine arrivés à quelques lieues de Saint-Éloy, furent contraints de s'arrêter, frappés qu'ils étaient des maladies les plus graves.

Alors ils reconnurent la main vengeresse du Dieu qu'ils avaient outragé ; ils eurent recours aux larmes et aux prières pour obtenir leur pardon, et ils renvoyèrent dans l'abbaye tout le butin qu'ils y avaient pris (Balderic, André-le-Vaillant). Elle se repeupla donc bien vite ; les dévastations des maraudeurs se réparèrent aussi ; mais la piété et la ferveur qui l'avaient rendu jusque là célèbre, se perdirent peu à peu, et l'évêque d'Arras, Liébert, fut contraint, en l'an 1068, d'y porter la réforme. Il chassa d'abord les moines qui ne voulurent pas l'adopter, et imposa ensuite à ceux qui l'acceptèrent, la règle de Saint-Augustin. A leur tête, il mit un abbé pour veiller sur l'observance de la discipline et régularisa ainsi cette maison religieuse qui commença dès lors une nouvelle existence.

Il serait trop long de narrer ici l'histoire de chacun des abbés qui se succédèrent à la tête des moines du mont Saint-Eloy, ce serait surcharger notre récit de faits peu intéressans qui le retarderaient inutilement. Aussi me suffira-t-il de citer le nom de chacun d'eux, en indiquant les faits les plus importans de leur histoire.

1^{er} Jean I^{er}, élu en 1069.

Il obtint du seigneur de Conchy, propriétaire du mont Saint-Eloy, la cession du Tréfonds sur lequel était assise l'abbaye. C'est pour cela que, depuis cette époque, les armes de cette famille ont été placardées sur les murs de l'église jusqu'en 1761, époque de sa réédification. Il l'enrichit encore de nombreuses dîmes ou propriétés que lui octroyèrent les prélats et les seigneurs voisins, et il termina sa carrière en 1108, après avoir obtenu pour ses moines le droit de se choisir eux-mêmes leur abbé.

2^e Reunard (Richard, ou Ricouart); élu en 1108.

5^e Hugues, élu en 1129.

Louis VI, roi de France, ayant chassé de l'abbaye d'Aubigny les chanoines qui l'habitaient, donna cette maison à celle du mont Saint-Eloy, et Hugues y envoya, pour la conserver, un prieur avec quelques religieux, et, depuis cette époque jusqu'à la révolution, ces deux maisons n'ont cessé de rester unies sous le même abbé qui résidait à Saint-Eloy. Quelque temps après, Baudouin comte de Hainaut, ayant entrepris le siège d'Arras, molesta beaucoup les pauvres religieux, qu'il finit par rançonner, quand, repoussé avec perte, il dut abandonner cette entreprise qu'il ne pouvait mener à bonne fin.

4° Rodolphe, élu en 1151.

5° Wiccart, en 1163.

6° Wirenfride, en 1164.

7° Eustache, en 1165.

8° Jean II°, en 1181.

Il obtint du pape Urbain III le pouvoir de porter la crosse, la mître et les autres insignes de l'épiscopat ; mais ce pouvoir lui était particulier et ne passa pas à ses successeurs. Peu après, il fut nommé évêque de Lyon *in partibus*, et obtint du chevalier Hugues de Conchy, châtelain de Cambrai, la seigneurie de tout le mont Saint-Eloy avec le droit de haute justice.

9° Grégoire, en 1193.

10° Reynald, en 1195.

11° Assou, en 1197.

12° Didier, ou Désiré, en 1209.

Il planta, sur le versant méridional du mont, les vignobles qui pendant long-temps fournirent le vin nécessaire à la consommation des moines. Aussi fit-on sculpter autour de son tombeau un cep de vigne dont les fragmens existent encore.

13° Richard de Claliac, en 1219.

Ce fut lui qui rebâtit l'église de l'abbaye, détruite en 1751, celle qui existait précédemment venait d'être renversée par un ouragan.

14° Simon de Neuville, en 1238.

15° Jean de Baratre, en 1248.

16° Étienne de Fromont, en 1275,

entoura son abbaye de hautes et fortes murailles, et la mit ainsi à l'abri des attaques si fréquentes alors des

bandes de voleurs. Nommé évêque d'Arras, en 1280, après la retraite de l'évêque Pierre de Noyon, dans son abbaye, il refusa cette haute dignité.

17° Servais du Guez ou du Grêt, en 1291.

18° Bernard Dupont, en 1314.

19° Nicolas de Duisans, en 1324.

20° Michel Coulon, en 1350,

proviseur du collège de Boncours, sur le mont Sainte-Géneviève, à Paris. En 1359, les états du royaume de France, ayant refusé de payer à l'Angleterre la rançon qu'elle demandait pour le roi Jean, fait prisonnier par elle, Édouard furieux de voir rejeter ses propositions, débarqua à Calais, à la tête d'une nombreuse armée, et vint ravager nos provinces. En passant près de Saint-Éloy, il s'y fit servir ainsi qu'à ses officiers un repas somptueux, au sortir duquel il pillà le trésor et abandonna la maison au bon merci de ses commensaux.

21° Jacques de Sailly, en 1561 (1563 Locrius).

22° Nicolas de Naillette, en 1563 (1564 *id.*).

23° Michel d'Allène, en 1588.

La funeste régence du roi de France Charles VI, remplissait alors notre patrie de troubles et de confusions. Les factions rivales du dauphin et du duc d'Orléans la couvraient de bandes armées, qui tout en cherchant à faire triompher leur parti, vivaient aux dépens des abbayes et des villages qu'elles rançonnaient impitoyablement. Saint-Éloy eut plusieurs fois à subir leurs exactions et leur fureur; plusieurs fois il ne se racheta du pillage que par de fortes rançons qui auraient fini par le ruiner, si l'abbé, pour mettre un terme à tant de

maux, n'avait sollicité et obtenu de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne et comte d'Artois, la permission de ceindre son abbaye de remparts et de tours. Par sa lettre datée du sixième jour de janvier 1313, ce prince « par les causes y contenues et sur l'avis de plusieurs des chevaliers, conseillers et chambellans dénommés esdites lettres, et pour certaines causes à ce mouvans, a donné congé, licence et assentiment de faire achever et mettre en estat convenable et deffense laditte forteresse, ainsy et par la meilleure manière et plus profitablement pour lesdits religieux, abbé et couvent de leur ditte église qu'ils pourront et sçauront. Parmys ce toutefois que lesdits religieux seront tenus de garder et faire garder ladite forteresse en cas de éminent péril. C'est à sçavoir que les ennemis de ce réyaume où de M. le duc et ses successeurs, contes et contesses d'Arthois seroyent hors et ost et à puissance par personne notable, suffisante et agréable à monsieur le duc ou à ses successeurs contes d'Arthois. Lequel porra prendre pour cette cause avecq luy gens tels et en tel nombre qu'il devra suffir, par raison aux frais et despens desdits religieux, abbé et couvent, laquelle personne l'abbé, le prévost et le prieur de ladite église présenteront à monsieur le duc ou ses successeurs ou gouverneurs dud dit lieu d'Arras ou à son lieutenant, esquelles mains il fera serment de garder laditte forteresse bien et beaument envers et contre tous, et d'en rendre bon compte et réal à monsieur le duc et auxdits religieux, sans le rendre ou mettre en aultre main en quelque manière que ce soit et avecq ce sera icelle forteresse, tenue

des contes d'Arthois en foy et hrommage et en recongnissance de ce debvra, ladite forteresse pour chacun nouvel abbé qu'y sera en ladite abbaye une lance blanche ferrée. Toutes lesquelles iceulx religieux, abbé et couvent ont promys intervenir, furnir et accomplir (1).»

|| L'année suivante, quand les Français vinrent assiéger Arras, dont le duc de Bourgogne s'était emparé, quelques maraudeurs essayèrent encore de s'introduire dans l'abbaye, mais ils furent repoussés avec perte, et durent renoncer à leur projet.

24° Jean Bullot, en 1424.

|| Cet abbé fit rapporter à Saint-Éloy le corps de Saint-Vendicien, que l'on avait envoyé à Douai pendant la guerre, il fit ensuite bâtir l'église paroissiale du village qui s'était formé autour de l'abbaye, et lui donna un des religieux pour desservant. Quelque temps après, considérant que les remparts qui la ceignaient, ne la mettaient pas assez à l'abri des gens de guerre qui se succédaient sans cesse dans l'Artois, il acheta dans la ville d'Arras l'hôtel de Chaulne, où il fit bâtir le refuge dit encore de Saint-Éloy, pour servir d'asile aux religieux. Philippe, duc de Bourgogne, leur confirma la possession de ce fief relevant de lui à cause de son comté d'Artois, aux charges et conditions stipulées en sa lettre de l'année 1435. Les pouvoirs de ce fief s'étendaient depuis le Vez-d'Amin jusqu'à la porte de Cité et dans la rue Saint-Jean-en-Lestrée, près de l'hôpital Saint-Jean. Non content de ce nouvel abri, il fit encore en-

(1) Répertoire des Chartes d'Artois.

fermer d'une seconde enceinte de remparts et de tours la maison de Saint-Éloy.

25^e Jean de Pingrelem, en 1452.

26^e Antoine de Coupigny, en 1486.

En 1514, il obtint du pape Léon X pour lui et ses successeurs les droits et les insignes de l'épiscopat. Il fonda aussi pour tous les jours, à perpétuité, une messe à la mère de Dieu, dans les cryptes de la chapelle, dans lesquels il plaça en outre une statue d'argent d'une grande valeur.

27^e Jean de Feuchy, en 1522.

Il fut nommé d'office par Charles-Quint, qui avait obtenu ce privilège du pape Léon X, par une bulle du 1^{er} des kalendes de septembre de l'année 1521. Les religieux refusèrent d'abord de le reconnaître, mais la bulle leur ayant été représentée, ils se soumièrent et reçurent pour leur abbé Jean de Feuchy, à la place de Marconet qu'ils avaient élu, et à qui Charles-Quint accorda d'autres bénéfices. Jean rebâtit une partie de l'abbaye et plaça aux croisées de l'église de superbes vitraux peints. Il fut nommé par Charles-Quint comte consistorial et maître des requêtes du royaume d'Espagne; il mourut en 1542. Long-temps auparavant il s'était adjoint comme coadjuteur, Eustache de Croy, évêque d'Arras, qui décéda avant lui, en 1536; il le remplaça alors par David Hay qui lui succéda.

28^e David Hay, en 1542.

29^e Guillaume de la Ruelle, en 1544.

La guerre de 1551, entre Charles-Quint et Henri II roi de France, vint encore ravager notre pauvre abbaye.

Réduite en cendres, elle demeura déserte pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'abbé l'eut fait sortir de ses ruines. Peu après elle fut visitée par la reine Éléonore, veuve de François I^{er} et par Marie [sa sœur.

30^e Jean de Malpeau, en 1571.

31^e Georges Bellot, en 1574.

C'est dans son abbaye que se réunirent, en 1579, les sept ordres des états d'Artois, pour conclure la paix avec Alexandre Farnaise, duc de Parmes, gouverneur des Pays-Bas, pour l'Espagne. Les autres provinces de Flandre refusèrent d'y envoyer des députés, elles se liguèrent sous le nom de provinces-unies, confédérations des gueux, et donnèrent naissance à la république de Hollande.

32^e Louis Ripet ou Ripert, en 1585.

33^e Adrien Duquesnoy, en 1590.

En 1596, Henri IV, pour se venger de l'archiduc Albert, qui ravageait les environs de Boulogne, et surtout pour reprendre à ce prince les villes de Cambrai, Ardres et Calais dont il s'était emparé, envoya en Flandre le maréchal Byron, à la tête d'une puissante armée. Les religieux du mont Saint-Éloy chassés de leur abbaye qui fut pillée, se réfugièrent alors à Arras pour éviter de nouveaux malheurs, mais là les suivit bientôt un autre fléau, la révolte des verds-vêtus, qui les força d'aller se réfugier à Béthune, dans un asile qu'y avait bâti Jean de Coupigny, mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles, et durent se retirer à Douai jusqu'à la fin de la guerre.

34 André Levallant, en 1624.

Auteur d'une chronique de son monastère, qu'il avait dédiée à son prédécesseur, et qui se trouve manuscrite à la bibliothèque communale d'Arras.

25° François Dorémieux, d'Arras, en 1625.

Il écrivit une vie latine de Saint-Vendicien. La Gallia Christiana lui attribue aussi la chronique de Saint-Éloy, dont j'ai parlé plus haut, mais le manuscrit que j'ai cité tout-à-l'heure, ainsi que d'autres documens assez authentiques, la rapportent, comme je l'ai fait, à André Levallant. Dorémieux a publié l'histoire du prieuré d'Aubigny, qui dépendait aussi de Saint-Éloy, et c'est peut-être ce qui a trompé les savans bénédictins qui ont confondu les deux ouvrages. Dorémieux agrandit le refuge d'Arras qui était insuffisant pour le logement de l'abbé et des moines. Il y ajouta le petit refuge de l'autre côté du Crinchon.

36° Jérôme de Warlincourt, en 1659.

Elu par les religieux et nommé par Philippe IV, roi d'Espagne. La guerre de 1635 causa encore de grandes pertes aux religieux ; les Français, pendant le siège de Bois-le-Duc, lui imposèrent une contribution de 12,000 livres, et plus tard, en 1640, ils reçurent en ôtage des bourgeois d'Arras, le prieur de Saint-Éloy, Pierre Busquet ; quand, vaincus par les maréchaux de Chaunes, de Châtillon et de la Meilleroy, ceux-ci furent soumis à la domination française.

37° Pierre Busquet, en 1651.

Nommé par Louis XIV, auprès de qui il avait été envoyé en ôtage, pendant que Philippe, roi d'Espagne,

envoyait de son côté Deliers, abbé de Choques, que les religieux ne voulurent pas recevoir.

58° Pierre Leroy, en 1654.

Les Espagnols nommèrent encore, après la mort de Deliers, un autre abbé, Philipp Leclercq, mais il éprouva le même sort que son prédécesseur, et comme lui il fut réduit aux revenus des biens que l'abbaye possédait sur les terres soumises à l'Espagne.

Condé, à la tête des Espagnols, vint cette même année mettre le siège devant Arras, et il choisit Saint-Éloy, pour y placer l'hôpital de ses blessés. Mais Turenne ne tarda pas à convoiter cette position si importante, et il réussit, par une fausse marche vers Douai, à surprendre la garnison qui la gardait, et à la forcer de se rendre à discrétion. Il y plaça alors comme gouverneur, le marquis d'Hocquencourt qui, de ce poste élevé, contribua à la délivrance d'Arras, en harcelant sans cesse les lignes ennemies, qui furent enfin forcées dans la nuit du 24 au 25 août 1654.

59° Le cardinal d'Estrées, en 1685.

Ce prélat était à Rome quand Louis XIV lui fit accorder l'abbaye de Saint-Éloy, que la mort de Pierre Leroy venait de laisser vacante. Son frère le maréchal, vint donc en prendre possession en son nom, et s'empara, en attendant son arrivée, de tous les revenus et de tout le pouvoir. Il nomma des économès, chargés de ne remettre à chaque religieux que le strict nécessaire pour la nourriture et l'entretien, et s'attira ainsi leur inimitié. En effet, ils adressèrent une plainte au conseil d'état qui leur accorda par provision la jouissance

d'une rente de 12,000 livres ; plus tard ils firent un partage avec le maréchal, et finirent enfin, après le retour du cardinal abbé, par recouvrer la jouissance de tous les biens, à la charge de remettre à ce prélat une rente de 25,000 livres.

Mais d'autres maux les attendaient : l'Espagne n'avait pas encore renoncé aux belles provinces que le grand roi lui avait ravies, et elle vint de nouveau au commencement du xviii^e siècle, les lui disputer les armes à la main. Des partisans, à la tête d'aventuriers qu'ils avaient recrutés, se levèrent alors dans l'intérêt de chacune des puissances belligérantes, et ils rançonnèrent, pour nourrir et solder leurs soldats, les campagnes et les abbayes sans défense. L'un d'eux, le fameux colonel Savary, dit Baptiste Major, vint demander des rafraîchissemens pour lui et les siens, aux religieux du mont Saint-Éloy. Peu content de ceux qu'on lui avait donnés par le guichet de la porte d'entrée, il essaya de pénétrer dans l'intérieur de la maison, mais n'y pouvant réussir, il se borna à attirer dehors le prieur, le curé du village et un autre religieux, les fit monter à cheval, et les emmena avec lui pour en avoir une forte rançon. Il n'y réussit pas cependant, car ils parvinrent à s'échapper pendant la nuit et gagnèrent à la hâte leur abbaye.

Pendant tout le cours de cette guerre, St-Éloy fut occupé par des postes armés, et jusqu'à la paix d'Utrecht, en 1713, elle logea des détachemens de troupes, tantôt françaises, tantôt impériales.

40^e Filien de la Cœuillerie, en 1714.

Son élection faite par les religieux, fut confirmée par Philippe d'Orléans, régent du royaume, à la charge de payer, à divers pensionnaires de l'état, une rente de 10,000 livres.

41° Dominique Toursel de Liquerelle, en 1726.

Louis XV envoya trois commissaires pour assister à son élection, et la confirma ensuite à la charge d'une rente de 7800 livres pour des pensionnaires de l'état. Toursel fit bâtir le quartier abbatial qui existe encore ; un peu après, en 1751, il obligea les religieux de porter dans la maison la soutane violette et par-dessus un manteau noir très-court. Il mourut au refuge d'Arras, deux ans après son élection à la députation des états d'Artois, et son corps, escorté par cinquante carabiniers de la garnison de cette ville, fut reporté le même jour à l'abbaye Saint-Éloy, où le conseil d'Artois assista à ses obsèques.

42° Vendicien Roussel, de Saint-Pol, en 1753.

En 1635, un ouragan terrible dévasta l'abbaye, le toit de l'église, les ogives de plusieurs croisées et les superbes vitraux qu'elles contenaient furent renversées, et pendant quelque temps, les religieux durent chanter leurs offices dans l'église souterraine (crypte). En 1745, Roussel détruisit la porte d'entrée qu'embellissaient des sculptures et des bas-reliefs, et que défendaient des tours crénelées, il bâtit celle que l'on jette bas aujourd'hui, et perça dans le village, et vis-à-vis cette entrée, la superbe avenue qui donnait à l'abbaye une vue très-étendue. En 1750, il commença à reconstruire une nouvelle église, et rasa celle qu'avait élevée

Richard de Saliac, en 1250. Mais à peine avait-il vu s'élever hors de terre la nouvelle construction, que la mort vint le frapper et interrompit, ainsi, tous ses nobles projets.

43° Martin Lefranc, d'Arleux, en 1753.

Il fit poursuivre avec activité les travaux qu'avait entrepris son prédécesseur, et put enfin, en 1761, faire la dédicace de sa nouvelle église.

44° Laignel.

C'est lui qui compléta la longue suite de constructions qu'avait commencées Dominique Toursel : il ne restait plus que des travaux d'intérieur et d'embellissement à terminer, quand la révolution de 93 et la suppression des ordres religieux vint les rendre inutiles, en dispersant les moines dont plusieurs montèrent sur l'échafaud avec leur vieil abbé.

Livré à la solitude, ce vaste édifice ne tarda pas à se dégrader, la main des hommes aida encore à multiplier ces ravages du temps ; l'église pillée et découverte, tomba en ruines, et les bâtimens seuls furent respectés pour servir plus tard de dépôt, où l'armée de Hollande envoya ses blessés.

Aujourd'hui, comme nous l'avons dit tantôt, le marteau achève ce que le temps et les révolutions n'avaient pu faire, et une ruine nouvelle s'ajoute chaque jour à celles qui l'avaient précédées.

Les cérémonies et la pompe de nos cathédrales nous frappent encore par leur majesté et leur magnificence, leur vue produit sur nous une impression qu'aucun spectacle ne saurait nous donner ; que devaient donc être

les cérémonies religieuses de l'abbaye St-Eloy, quand l'abbé, revêtu des insignes de l'épiscopat, portant la crosse et la mitre, était entouré de ses nombreux moines, revêtus de leur soutane violette, avec revers rouges, portant une aumusse noire, sur le bras, en été, et une chappe noire, avec un grand camail en hiver. Ceux qui n'étaient pas encore diacres, revêtus de leur soutane blanche, et les aspirans ou novices, avec leur robe de peau, *pelliceum*, (que portaient autrefois tous ces chanoines, et qui a donné à la tunique qui la couvrait le nom de surplis *super pelliceum*), devaient encore ajouter à la pompe des solemnités par la richesse et la variété de leur costume.

L'abbaye Saint-Éloy a produit plusieurs évêques et abbés que sont venus chercher dans son sein les diocèses ou abbayes des environs ; ainsi nous trouvons : Gérard, évêque de Tournay, Jean de Théroouanne, Ursion de Verdun, Guillaume de Viaisou, Pierre de Colmien, cardinal-archevêque de Rouen, et Nicolas Breaskpeare, qui monta ensuite sur le siège pontifical, sous le nom d'Adrien IV.

A côté d'elle et sous son ombre avaient pris naissance deux convents de filles qui n'eurent pas une longue existence. Le premier de sœurs Béguines, occupait le terrain sur lequel est aujourd'hui l'église du village, l'autre de sœurs Converses Augustines, se trouvait dans l'enclos même de l'abbaye, séparé du quartier des religieux par une haute muraille, et occupait l'espace que remplacèrent ensuite les jardins particuliers, derrière la chapelle. Le premier fut supprimé lorsque

L'ordre entier des Béguines fut anéanti, et le second eut le même sort quand les conciles, pour ôter tout prétexte à la calomnie, prohibèrent la réunion des deux sexes dans le même établissement monastique.

L'abbaye demeura donc seule au haut du mont Saint-Éloy, seule elle affronta les tempêtes politiques et naturelles, et traversa près de douze siècles avant de crouler sous les efforts multipliés de ses ennemis (1).

Nous la quitterons donc en gémissant; pleins de tristesse, nous cotoyons ces champs qui furent son enclos, et nous poursuivrons notre route vers Arras, pour retrouver encore, à vingt minutes de Saint-Éloy, une autre ruine, une autre maison religieuse, que la même révolution a fermée.

Cette maison est celle de Mareuil, c'est cette abbaye de moines Augustins qu'avait créé à la fin du VII^e siècle sainte Bertille, la noble fille des rois, et qui ravagée par le souffle empoisonné de l'athéisme, n'est plus maintenant qu'une maison de plaisance.

Gazet nous donne en ces termes la vie de cette pieuse fondatrice: « Sainte Bertille, vierge, issue d'une noble famille de France. Par grande importunité de ses parens, elle épousa un noble homme nommé Gutland, mais elle lui persuada de garder la virginité, vivant par

(1) L'abbaye possédait une ferme nommée Braye, qui est aujourd'hui un petit hameau, situé sur la Scarpe, et près d'Écoivre: ce nom de Braye lui vient de sa position dans les marais, du bas latin *brayua*, boue, qui dérivait du Gaulois. Ce nom de braye ou brayelle est porté aussi par d'autres fermes ou hameaux, tous situés sur le bord des marais.

ensemble en grande sainteté et repartissant leurs biens aux lieux pieux, dressant autels, églises et monastères et entr'autres après la mort de son mary, elle fonda l'église et monastère de Marœuil-lez-Arras, en l'honneur de Saint-Amand, où git son corps, et y est honoré avec grande affluence de peuple, pour la guérison du mal des yeux au 3^e janvier. Elle fut canonisée du temps de Gérard II, évêque de Cambrai et Arras, l'an 1081, et depuis son corps fut mis dans un plus précieux vaisseau, par l'évêque d'Arras, Pontius, l'an 1228, le 5 octobre, auquel jour elle est honorée avec une nef vaine. » Mareuil avait alors nom : *Maraculum* ou *Mareolum*, probablement à cause de sa position dans les marais. Sainte Bertille, après être revenue de l'Auvergne, patrie de son époux, donna tous ses biens à l'église d'Arras, et ne se réserva que la jouissance de Mareuil où elle bâtit une église et un couvent, et où elle finit ses jours dans une cellule qu'elle avait élevée au bord d'une fontaine qui porte encore son nom.

Après sa mort, des séculiers impies et avarés vinrent troubler cette pieuse maison qu'elle avait consacrée à Dieu, et à force d'exactions et de méfaits ils parvinrent à en chasser les religieux (1) qu'elle y avait placés, et qui abandonnèrent ainsi à leurs ennemis les biens que la fondatrice leur avait donnés.

(1) Quelques auteurs disent les religieuses, et il est probable que cette maison divisée en deux parties, comme il était assez ordinaire alors, renfermait les deux sexes soumis à une même règle, régis par un même abbé.

Quelques-uns d'eux y revinrent, il est vrai, ils s'y livrèrent encore aux saintes pratiques de la pénitence, mais pauvres et dépouillés de tout, ils menaient une pénible existence, aussi les oublia-t-on bientôt, et demeurèrent-ils ignorés jusqu'à la fin du ix^e siècle. D'ailleurs les Normands les dispersèrent encore plus d'une fois pendant cet intervalle de deux siècles environ; ils brûlèrent et détruisirent leurs modestes cellules, et leur pauvreté était telle, ils étaient si peu connus, que la *Gallia Christiana*, et M. Gosse, historien de l'abbaye d'Arrouaise, ne font remonter l'origine de celle de Mareuil qu'à Fulbert, évêque d'Arras, en 930.

Pendant Étienne d'Alsace, évêque de Cambrai et d'Arras, l'avait visitée en 896, il avait eu pitié de sa pauvreté et lui avait rendu les biens qu'avaient usurpés, sur elle, les étrangers. Mais c'est Fulbert, en 930, qui lui rendit son lustre et sa grandeur primitive; il y transporta des clercs qui menaient une vie commune, sans faire de vœux, et il lui donna des dîmes et des propriétés qui l'aiderent à sortir de l'oubli où l'avait laissé sa misère.

Elle fut bien encore troublée pendant le gouvernement de son successeur, mais la reine Emma, qui vint la visiter, en 977, eut compassion de sa détresse et elle obtint du roi Lothaire, son époux, une charte qui confirma au couvent de Mareuil tous les biens qui lui avaient été donnés (Locrius).

La paix vint donc enfin rendre le bonheur aux bons religieux; enfin ils purent songer à se créer une de-

meure confortable, et surtout ils purent élever au seigneur un temple digne de sa majesté. Ils n'oublièrent pas non plus leur sainte fondatrice : une châsse magnifique, recouverte de lames d'argent, fut disposée, et le 14 septembre 1081 fut choisi pour l'auguste cérémonie qui devait accompagner la translation de sa précieuse relique.

Jusqu'alors la règle de Saint-Benoit avait dirigé le couvent de Mareuil, affilié à cette savante et nombreuse communauté des maisons de bénédictins, il en partageait les travaux ; aussi vit-on assister à l'élévation du corps de sainte Bertille les abbés de Saint-Sépulcre, à Cambrai, celui de Saint-Vast, d'Arras, celui d'Anchin et celui de Marchiennes. Plus tard le relâchement gagna aussi nos religieux, oublieux des devoirs que leur prescrivait la règle, ils la négligèrent et furent remplacés par des chanoines séculiers qui y demeurèrent peu de temps, et lui causèrent cependant de grandes pertes. Car vivant sans économie et sans discipline, ils dilapidèrent ses revenus, pillèrent son trésor, et poussèrent même l'impiété jusqu'à dégarnir la châsse de Sainte-Bertille de l'argenterie qui la couvrait.

Tant de désordres ne pouvaient échapper à l'œil vigilant du vertueux évêque d'Arras, Alvisé. Sentinelle avancée pour la garde du camp d'Israel, il se hâta de jeter le cri d'alarme, et réunit un synode où furent convoqués tous les abbés de son diocèse, en 1139 (ou 1132, d'après la *Gallia Christiana*). Là, il exposa avec feu l'indignité de la conduite de ses religieux, montra tout le mal qu'elle faisait à la religion, et appela

sur eux la rigueur des foudres canoniques. Aussi furent-ils bientôt chassés honteusement de Mareuil, et le synode mit-il à leur place des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin.

Mais restait à leur trouver un abbé capable d'y établir une discipline sévère et propre surtout à faire sortir le couvent de l'état déplorable où il était réduit. Et cet abbé, l'évêque Alvisse alla le trouver dans l'abbaye d'Eaucourt, où il s'était retiré, après avoir abdicé la prévôté de Saint-Nicolas, de Furnes, qu'il avait gouverné avec sagesse. Il fut installé le 14 des calendes de mai, au 1^{er} mars 1144 ou 1132, d'après les auteurs de la *Gallia Christiana*, et fut le premier abbé de Mareuil.

1^{er} Bauduin de Bailleul, en 1144 ou en 1132.

Il bâtit l'église du monastère et lui fit restituer diverses propriétés qui avaient été usurpées par des étrangers, pendant le séjour des chanoines séculiers.

2^o Martin, en 1171, qui termina l'église qui existait encore en 1616, et l'enrichit par ses économies et les dons des seigneurs qui le vénéraient.

3^o Walter, en 1191.

4^o Robert, en 1201.

5^o Pierre, en 1202,

Anglais de nation, fut élu pour remplacer Robert. Rappelé à la crosse de l'abbaye d'Airouaise, il abdiqua, en 1216, et retourna à Valenciennes où il avait été d'abord abbé, il avait obtenu de l'évêque Raoul l'affranchissement de l'abbaye de la juridiction évevinale de Mareuil.

6^e Pierre II, d'Arras, en 1216.

Pendant qu'il gouvernait en paix les religieux dont la direction lui était confiée, l'Artois voyait surgir des forêts qui la couvraient, des bandes de voleurs qui pillaient les campagnes et s'attaquaient même quelquefois aux bourgs et aux villes de peu d'importance.

Tout ce qui pouvait tenter leur cupidité avait à redouter leurs attaques; aussi la consternation était-elle générale et la force armée, occupée d'ailleurs de la défense du territoire était insuffisante pour arrêter leurs ravages. Mareuil fut aussi en but à leurs coups, contre elle ils vinrent se ruer et forcèrent à la fuite les pauvres moines peu propres à soutenir leurs attaques. Libres alors, ils pillèrent le trésor, arrachèrent l'or et l'argent qui couvraient la châsse de Sainte-Bertille, et se retirèrent dans leurs cachettes chargés de butin. Les moines revinrent alors, et virent avec douleur les dégâts et les profanations que s'étaient permis les brigands; le pillage du trésor ne les affecta pas autant que celui commis sur la châsse de leur patronne, aussi s'empressèrent-ils de le réparer en en faisant reconstruire une nouvelle plus belle encore et plus riche que la précédente.

Quand elle fut achevée, Pons, évêque d'Arras, y déposa le saint dépôt en présence d'un immense concours de peuple et avec de grandes cérémonies; un échafaud fut dressé dans la cour afin que la translation d'une châsse dans l'autre, fut publique et solennelle, et la sainte fut ensuite reportée dans l'église, escortée par tous les religieux et une partie du clergé d'Arras qui avait accompagné son évêque.

7° Michel de Mareuil en 1244.

Il passa avec ses religieux un concordat dont Locrius nous a conservé le texte, leur permit, les jours de fête, l'usage de la viande, et régla l'ordre et la nature des repas, etc.

8° Jean de Wanquart en 1246.

9° Everard Brelet ou Bretel, en 1248.

10° Pierre III, en 1252. (Locrius ne le cite pas).

11° Jacques, en 1260.

Il obtint pour son abbaye le corps d'une des compagnes de Sainte-Bertille.

12° Jean Brocart, en 1277.

13° Jacques de Bay ou de Pay, en 1290.

14° Gilles, en 1300 (Locrius ne le connaît pas).

15° Antoine d'Allongeville.

16° Antoine de la Caverne.

17° Eustache de Risto.

18° François de Bécourt.

19° Jean Chevalier.

20° Gérard.

21° Hugues.

22° Nicolas Hustin.

23° Jean Oudoult ou Nodoul.

24° Etienne de Vienne.

25° Pierre de Marchiennes.

26° Renold.

27° Robert.

28° Gilles Legrand.

29° Thomas I^{er}.

30° Valleran, vers 1420.

A cette époque, la France, affaiblie par la funeste dé-
mence de son roi, et la division qui régnait parmi les
princes et les seigneurs, se voyait accablée des maux
les plus affreux. Déjà maîtres d'une grande partie du
royaume, les Anglais s'efforçaient encore de conquérir
ce qui restait à Charles VI, et leur roi Henri V, qui
se fit sacrer et prit la couronne de France en 1422, la
couvrit de ruines et de sang. Fort de l'alliance du duc
de Bourgogne, qui lui assurait nos provinces, il voulut
pénétrer sur celles qui restaient fidèles à Charles VII,
qui venait de remplacer son malheureux père, et c'est
alors qu'il ravagea nos campagnes et détruisit l'abbaye
de Mareuil, dont les trésors furent pillés par ses trou-
pes. Le château de l'évêque ne fut pas non plus épargné
et amoncela ses ruines près de celles de sa compagne
encore palpitante. Mais Dieu, qui n'avait voulu que
châtier la France, ne consentit pas à sa perte, aussi
suscita-t-il dans l'âme de deux jeunes filles des senti-
mens et un héroïsme que les princes semblaient avoir
oubliés.

Charles, épris des charmes d'Agnès Sorel, oubliait,
dans ses bras, ses devoirs de roi et son propre salut ;
quand sa maîtresse, honteuse de l'apathie de son royal
amant, refusa d'écouter encore l'amour d'un prince qui
se deshonorait. Au même moment une jeune bergère,
simple et ignorée du monde, se sentit tout à coup in-
spirée des qualités qui font les héros, et bientôt placée
à la tête de nos armées, elle culbuta partout les An-
glais qu'elle refoula jusqu'aux extrémités de la France.
Enfin le duc de Bourgogne, à la vue de tant de victoires,

abandonna la nation envahissante, qui s'était déjà cru, dans son orgueil, souveraine de nos provinces. Alors Mareuil sortit de ses ruines, le monastère se releva et à côté de lui le château épiscopal que rebâtit, en 1430, l'évêque Eustache de Croy. Cependant les guerres et la difficulté des correspondances avaient dissous la congrégation des 28 monastères Augustins, dont le chef-lieu avait été établi à Arrouaise, en 1090, et l'abbé de cette maison cessa dès lors de prendre le titre d'abbé général de l'Ordre, qu'il avait porté depuis cette époque,

31° Robert Leroy, qui fit rebâtir le monastère. C'est lui aussi qui reçut de l'évêque le don que celui-ci fit à l'abbaye du pré de Sainte-Bertille, au coin duquel est la fontaine, aujourd'hui si célèbre encore, qui baignait autrefois la chapelle et la cellule de la sainte. Cet évêque mourut dans son château de Mareuil, et son cœur fut enterré dans l'église de l'abbaye qu'il affectionnait tout particulièrement.

52° Jean de Bucquoy, en 1525.

53° Paschose Crétel, 1533.

54° Jean Brassart, en 1551.

55° Nicolas Lictard, en 1553.

56° Thomas Jacquart, en 1586.

57° Bonaventure Lefebvre, en 1602.

58° Jean Salliant, en 1622, fut député des états d'Artois à la cour de Bruxelles pendant quinze ans. C'est lui qui acheta à Arras un terrain sur lequel il bâtit le refuge de son abbaye, que nous voyons encore au bout de la rue du Verd-Sermet

Pendant les guerres si longues et si cruelles de la France contre l'Espagne, les religieux s'y tinrent cachés, et c'est là que Jean s'occupa de réformer son abbaye en faisant exécuter les anciennes règles qui étaient tombés en désuétude, et en donnant de nouveaux réglemens pleins de sagesse. Plus tard, quand il fut permis de retourner à Mareuil, il y bâtit le grand quartier et la porte d'entrée. Mais, en 1640, pendant le siège d'Arras, les ennemis vinrent se ruer sur le pauvre monastère, et le ravagèrent impitoyablement. Neuf ans après, le château episcopal fut réduit en cendres, et les murs qui, étaient d'abord restés debout, s'écroulèrent, et écrasèrent dans leur chute une femme et deux enfans.

Les malheurs semblaient alors s'accumuler dans ce village ; à peine venait de passer un fléau, qu'un autre surgissait plus furieux encore, et achevait ce que ses devanciers avait oublié. C'est ainsi que les batimens que l'abbé avait fait relever et qu'il avait couverts de chaume, en attendant des ressources suffisantes pour les terminer, furent de nouveau consumés dans une seule nuit. Ici la faute n'en était plus aux ennemis ; les religieux retirés à Arras avec les débris de leurs trésors, ne pouvaient plus éveiller leur cupidité ; mais le guetteur, qui veillait du haut de la tour de l'Abbaye, laissa tomber quelques étincelles sur les toits qui l'entouraient et dans un instant s'alluma un vaste incendie qui détruisit ces bâtimens à peine relevés de leurs cendres.

39° Pierre Leroy, en 1656.

La France venait de reprendre, à l'Espagne, la province d'Artois, que celle-ci avait possédée, pendant si

long-temps; Arras venait à peine d'être rendue à ses anciens maîtres, quand la vacance de Mareuil vint éveiller l'attention des deux parties belligérentes. Philippe IV nomma abbé Nicolas de la Tour, que Louis XIV, par le fait, maître de cette province, ne voulut pas reconnaître; mais comme il n'y avait plus que trois moines dans la maison, il ne crut pas devoir encore leur donner d'abbé, et chargea les vicaires généraux du diocèse d'Arras, alors vacant, de l'administrer. Ceux-ci y admirèrent quelques novices, et, peu après, Pierre Leroy, abbé de Saint-Eloy, fut aussi chargé de Mareuil, à la charge d'en relever les bâtimens, et à cette condition seulement il lui fut permis de toucher, pendant dix ans, les revenus du monastère.

40° Nicolas de la Tour, en 1661.

C'est le même qu'avait nommé, en 1656, Philippe IV d'Espagne, après la mort de Jean Paillart. Par un article particulier de la paix des Pyrénées, qui termina enfin ces longues guerres, il fut stipulé que les abbés de la nomination de l'Espagne seraient reconnus par la France, hors le cas où elle-même aurait déjà pourvu à ces bénéfices, et comme Mareuil n'avait eu dans Pierre Leroy qu'un supérieur provisoire, de la Tour fut reconnu abbé par Louis XIV, et il vint, en cette qualité, en prendre possession en 1661.

41° Joseph de Noussaye, en 1667.

42° Louis de Bresson, en 1676.

C'est lui qui releva entièrement les bâtimens de l'abbaye, qui jusqu'alors avait été inhabitée, et il quitta le refuge d'Arras, pour rentrer dans la maison-mère

que les religieux ne quittèrent plus qu'en 1709. Mais à peine étaient-ils de retour à Mareuil qu'un nouvel incendie se déclara, causé par l'imprudence d'un domestique, et réduisit en cendres la basse-cour et quelques bâtimens accessoires.

En 1691, Louis de Bresson bâtit l'église et se préparait à d'autres travaux d'embellissement quand les alliés, appelés en France par la guerre de la succession d'Espagne, la couvrirent encore de ruines. Effrayés à leur approche, craignant surtout la haine de quelques-uns de ces peuples ennemis des catholiques et des moines, les religieux de Mareuil allèrent demander asile à leur refuge d'Arras, et y portèrent pour le dérober aux profanations et aux insultes du soldat, le corps de sainte Bertille. C'est alors que fut bâti le corps de logis du refuge, du côté de la place du refuge Mareuil.

43° Bernard Vanakre, en 1712.

44° Charles Bayart, en 1718.

Mareuil était repeuplé; avec la paix avait disparu la frayeur des religieux qui avaient deserté de nouveau leur refuge pour aller jouir dans leur monastère de l'aisance et du bonheur des champs. C'est peu d'années après ce retour que mourut, en 1716, Bernard Vanakre, dont la mort fut pour l'abbaye une source de déboires et de chagrins. Suivant l'habitude depuis la paix des Pyrénées, les moines choisirent trois candidats qu'ils présentèrent au choix du duc d'Orléans, alors régent du royaume; mais ce prince ne voulut plus reconnaître les privilèges dont se prévalait l'abbaye; des contestations s'engagèrent qui retardèrent l'élection de l'abbé, et

plongèrent la vacance jusqu'en 1718 ; alors Louis XV, qui venait de prendre les rênes de l'état, arrêta ces disputes par une reconnaissance des droits acquis à l'abbaye, et il nomma, sur les trois candidats présentés, Charles Bayart, qui vint pour se faire installer par l'évêque d'Arras, Guy-de-Sèviès; mais ce prélat avait été trompé par de faux rapports : croyant ce nouvel abbé indigne d'occuper ce poste, il ne voulut pas l'admettre à la prêtrise qu'il sollicitait, et il ne l'installa que plus tard, lorsque des renseignemens plus exacts lui eurent démontré l'innocence de Bayart.

Cet abbé fut élu député des états d'Artois en 1729. Un peu après il rétablit le clocher qui n'existait plus depuis 1655, et ferma entièrement de murailles l'enclos de l'abbaye. En 1742 il obtint du souverain pontife le droit de porter la crosse, la mitre et les autres insignes de l'épiscopat, et surtout une précieuse relique de la vraie croix, qu'il enclâssa dans une croix d'argent massif.

Mais l'imprudence d'un religieux vint peu après replonger l'abbé dans les plus vives inquiétudes. Une lettre de cachet avait enfermé dans la citadelle d'Arras le prince de Monaco; gardé de près, toute visite lui était interdite; aussi trouva-t-on étrange une entrevue qu'eut avec lui Desplenques, moine de Mareuil, qui, chargé d'une lettre que lui avait fait passer le frère du prisonnier, alla la lui remettre lui-même et conversa long-temps avec lui. Il n'avait pas cependant caché sa visite, elle avait été publique et avait eu lieu en plein jour; et cependant l'évêque d'Arras s'en alarma,

et en prévint l'abbé, qui infligea à Desplanques une rude pénitence. Alors les autres religieux compâtant à sa peine, demandèrent à l'évêque un adoucissement qu'il lui accorda, après en avoir écrit au cardinal-ministre; mais il lui fit défense d'entrer encore à la citadelle pendant le séjour qu'y ferait l'illustre prisonnier.

45° Villard en 1744.

46° Blanchart en 1756.

47° Dorencourt, en 1788.

Ces trois abbés, profitant de la paix qui régnait alors sur notre province, employèrent en constructions nouvelles et en aumônes les revenus de l'abbaye. Cependant l'orage qui devait ravager notre patrie, se grossissait tous les jours, échauffé par les pernicieuses émanations qu'exalaient les ouvrages des philosophes; rendu plus dangereux encore par les débauches des grands, et peut-être aussi par le relâchement qui s'était introduit dans quelques maisons religieuses avec les abbés commendataires, il vint bientôt éclater sur notre malheureuse France et la couvrit de ruines et de carnage. Ivres de sang, ivres de pillage, des hordes de sauvages parcoururent nos provinces sous les auspices d'un gouvernement athée et régicide; les abbayes, supprimées par une loi, croulèrent sous les coups de la bande noire, ou se convertirent en établissemens profanes; les temples s'abimèrent, et les ministres des autels, pontifes et pasteurs, abbés et religieux, furent mis hors la loi et traqués comme des bêtes fauves, quand le zèle pour le service de Dieu les engageait à rester au milieu de leur troupeau.

Ceux de Marcuil eurent le même sort. A l'exemple

de leur abbé, ils préférèrent l'exil à une lâche apostasie, et allèrent porter à nos voisins un témoignage éclatant de la foi et des vertus du clergé français.

Quelques-uns revinrent après la révolution, et trouvant leur abbaye aliénée, entrèrent dans le clergé séculier et furent placés à la tête de diverses paroisses du diocèse. M. Dorlencourt, leur dernier abbé, que ses vertus et sa science rendaient si recommandable, parvint aux premières dignités dans le clergé d'Arras, et mourut il y a peu d'années, plein de vertus et de mérites.

Quant à l'abbaye, il n'en reste plus qu'une faible partie qui s'est changée en maison de plaisance ; une portion des jardins est venu s'y adjoindre pour l'embellir, et rien n'y rappelle les pieux cénobites qui l'habitèrent si long-temps. La fontaine de Sainte-Bertille a aussi perdu la chapelle qui s'élevait sur ses bords, mais le concours des pèlerins qui la visitent n'en est pas moins grand, et le 5 octobre les voit s'y réunir en foule, tous les ans, pour s'y laver, ou y puiser, dans des flacons, l'eau merveilleuse qui a la réputation de guérir les maux d'yeux.

Le château de l'évêque ne fut pas plus heureux, le peu qui en restait debout fut vendu avec ses dépendances, et il serait difficile aujourd'hui d'en trouver le moindre vestige. Mathieu Moulard fut le dernier évêque qui l'habita pendant l'été, et il avait fondé à perpétuité une sonnerie quotidienne d'une heure, avant l'office du chapitre d'Arras, afin de pouvoir arriver tous les jours assez à temps pour le chanter au milieu de son clergé.

Mareuil avait autrefois ses coutumes particulières que lui avait octroyées l'empereur Charles-Quint ; et il était gouverné par un lieutenant et sept échevins, nommés par l'évêque d'Arras, haut-justicier du lieu. Les droits seigneuriaux dus à l'évêque étaient du cinquième denier en fief, le dixième en coterie et en échevinage, quand les maisons ou terres se vendaient à gens forains, car les bourgeois, c'est-à-dire ceux qui pouvaient prouver avoir habité le village quarante jours et quarante nuits, ne payaient rien. Du reste, il était de la gouvernance d'Arras, élection et conseil d'Artois, et participait aux charges et aux privilèges des autres communes situées dans cette province.

Je pourrais en quittant Mareuil donner l'historique de l'abbaye des nobles dames d'Étrun, qui lui tient de si près. Cette histoire ne manquerait pas non plus d'intérêt et ferait connaître aussi quelques-unes des grandes familles qui se trouvaient alors en Artois. Mais Étrun s'éloigne un peu de notre route, son histoire aussi a été plusieurs fois redite, et dernièrement encore par un de nos jeunes et savants collaborateurs (1), aussi me contenterai-je d'un sommaire bien court et bien rapide, qui nous montrera son origine, ses diverses transformations et sa fin.

Comme à Mareuil, c'est encore une noble et pieuse princesse qui vient élever au seigneur un temple et un oratoire, et qui, à l'ombre du sanctuaire, vient terminer dans la prière et les macérations une vie toute

(1) M. Achmet d'Iléricourt, dont je n'ai fait souvent qu'analyser le travail dans les quelques mots qui concernent Étrun.

dévouée au seigneur. Béatrix est son nom ; fille d'un roi de France, elle assembla, au temps de Charlemagne, douze nobles filles, qu'elle vint fixer à Étrun, alors *Strum*, *Strumensis*, et au milieu d'elles elle s'endormit paisiblement dans le seigneur. Mais les Normands passèrent bientôt, qui détruisirent son abbaye naissante, et ce ne fut que plus tard, vers 1088, que l'évêque d'Arras, Gérard II, la rebâtit et lui donna pour abbesse Fulgence ou Fulgende. (Quelques auteurs ne font remonter l'établissement de l'abbaye d'Étrun qu'à Gérard II, et révoquent en doute ce premier établissement de Béatrix, que les nobles (1) dames d'Étrun ont toujours honoré cependant comme leur fondatrice).

Après Fulgende vinrent successivement gouverner l'abbaye.

2° Béatrix, en 1125.

3° Marie I^{re}, en 1154.

4° Mathilde, en 1174.

5° Adèle, en 1204.

6° Agnès, en 1224.

7° Marie II^e, en 1228.

8° Marie III^e, en 1239.

9° Ides de Clary, en 1272.

10° Amincie, en 1285.

11° Marie IV^e, en 1288.

12° Marguerite de Fosseux, en 1316.

13° Bénédicte de la Maronnière.

(1) Pour être reçu à Etrun, il fallait prouver huit quartiers de noblesse, quatre de chaque côté.

- 14° Adèle de Donnaye.
- 15° Eustache de Busquet.
- 16° Marguerite de Dainville.
- 17° Marie de Wancourt.
- 18° Marie de Vaux.
- 19° Roberte d'Auxi.
- 20° Jeanne de Sapigny.
- 21° Jacobine du mont Saint-Eloy.
- 22° Jeanne de la Rivière.
- 23° Thomasse de Calonne.
- 24° Marguerite de Noyelle.
- 25° Jacobine de Béthencourt.
- 26° Marguerite de Ranchicourt.
- 27° Jacobine de Bussu.
- 28° Jeanne de Ranchicourt.
- 29° Jeanne du Pré.
- 30° Madeleine de Warluzel.
- 31° Isabelle de Vaulx.
- 32° Marguerite de la Chapelle.
- 33° Jeanne Dupré.
- 34° Jeanne de Gontauld ou Gautan.
- 35° Claudine de Belvalet.
- 36° Claudine du Plouich.
- 37° Elisabeth de Hautecloque.
- 38° Elisabeth d'Antin.
- 39° Jeanne de Hautecloque, par l'Espagne, et Geneviève de Pomerval, par la France.
- 40° Marie-Thérèse de Montmorency, par l'Espagne, et Jeanne de Tramecourt, par la France.
- 41° Madeleine Bochart, de Champigny.

42° De Champigny.

43° Aprix.

44° Geneviève de Samette.

45° De Beaufort.

Ce fut la dernière abbesse d'Étrun. Elle tenait à peine la crosse depuis trois ans, quand la révolution vint disperser ses religieuses et fermer son abbaye. L'année suivante vit aliéner pour 126,100 francs, et le couvent et l'église qui demeurèrent long-temps solitaires et profanées. Enfin des jours plus calmes vinrent consoler la France des désastres que la tempête avait causés dans son sein, et alors se trouva une âme généreuse qui acquit ces ruines désolées, et les donna au séminaire du diocèse d'Arras. Aussi voyons-nous s'élever aujourd'hui à Étrun deux belles campagnes, toutes deux propriétés de cet établissement. La première, lieu de plaisance, où vont, toutes les semaines, en été, se reposer de leurs travaux, les élèves des deux séminaires, et l'autre sur l'emplacement de l'ancienne abbaye, grande et belle solitude dans laquelle notre vénérable pontife va se distraire des soucis et des charges de l'épiscopat. Deux rivières, le Gy et la Scarpe, se réunissent au bas de ses jardins, qui vont y verser aussi des eaux vives et très-abondantes. Et ces eaux qui les entourent de toutes parts, qui jaillissent et serpentent au milieu des avenues tortueuses et ombragées, font de cette retraite un séjour enchanté et bien propre aux douces et pieuses méditations.

C'est au confluent de ces diverses eaux que César planta son camp, lorsqu'à la tête de ses vaillantes lé-

gions il vint conquérir la Gaule; garanti de deux côtés par le lit des deux rivières, il n'eut plus qu'à fermer par un retranchement et des fossés, dont quelques parties subsistent encore, cette enceinte formant un triangle à peu près équilatéral; et il peut ainsi faire reposer ses soldats, sans crainte de les voir inquiétés par un ennemi remuant. Mille vestiges prouvent encore l'existence de ce camp à Etrun: d'abord, les retranchemens encore debout, des souterrains découverts depuis peu et dans lesquels ont été trouvés des restes de foyers sacrés avec les charbons demi-consumés et quelques ustensiles de sacrifices, et surtout une foule de monnaies et autres bronzes romains, qui tous les jours viennent se montrer à sa surface.

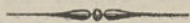
D'Etrun à Arras nous ne trouvons plus que de faibles villages, éparpillés le long de la Scarpe et de la chaussée Brunehaut, et qui ne rappellent aucun souvenir bien important. Louèz vient le premier, qui n'est qu'un hameau divisé entre les trois communes qui l'avoisinent, Duisans, Etrun, et Mareuil; puis vient Saint-Aubin, ancien faubourg d'Arras, et enfin Onzain ou Anzain, dont la seigneurie a appartenu long-temps à la famille de Montmorency. Anzain possédait avant la révolution deux maisons de campagne, l'une prieuré de l'abbaye de Saint-Vast, l'autre appartenant au collège des Jésuites, mais toutes deux ont aujourd'hui changé de maître, et ne méritent d'ailleurs aucun intérêt.

D'Anzain au faubourg Sainte-Catherine, il n'y a qu'un pas; ce faubourg en effet s'étend presque jusqu'au

moulin Dieu et la ferme de l'Abiette, qui dépendent d'Anzain, et vous conduit jusqu'aux portes d'Arras, terme et limite de cette promenade.

Sainte-Catherine se nommait autrefois Emercourt, et ensuite Emencourt ou Démencourt, peut-être à cause de sa position au haut d'un mont qui semble s'élever au-dessus des eaux, du latin *emergor* ; il possédait un église assez belle, que les Français firent raser lorsqu'ils vinrent assiéger Arras ; elle avait trois nefs, un dôme, surmonté d'un lanterneau, au-dessus du chœur, et un clocher de pierre à l'extrémité de la nef principale ; mais comme je l'ai dit, les Français craignirent que les Espagnols, assiégés dans Arras, ne s'emparassent de cette église, pour en faire un poste avancé, et ils envoyèrent quelques hommes qui la firent sauter.

Au reste, l'histoire de Sainte-Catherine se lie si intimement avec celle d'Arras qu'il deviendrait difficile de traiter l'une sans l'autre : participant aux mêmes malheurs, participant aussi aux mêmes fêtes et aux mêmes réjouissances, leurs vies se confondent ; aussi je m'arrête ici pour arriver bientôt à la cité atrebate qui dresse devant nous ses remparts .



QUATRIÈME PROMENADE.

ARRAS.

(Première partie, Cité.)



Te voilà donc, vaste et antique cité, qui caches ton berceau dans la nuit des temps ; te voilà, toi qui toujours debout au milieu des tempêtes et des révolutions, as conservé intacts jusqu'à nous ta gloire et ton nom. Et cependant les temps d'épreuve ne t'ont pas manqué ; plus d'un peuple a poussé sur toi ses armées, plus d'un général t'a battu en brèche et a jeté contre tes murailles ses soldats et ses traits meurtriers.

Mais rien n'a pu t'abattre ; comme un rocher que bat incessamment la mer orageuse, tu as bravé leur fureur ; si quelquefois ils t'ont couverte, bientôt, comme les vagues qui rentrent au sein des mers, ils se sont retirés, et toi tu es restée plus belle et plus glorieuse que jamais. Combien de fois, lorsque, capitale des Atrébates, tu te gouvernais par tes seules lois, n'as-tu pas vu tes voi-

sins jaloux, convoiter ta liberté et tes dépouilles? Combien de fois les Germains et les Bretons n'ont-ils pas envahi tes campagnes? Mais il fallait un Jules César pour te vaincre, il fallait une armée romaine, vaillante et aguerrie, pour te forcer à la soumission. Aussi le peuple roi te distingua d'une manière toute particulière, puisqu'il te laissa tes lois, ton gouvernement, et pour roi l'un de tes enfants, Comius, qui bientôt devint le conseiller intime de César, son lieutenant et son médiateur avec les Germains et la Grande-Bretagne.

Dès lors commença pour toi une ère de prospérité et de richesse; les arts et la civilisation vinrent s'acclimater dans ton sein et adoucir tes mœurs et ta religion. Cependant parurent, en 400, Pharamond et ses successeurs, chefs et fondateurs d'un nouveau royaume; une des premières de la Gaule, tu te rangeas sous leur obéissance, et devins ainsi le noyau de notre belle France. Dirai-je les ravages d'Attila et des Normands, qui passèrent comme un torrent dévastateur; dirai-je, pendant le règne des comtes de Flandre, qui firent de toi leur capitale, jusqu'au milieu du 11^e siècle, et plus tard sous les comtes d'Artois, tous les sièges qui vinrent te désoler? En vain, Louis XI, furieux de ta résistance contre lui et de ta fidélité à tes souverains, voulut-il changer ton nom, tes habitans et ton écusson; en vain, l'Espagne, qui t'avait conquise sous Charles-Quint, voulut-elle plus tard résister aux efforts de ton roi légitime qui te réclamait, les guerres qui se succédèrent alors autour de toi, et les sièges si multipliés qui te cernèrent, ne purent t'ébranler, et tu redevins ce que tu es encore au-

jourd'hui, une des principales villes de notre belle France.

Oh que ne m'est-il donné de redire ici ton histoire? Pourquoi ne puis-je trouver assez de voix pour chanter dignement ta gloire; moi, pour qui cette tâche serait si douce? Mais non, une autre voix plus puissante et plus harmonieuse que la mienne, prélude déjà à ces nobles chants, déjà je l'entends s'essayer dans le silence du cabinet, et sous peu, elle se produira au grand jour et fera retentir au loin ton nom

Qu'il me soit permis du moins d'essayer quelques mots sur ton archéologie, que je puisse redire l'une de tes gloires, en relevant de la poussière les monuments que le temps a détruits, et en détaillant ceux qu'ils t'a laissés, et qui s'élèvent encore dans ton sein.

Quand Rome vint dans la Gaule, pour porter jusqu'aux confins du monde connu, *extremi morini*, son empire déjà si vaste, elle trouva, au milieu du pays des Atrébates, un amas de cabanes, entourées de fossés et de palissades que défendaient quinze mille soldats, sous un chef vaillant et habile. Cependant ces braves arrêterent quelque temps César et ils lui opposèrent une résistance qui l'étonna, et qu'il reconnut par les privilèges qu'il leur accorda.

Notre cité s'appelait alors Nemetacum Nemetocenna, plus tard les Romains le nommèrent Atrebatum, Atrebas, quand ils prirent pour règle de donner aux capitales des provinces le nom même de ces provinces; et ce nom dénaturé dans le moyen-âge, lorsque les abréviations vinrent couvrir les manuscrits, s'appela Atras,

puis Arras, Arras. Enfin Louis XI voulut plus tard, pour effacer tout souvenir d'une ville qui lui avait été si dure, changer son nom comme il avait changé ses armes et ses habitans. Mais ces changemens s'évanouirent bientôt avec lui, et *Franchise* reprit ses citoyens, son écusson et son nom.

Elle ne couvrait probablement alors que le terrain de la cité et le mont de Beaudimont. Défendue d'un côté par le Crinchon et les marécages qu'il traversait, elle l'était de l'autre par les fontaines de Beaudimont et par la Scarpe, et les habitans n'avaient eu ainsi à retrancher par des fossés et des palisades plus épaisses que le côté sud-ouest. Au centre de cette cité, sur le monticule élevé qui porta plus tard nos cathédrales, et qui semble la dominer de presque tous les côtés, se dressaient sans doute, les symboles du culte druidique : le dolmen avec ses rochers superposés en forme de vaste table, sur laquelle étaient quelque fois immolées des victimes humaines ; le cromlech avec ses pierres debout rangées en cercle, qui formaient l'aréopage, le collège des prêtres ; la pierre branlante dont les oscillations servaient à découvrir les secrets les plus cachés de l'âme des coupables, ainsi que les événemens futurs qui intéressaient la nation (et qui sait si les grès énormes que l'on a trouvés sous les fondations de l'ancienne cathédrale et sous des débris d'architecture romane, primitive, ne sont pas les restes de ces monumens), et peut-être aussi ce vaste mannequin, qui s'y dressa dans les temps difficiles, pour dévorer dans ses flancs, les malheureuses victimes que livrait au feu le culte sanguinaire des dieux Gaulois.

Rome changea l'aspect de cette cité demi-sauvage, et des édifices dignes de la mère-patrie se dressèrent à la place de ces grossiers symboles d'une religion barbare. Deux temples s'élevèrent aux deux bouts du nouveau forum, l'un sur l'emplacement qu'occupait depuis la cathédrale ancienne et l'autre dans l'enceinte actuelle de la maison des orphelins. Ils étalèrent leurs colonnades et leurs riches frontons, et la beauté et la richesse de l'architecture classique remplacèrent la rudesse et l'aspect sauvage des monumens druidiques. C'est dans l'espace réservé entre ces temples, que le peuple venait délibérer sur les affaires publiques, et oublier dans ces vains simulacres de puissance démocratique, sa dépendance du peuple-roi. Cette place était aussi traversée dans toute sa longueur par une large voie qui a été retrouvée dernièrement parfaitement intacte, à dix pieds sous le sol actuel de la place de la préfecture. C'est elle qui formait sans doute le prolongement de la chaussée que nous parcourons; entrée dans la cité, par la porte du maître Adam, elle semble se continuer vers celle d'Amiens (1) et rejoindre le grand chemin qui conduisait à cette dernière ville et qui était l'un des trois principaux qui traversaient l'Artois. Auprès d'elle ont été trouvés plusieurs tombeaux Gallo-Romains, composés de vases sphériques de 18 pouces de diamètre, dans lesquels se mêlaient à la cendre, et à des débris d'ossements, à demi-consumés, des tessons de vases

(1) Autrefois Delavigne Delbrone, ou Primielle, à cause d'un fief ou pouvoir sur lequel elle se trouvait. On trouve encore auprès d'elle la rue Delbrone. Ce fief était très ancien.

plus fins et plus délicats; d'ailleurs tout le terrain qui l'entoure et qui forme la place se trouve mêlé de débris du même temps, qui partout se présentent aux regards de l'investigateur, et prouvent l'existence de la ville romaine sur l'emplacement même de la cité.

Arras avait rang parmi les *municipia* ou villes libres, ses citoyens jouissaient des droits de cité dont Rome fut long-temps si avare, et les empereurs qui séjournèrent plus d'une fois chez elle, lui accordèrent de nouvelles faveurs, l'enrichirent de nouveaux monumens. Bientôt après vint Clodion, et presque en même temps les premiers apôtres chrétiens, qui substituèrent au culte de dieux terrestres et impudiques, la pureté et la douceur d'une religion toute divine. St-Diogène, qui le premier fut sacré pour gouverner le diocèse d'Arras, érigea sur les débris des temples profanes, ou peut-être dans un de ces temples purifié, un autel au vrai Dieu. Mais bientôt chassé par les hordes sauvages du goth Attila, il vit crouler l'autel qu'il avait eu tant de peine à élever; son troupeau massacré fut anéanti, et lui-même, pasteur fidèle, il mêla son sang à celui de ses brebis.

Aussi la barbarie revint-elle régner en souveraine sur ces ruines désolées; la ville se redressa bien, mais l'autel resta renversé, et l'Atrébate sans chef et sans guide retourna aux erreurs et aux superstitions du paganisme.

Un siècle entier vit la désolation de notre cité, les barbares émus au bruit du colosse romain qui s'écroulait de toutes parts, se disputaient ses dépouilles; ils brû-

laient de se partager ces belles provinces que Rome avait eu tant de peine à conquérir, alors même qu'elle était encore dans toute sa puissance, et les premiers siècles de l'ère chrétienne furent témoins de ces révolutions terribles qui changèrent la face de l'Europe.

Il ne faut donc pas s'étonner de ce que notre cité resta si long-temps privée de ses apôtres; les derniers efforts des Romains pour se maintenir dans la Gaule, et les irruptions sans cesse renaissantes des peuples du Nord, arrêtaient le zèle des prédicateurs de la foi, qui à peine établis au milieu des populations agitées, voyaient s'étouffer dans leur propre sang la semence évangélique qu'ils avaient répandue.

Enfin Clovis vint rendre un peu de calme à nos provinces, il détruisit les petits souverains qui se partageaient la Gaule, et quand la foi chrétienne lui eût dessillé les yeux, il envoya, pour la faire connaître à nos provinces, Saint-Vast, qui avait puissamment contribué à sa propre conversion.

Dirai-je les prodiges qui accompagnèrent l'entrée du saint évêque dans notre cité? Dirai-je cet aveugle et ce boiteux guéris aux portes de la ville par un simple attouchement de l'apôtre; et cet ours, symbole de la barbarie des Atrébates, qui, caché au milieu des ruines du temple désolé, s'enfuit pour ne plus reparaître, chassé par la voix puissante du paisible consolateur. Bien d'autres faits, au dire des chroniqueurs, signalèrent le rétablissement dans l'Artois de la religion chrétienne; mais ces faits sont trop connus pour que je les rappelle ici, et d'ailleurs, je n'ai entrepris que

l'archéologie d'Arras, ce qui me force à ne citer que les évènements qui s'y rattachent plus spécialement.

Saint-Vast retrouva, au milieu des ruines, l'autel de la mère de Dieu qu'avaient oublié les barbares; encore debout, il semblait n'attendre que l'arrivée du prêtre pour recevoir l'auguste victime si longtemps délaissée: aussi le saint évêque le purifia-t-il de ses souillures et érigea-t-il autour de lui la nouvelle basilique qui vit régénérer dans les eaux du baptême toute la population artésienne. Quelle était l'architecture de ce temple? il est difficile de le dire: il se ressentait nécessairement de la barbarie qui avait fait dégénérer les sciences et les arts qu'avaient apportés les Romains. C'était bien encore sans doute, comme dans le reste de la Gaule, la même architecture des temps classiques, mais les formes en étaient altérées, les ornemens à peine ébauchés; et les proportions mal observées ôtaient aux édifices la grâce et la légèreté des temples antiques. Quant à la forme, elle différait peu de celle de nos églises actuelles; copiée sur celle des basiliques romaines (tribunaux que les évêques avaient d'abord consacrés pour églises, les préférant aux temples souillés par d'impures divinités), il avait trois nefs inégales, terminées circulairement du côté de l'est, et deux nefs transversales fort courtes qui lui donnaient la forme d'une croix: telle est au moins la forme ordinaire des temples de cette époque. Souvent des cryptes ou souterrains assez petits étaient creusés sous le sanctuaire, et contenaient les reliques des martyrs, mais on n'en a retrouvé aucune trace dans

les fouilles qui ont été faites l'année dernière sur l'emplacement de cette église qui n'a présenté, au milieu des fondations, d'autres restes que des parties de niches ornées de dentelures et de damiers, et quelques autres fragmens peu considérables.

Mais voilà qu'à la fin du 9^e siècle un nouveau fléau vient fondre sur l'Europe : le Nord vomit sur elle le trop-plein de sa population, et des colonnes immenses de barbares l'abordent de toutes parts, et la couvrent de ruines et de sang. Toute la Gaule-Belgique est par eux traversée; ils s'avancent même à plusieurs reprises sur Paris, s'établissent enfin dans la Normandie et dans quelques provinces du nord, et finissent par disparaître, où par se fondre dans les populations qu'ils avaient si long-temps opprimées.

Arras fut plusieurs fois ruiné par eux, son église fut ravagée; mais remise en état après leur dispersion, elle put encore se conserver jusqu'en 1030, époque qui la vit s'écrouler, abîmée par la foudre; car le feu du ciel la dévora entièrement, et ne laissa plus que des ruines fumantes.

L'Europe était alors pleine d'enthousiasme et de joie; la croyance universelle avait cru voir dans l'année mille le terme fatal de l'existence de la terre, et jusqu'à ce qu'il fut passé, l'apathie et la frayeur avaient pesé sur ses pauvres habitans, leur foi en avait grandi sans doute, mais les églises et les monumens avaient dépéri, puisque les prédictions ne leur donnant plus qu'une courte existence, il eût été inutile de les réparer, et à plus forte raison, ç'eut été folie d'en construire de nou-

veaux; aussi ne voyait-on partout que vieux édifices, à demi-ruinés. Mais quand eut commencé le onzième siècle, sans qu'aucune commotion eût ébranlé notre globe, le bonheur revint régner sur sa surface, et de toutes parts on se prit à raser les vieux temples, pour les remplacer par de nouveaux, plus riches et plus élégans. L'architecture religieuse prit donc alors un nouveau lustre, et le style bysantin, en venant se mêler au style roman, qui jusqu'alors avait régné seul dans nos contrées, donna aux édifices religieux plus de grâce et de richesse. On commença aussi à faire rayonner les chapelles autour du chœur, qui prit plus d'extension, et les cryptes en se creusant sous les bas côtés des nefs et du chœur, se développèrent davantage, et quelquefois se garnirent de plusieurs chapelles. L'église Notre-Dame d'Arras fut sans doute rebâtie dans cette forme, et nous en avons pour garans ces cryptes, découverts récemment sous ses ruines, et qui, par leur forme et leur architecture bysantine, témoignent avoir été creusées sous les bas côtés de son sanctuaire. D'ailleurs elles ne peuvent appartenir à l'église du xiv^e siècle qui suivit celle-ci, on n'en fit plus sous les édifices bâtis après le douzième, et les reliques des martyrs et des saints furent placées dans les chapelles de l'église supérieure. Outre ces souterrains, d'autres restes de cet édifice sont encore venus nous en indiquer l'architecture, ce sont des chapitiaux entourés de griffons et d'autres animaux fantastiques, des pierres et des parties de plafonds, couvertes de couleurs et de dorures, des dalles sculptées, représentant des animaux, des mons-



tres et des plantes enroulées, et surtout cette belle mosaïque si grande et si remarquable, qui fut placée sur le tombeau de l'évêque d'Arras, Frumald, mort en 1186, et qui en représente l'effigie, peinte en petites pierres et en morceaux de verre de diverses couleurs.

Tous ces objets archéologiques enrichissent aujourd'hui les galeries du musée d'Arras, où elles forment, avec les autres produits des fouilles, une série qui sera d'un grand intérêt pour l'histoire de l'architecture et de la sculpture dans nos contrées.

Cette basilique resta debout jusqu'à la fin du xiv^e siècle, et fut détruite par l'évêque Hugues Feydit, qui, en 1573, commença à élever celle qui lui succéda, et la consacra en 1598.

Nous trouvons alors l'ogive, régnaient en souveraine sur l'architecture; partout elle se présente dans les monumens de cette époque; née au xiv^e siècle, elle avait fait de rapides progrès, elle avait inspiré aux artistes plus de hardiesse et d'élévation dans leurs constructions, et en même temps plus de richesse et plus de légèreté dans les détails. Aussi voyez comme les basiliques du style ogivique sont belles! de toutes parts découpées à jour, couvertes de roses, de trèfles et de galeries, elles élèvent à une grande hauteur leurs voûtes et leurs tours, et semblent, par les vitraux peints qui garnissent leurs rosaces et leurs fenêtres, qui sont elles-mêmes taillées en dentelles, par les sculptures allégoriques qui les couvrent, vouloir parler à l'esprit, et le porter vers le ciel.

Notre-Dame d'Arras, ce temple dont la ruine date

à peine d'un demi-siècle, fut élevée sous l'inspiration de ce style : aussi l'ogive surgissait-elle partout ; elle redressait ses voûtes, allongeait et découpait ses fenêtres et relevait en pointe ses portails. Les trèfles et les quatre feuilles y abondaient, les crochets garnissaient les pyramides, les clochetons et les pignons ; la campanule plantée sur le point de jonction des bras avec la nef principale, s'isolait des deux grosses tours qui flanquaient ou devaient flanquer le grand portail (1), et se découpait comme les fenêtres, en mille broderies à jour. Les arcs-boutans, au lieu de se tenir collés contre les murs des bas côtés, et de se cacher sous leurs toîts pour aller étayer les murailles des grandes nefs, s'élevaient majestueusement au-dessus d'eux ; ils allaient s'appuyer contre les parties les plus élevées du grand comble, se découpaient en arcades aériennes, garnies d'une galerie toute festonnée : tandis que les contreforts s'allongeaient en clochetons, et en aiguilles garnies de crochets sur les pans. Enfin, pour donner plus de légèreté aux colonnes, on les avait accouplées deux par deux autour du chœur, et c'est ainsi qu'elles s'élevaient minces et fluettes jusqu'à la naissance des voûtes.

Cette basilique avait de longueur 340 pieds, 215 de largeur totale, dont la grande nef prenait 80, et 110 de hauteur. Du reste elle n'avait pas cette délicatesse, cette pureté de quelques autres cathédrales du même temps. Elle était lourde dans plusieurs de ses parties, et le plein cintre s'y montrait encore dans

(1) Car une seule fut achevée, l'autre ne fut élevée que jusqu'à la hauteur des toîts.

quelques ornemens accessoires. Mais on admirait dans le portail latéral, du côté de la rue de Beaudimont, ses voussures et timpans chargés de niches et de statues; les bas reliefs en pierre, qui remplissaient le haut du cintre de sa porte d'entrée, se divisaient en quatre tableaux superposés, représentant des sujets mystiques; son pignon anguleux, encadré de crochets ou feuilles de choux, et surmonté de la statue de la Vierge, et ses deux tourelles quadrangulaires, terminées par des pyramides en pierres, garnies aussi de crochets ou feuilles sur les angles, qui flanquaient chacun de ses côtés. La tour surmontée d'une flèche massive et basse en charpente, se couvrait de sculptures et de ciselures, les galeries et trèfles l'entouraient de toutes parts, et elle portait cette horloge si remarquable, placée, en 1541, devant laquelle passaient des figures de bronze, représentant les mystères de la passion de J.-C., et qui sonnaient les heures et les demies.

On voyait, dans l'intérieur, des chapelles remarquables, entre autres celle de Notre-Dame de l'Aurore, fondée par Louis XI, avec une statue en argent massif, une foule de tombeaux de princes, d'évêques et de seigneurs; celui du comte de Vermandois, amiral de France et fils naturel de Louis XIV et de madame de la Baume de la Vallière, qui y fut enterré en 1683, le 27 novembre; celui d'Élisabeth de Vermandois, femme de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui descendait en ligne directe de Henri 1^{er}, roi de France; ceux de Guillaume, seigneur de Bonnière, gouverneur d'Arras et d'Élisabeth de Ghistel, sa femme, morte en 1423;

celui de Gui de Brimeux, chevalier d'Imbrecourt ou Saint-Laurent, et chevalier de la Toison d'Or, en 1477, etc., presque tous remarquables par les sculptures et les statues qui les décoraient. Dirai-je encore, toutes les autres statues qui peuplaient ce vaste monument? Le Saint-Christophe, haut d'environ 20 à 30 pieds, placé au-dessus d'une porte entre le chœur et la sacristie; ce saint qui tenait à la main, en guise de canne, un palmier, avait une partie des jambes nue, tenait sur ses épaules l'enfant Jésus, qui portait le globe terrestre d'une main, et de l'autre soutenait la voûte, et il traversait un ruisseau, qui serpentait entre les rochers (1).

Dirai-je aussi cet autre groupe de la transfiguration, placé en regard du précédent? il était de même dimension que le Saint-Christophe, et représentait le Christ, en marbre d'un blanc pur, avec le visage doré, et près de lui, Moïse et Élie portés sur des nues; plus bas, sur la montagne, les trois apôtres privilégiés étaient prosternés en terre, et semblaient adorer le père éternel, que l'on apercevait tout en haut, près de la voûte, au milieu des nuages.

Décrirai-je encore, dans la chapelle de Saint-Furci, ces douze chevaliers croisés, armés de pied en cap, et venant implorer le secours du ciel, pour le succès de leurs armes, contre les infidèles.

Enfin parmi cette foule de monumens, dont je ne puis indiquer qu'une bien faible partie, se distinguait

(1) Les fouilles ont fait découvrir les restes d'un autre monument du même genre, provenait de l'église antérieure, et qui devait avoir au moins la même dimension.

une œuvre d'une beauté et d'une richesse toute particulières, c'était une suite de tableaux représentant les différentes scènes de la passion de Jésus-Christ, sculptées en marbre blanc, et peintes de fines couleurs et de dorures.

Mais je ne dois pas oublier non plus cet admirable baptistère, œuvre capitale que plus d'un voyageur a décrite, et qui attirait surtout l'admiration des connaisseurs. Une vaste conque, en marbre, qui semblait avoir autrefois servi pour les baptêmes par immersion, était recouverte d'un couvercle en bronze, sculpté, qu'un ingénieux mécanisme faisait soulever sans peine par un enfant. Au dessus on avait élevé, en 1617, sur quatre colonnes, une grande couronne, qui portait quatre autres colonnettes, et une autre couronne plus petite, et sur chacun de ses supports, étaient des statues, qui entouraient celle de la Vierge, placée au sommet de ce dôme. Ce monument était tout en marbre, les colonnes étaient en rouge, les corniches en noir, et les couronnes en blanc. C'est dans une des colonnes du bas, qui était creuse, que se trouvait placé le mécanisme dont j'ai parlé tout à l'heure.

Comme accessoire de ce baptistère, un prince avait donné une belle couronne en bronze doré, qui était suspendue tout auprès et qui portait soixante bougies.

Nous avons vu le peu de temps qui fut employé à bâtir ce vaste monument, puisque, commencé en 1373, il était presque terminé en 1395. C'est qu'une activité prodigieuse régna dans les travaux qu'alimentaient des donations considérables. Car tout le monde voulut

contribuer à son érection ; le pape Grégoire, en y consacrant les revenus d'une année de tous les bénéfices qui devinrent vacants à cette époque ; le roi Charles VI, en lui abandonnant une rente de 50 écus d'or que lui devait la cité ; ses chanoines, en faisant élever les colonnes à leurs frais, et tout le diocèse en chargeant de présents et d'offrandes les reliques qu'elle possédait et que l'on promena en procession dans toutes les villes et communes importantes. Outre ces dons, d'autres personnes ou confréries contribuèrent à l'ornement de l'intérieur. Ainsi Louis XI fonda la chapelle de N.-D. de l'Aurore dont j'ai parlé plus haut ; Gilles Bouquet fit placer la statue de Saint-Gille, dans la chapelle de Saint-Martin, en 1597 ; la confrérie des cordonniers, celles de Saint-Crépin et Crépinien dans la chapelle de Saint-Quentin en 1462 ; le chanoine Jean Gavet donna, en 1498, le groupe de Saint-Christophe, et Jean Delavier, en 1576, les vitraux si brillans qui représentaient la vie de Saint-Jean-Baptiste et le groupe de la transfiguration qui faisait pendant au Saint-Christophe, et méritait comme lui l'admiration dont il était l'objet. Mais pourquoi m'arrêter à ces détails de peu d'importance, il ne reste rien aujourd'hui de tant de richesses ; à peine quelques fragments échappés au marteau, quelques statuettes frauduleusement détournées par des bourgeois, ont-elles pu arriver jusqu'à nous : le reste a été brisé, des tombereaux de statues ont servi de fondations à la maison que l'on bâtissait alors sur la place de la Magdelaine, et la basilique elle-même, qui, brûlée en partie en 1571,

avait été bien vite réparée, tomba sous les coups du marteau, en 1797, à cette époque où toutes ses sœurs, échappées à la tourmente révolutionnaire, s'ouvraient aux fidèles leurs portails si longtemps fermés.

Hélas ! elle aussi avait rouvert ses portes pendant quelques jours ; elle avait balayé l'ignoble poussière qui couvrait son parvis, avait rejeté les magasins qui l'avaient encombrée pendant les mauvais jours, et toute brillante elle se préparait à devenir comme autrefois le sanctuaire de la divinité, mais ce fut inutilement. Quelques spéculateurs appuyés, par un sieur Lagarde, secrétaire du directoire exécutif, avaient jeté sur elle des yeux avides et sacrilèges, et ils avaient résolu de fonder leur fortune sur ses ruines. En vain les réclamations les plus énergiques allèrent-elles porter auprès du gouvernement l'indignation et l'opposition des habitants ; en vain des architectes témoignèrent-ils de sa solidité et de sa beauté, rien ne pût arrêter le bras prêt à frapper, et Notre-Dame, avec l'évêché et les bâtimens du cloître, fut adjugé pour 313,200 fr. Dès lors l'œuvre de destruction marcha rapidement, bientôt on vit crouler les voûtes, les colonnes et les murailles ; la mine vint en aide au marteau et la tour seule resta encore quelque temps debout, jusqu'à ce que Napoléon, pour débarrasser les abords de l'ancien évêché, devenu l'hôtel de la préfecture, eût forcé les adjudicataires à en compléter la destruction. Quelque peu de terre fut ensuite jeté sur tous ces débris, des arbres y furent plantés, et pendant longtemps ce lieu servit de promenade publique aux habitans de ce

quartier (1), jusqu'à ce qu'enfin, il y a deux ans, le conseil municipal eût voté la construction d'une nouvelle église qu'on y construit en ce moment (2).

Alors aussi tombèrent les anciens cloîtres des chanoines, situés près du portail de l'*Agnus Dei*, au bout du Bras-de-Croix, opposé à la rue de Beaudimont. Ces cloîtres, qui étaient très anciens, avaient servi autrefois de lieu de sépulture pour les chanoines ; on y voyait des tableaux de prix, appendus aux murs, des tombes couvertes de statues et de naïves inscriptions, des bas-re-

(1) Quelques années avant 1850, un calvaire fut, il est vrai, planté sur ses ruines, mais la révolution le fit bientôt disparaître, et rien ne rappela plus la destination de ce lieu si longtemps consacré.

(2) C'est au zèle et à la persévérance du curé de cette paroisse, M. Debray, que l'on doit en partie l'érection de ce monument. Aujourd'hui encore que les travaux allaient être interrompus à cause de l'insuffisance des fonds alloués par le conseil, il a fait d'immenses sacrifices, par lui-même ; il est parvenu à recueillir quelques offrandes qui l'ont mis à même de poursuivre l'érection de ce temple, en attendant que des dons nouveaux, ou des allocations du conseil complètent les ressources nécessaires. C'est à lui aussi, et au clergé de la ville, que l'on doit les fouilles faites sous le sanctuaire de l'ancienne basilique, qui ont fait découvrir 25 tombeaux d'évêques, beaucoup d'autres de chanoines, des crosses, des bagues épiscopales, une série de calices de différents siècles, qui forment au musée une collection précieuse, le tombeau en mosaïque de l'évêque Frumald, dont j'ai parlé plus haut, et surtout ces cryptes si remarquables qui datent du XI^e siècle, et qui seront, sans doute, restaurées pour contenir les tombes des évêques, et pour conserver à la ville un de ses monuments les plus rares.

liefs très curieux et très anciens, et aussi des pierres tumulaires, servant de pavé.

Plus loin du même côté était le cimetière Saint-Nicaise, fondé, en 1292, par sire Simon de Noyon, chanoine d'Arras, qui en avait donné le terrain; on y voyait encore, il y a peu d'années, beaucoup de pierres tumulaires, très anciennes, quelques-unes même datant des premières années de sa fondation et offrant un grand intérêt par leurs sculptures, leurs épitaphes et leurs caractères. Après la suppression du cimetière, ces monumens funèbres disparurent ou se détériorèrent, la révolution en enleva, ou renversa un grand nombre, et peu d'entre eux survécurent, grâce aux murailles dans lesquelles ils étaient incrustés: trois ou quatre ont été déposés dans notre musée; ils datent du xiv^e et xv^e siècle, et sont remarquables par les sujets sculptés en relief, au-dessus de leur inscription funéraire.

Je ne dirai rien aujourd'hui de Saint-Nicolas-en-Latre, situé dans le cloître, près de la cathédrale, et bâti en 1494; des deux séminaires, de l'évêché, des communautés de chanoines réguliers de la Trinité, des Ursulines, des Brigittines, des Bénédictines, dites de la paix de Jésus, des Clarisses, des filles de Saint-François, qui desservaient l'hôpital, ni des filles du Bon Pasteur ou de la Providence, qui toutes peuplaient la cité: je remettrai leur histoire après avoir décrit les principaux monumens de la ville, en même temps que celle des abbayes et communautés qui habitaient cette partie d'Arras. D'ailleurs, nous avons encore quelques monumens archéologiques à visiter dans la cité. Nous

avons aussi à relever le château royal, qu'avait bâti, au xv^e siècle, Louis XI, près de l'église actuelle des Clarisses, lorsque, maître enfin de cette capitale de l'Artois, qui lui avait donné tant de peine, il voulut s'en assurer la possession, en la maintenant sous la garde d'une garnison dévouée ; nous avons aussi à réédifier un autre château fort, bâti en 1368. Car si nous ne trouvons que peu de débris de ce donjon, les chartes d'Artois nous produisent une lettre de Jehan Barreau, seigneur de Saint-Maurice-sur-Loire, maître des requêtes de l'hôtel du roi, gouverneur du bailliage d'Amiens, qui se dit *commys par le roy, notre sire* (Charles V), *à faire la nouvelle forteresse ordonnée et avisée de faire en la cité...* Nous y trouvons aussi des lettres de Marguerite, fille du roi de France, comtesse de Flandre et d'Artois, de Louis, comte de ces mêmes provinces, etc., qui vendent à l'évêque et chapitre d'Arras, le pouvoir maître Adam, avec la justice vicomtière qui y était attachée, *pour construire et édifier la nouvelle forteresse de la dicte cité.*

Et ces lettres nous indiqueront l'emplacement de ce fort, non loin des ateliers de M. Hallette, et près de la fausse porte de maître Adam.

Ce fief de maître Adam, avant 1239, s'appelait fief de Beaudimont le nouveau, appartenait à la famille de Jacques Torcol, et relevait du comté d'Artois. Son nom lui vint du seigneur maître Adam de Vimy qui l'acheta et le transmit à sa famille. La porte d'entrée de la cité qui se trouvait dans les dépendances de ce fief en prit aussi son nom comme celle de Beaudimont

(*Balduini mons*,⁵mont de Bauduin) avait pris le sien de la seigneurie de ce nom, qui se trouvait près d'elle et datait des premiers comtes de Flandre qui la possédaient et l'habitaient.

La cité était autrefois entièrement cernée de remparts qui la séparaient de la ville; elle n'eût longtemps de commun avec celle-ci que le nom et le voisinage; elle avait ses magistrats séparés, une juridiction différente, car elle relevait de l'évêque qui en était seigneur et qui nommait les échevins et mayeur, tandis que la ville dépendait du roi et de l'abbé de St-Vast, qui avait sur elle droit de justice et de seigneurie: et cette division se continua jusqu'en 1540, après leur conquête par Charles-Quint, qui les réunit sous les mêmes mayeur et échevins.

Les remparts restèrent encore debout cependant, et depuis ils sont tombés pour faire place à la rue de l'Arsenal, il y a déjà un siècle bientôt, puis au marché aux poissons et à la rue de Juillet, il y a cinq ou six ans à peine. La porte qui les séparait, et qui se nommait anciennement *Bouterne*, ou porte de Cité, était ornée de colonnes, de chapiteaux et d'une riche corniche, et portait ce calvaire si fameux dans tous les pays voisins, par les pèlerinages dont il était le but, et les guérisons miraculeuses que l'on disait s'être opérées à ses pieds.

La porte maître Adam, qui remonte à une haute antiquité, et qui pourrait bien avoir succédé à une autre plus antique encore, est remarquable par les deux restes de tours qui flanquent son entrée à l'extérieur,

par le corps-de-garde qui s'y trouve conservé, les voûtes à ogives qui la couvrent dans tout son parcours sous les remparts, et la petite porte avec passage destiné aux piétons, qui s'y voit encore. Elle offre aussi dans son voisinage, et au-delà des fossés qui l'entourent, des débris romains qu'il est bon de consigner ici. D'un côté, c'est un vaste charnier, découvert depuis peu, et dans lequel on exploite, pour la fabrication du noir animal, des tas énormes d'ossemens. Là, au milieu de ces restes de sangliers, de bœufs, etc., se trouvent mêlés des débris de vases romains de toute qualité, des pièces de monnaies de la même époque et d'autres objets peu importants.

De l'autre, c'est le cimetière, où la cité romaine venait déposer les restes mortels de ses habitans que l'on y retrouve, réduits en cendres et enfermés dans les urnes cinéraires. Là ont été enfouis en grand nombre, des vases, des urnes, des lacrymatoires, des monnaies, des amphores, et d'autres objets aussi intéressans. Quand, en 1793, le génie militaire fit travailler aux fortifications de la cité, un de nos concitoyens, M. Effroy, y recueillit une foule d'antiquités, qui le mirent à même de se créer un des plus beaux cabinets de ce pays. De toutes parts, on venait admirer tant d'objets archéologiques si précieux, qu'il y avait amassés, et quand, après sa mort, on les mit en vente, on vit arriver, de toutes les villes voisines, et même des pays étrangers, des amateurs jaloux de s'enrichir de ses dépouilles.

Notre musée possède aussi quelques amphores, extraites de ce cimetière, et sous peu, les fouilles qu'il di-

rigera sur ce terrain, le mettront à même de compléter cette partie de l'archéologie, si curieuse et si rare.

Mais il est temps que je m'arrête, nous avons encore à visiter toute la ville, qui, quoique moins vieille, n'en est pas moins intéressante, et qui nous offrira une foule de monumens, dont la description et l'histoire donneront seuls matière à une longue, et je l'espère, curieuse promenade.

CINQUIÈME PROMENADE.

ARRAS (ville).

Nous venons donc de visiter la cité, nous avons dit ses monumens et son histoire archéologique; maintenant se présente devant nous une autre ville, adossée à celle que nous venons de voir, et dont elle était cependant autrefois distincte et indépendante. Celle-ci n'est pas aussi ancienne que l'autre, et c'est là le motif qui a produit cette bizarre séparation en deux cités, d'habitations qui se trouvaient agglomérées les unes contre les autres. En 1525, elles passèrent toutes deux sous la domination de Charles-Quint, qui les réunir, leur donna les mêmes mayeurs et échevins, les mêmes privilèges et les mêmes coutumes, et cependant laissa debout ces remparts et ces fossés que remplissait le Crinchon. Ces restes d'ancienne division se maintinrent long-temps encore; car une partie tomba il y a environ un siècle pour faire place à la rue de l'Arsenal, et le reste fut renversé depuis, et s'abaisse encore au-

jourd'hui, pour voir se niveler le marché aux poissons, la rue de Juillet, qui eût mieux mérité le nom de rue des Remparts de Cité, etc.

Nous avons dit que ces deux villes ont des origines différentes, et que c'est là le motif qui les a tenues si long-temps séparées. La cité, en effet, bâtie par les Gaulois, fut trouvée debout par César, qui après s'en être emparé, lui laissa son roi Comius, ses coutumes, ses libertés et son rang de capitale. Mais il n'avait pas pensé à l'humeur inquiète et valeureuse de ce peuple, il n'avait pas prévu que ce simulacre d'indépendance ne pourrait le satisfaire, et que des révoltes se déclareraient, funestes aux Romains aussi bien qu'aux Atrébates. Aussi ses successeurs furent-ils obligés d'y opposer un remède puissant, en érigeant contre elle, et de l'autre côté du Crinchon, une citadelle, qui fut nommée *Castrum Nobiliacum*, ou Château Noble, où se logèrent les lieutenans et les légions envoyés par le peuple roi, qui parvint ainsi à maintenir dans notre province sa puissance jusque-là chancelante.

Les Germains, les Goths, les Bretons et les Vandales ruinèrent tour à tour ce château, que relevèrent chaque fois les Romains. Enfin les Francs, devenus maîtres de notre province, le château noble croula de nouveau et ne se releva plus; et bientôt il n'en resta que les fondations, qui se rencontrent encore, sous le sol de notre ville, dans toute la longueur de la rue des Teinturiers, jusqu'à celle de la rue Saint-Aubert, qu'elles remontent jusqu'à la salle de concert, et depuis cette salle jusqu'à la rue de l'Abbaye, qu'elles descendent

alors pour aller rejoindre celle des Teinturiers.

Pendant les Francs, maîtres d'une grande partie des provinces, s'en étaient partagé les dépouilles, et les rois, pour récompenser leurs officiers, qui presque tous étaient leurs parens, avaient partagé entre eux ce vaste territoire. Mais bientôt de ce partage naquit une source de désordres et d'embarras pour le prince. Les chefs francs, naturellement fiers et ambitieux, voulurent ériger en états indépendants, les provinces qui leur étaient tombées en partage, et une nouvelle lutte s'engagea, que termina enfin Clovis, tantôt par la ruse et la trahison, et tantôt par la force. L'Artois avait eu aussi son tyran; Ragnacaire, que plusieurs auteurs croient neveu de Clovis, s'était fortifié avec son frère Ricaire à Cambrai, Arras, Saint-Quentin et Tournay, il avait refusé d'abjurer le paganisme, et restait plongé dans la débauche; il écrasait ses peuples d'exactions, et avait formé d'infâmes projets contre le roi, qu'il voulait, dit-on, faire massacrer. Mais celui-ci prévint ses desseins, il alla l'attaquer, à Cambrai, à la tête de ses troupes, se le fit livrer par trahison, et rentra en maître dans nos provinces. Mézerai parle aussi de Cararic et de son fils, que Clovis fit entrer dans les ordres sacrés, et qu'il fit égorger ensuite, craignant l'effet des menaces que proféraient ces princes vaincus. Il croit que Cararic était roi de Trèves ou d'Arras.

Alors, parut aussi dans notre ville un nouveau conquérant, saint Vaast, qui, envoyé par Clovis pour évangéliser nos contrées, vint s'établir à Arras, où il releva le temple du vrai Dieu, qu'avait autrefois élevé

saint Diogène, et qu'avaient renversé Attila et ses hordes barbares. Les efforts du saint apôtre furent couronnés d'un plein succès : bientôt on vit se soumettre à la croix ces populations païennes. Mais, accablé de fatigues, il bâtit au milieu des ruines du château un modeste ermitage, où il venait passer les loisirs que lui laissaient les devoirs de l'apostolat. Là il goûta la paix, là il savoura les délices d'une communication plus intime avec son Dieu ; aussi sentant s'approcher la mort, demanda-t-il aux disciples, qui s'étaient réunis autour de sa cabane, d'inhumer son corps dans ce lieu, si souvent témoin de son bonheur.

Cependant il n'en fut pas ainsi. Le clergé de la cité voulant, pour rendre à son évêque les honneurs qui lui étaient dus, conserver son corps dans le temple qu'il avait élevé lui-même, fit pratiquer sous le sanctuaire, un caveau pour le recevoir. Mais quand on voulut le soulever de terre pour l'y transporter, il se trouva si lourd, dit le chroniqueur Buldéric, que nulle force, nulle puissance ne put y réussir. Alors, le clergé reconnaissant la volonté du saint prélat, qui s'était choisi un autre tombeau, et ne voulant pas cependant se priver d'un aussi précieux dépôt, se jeta à genoux autour du cercueil, conjura le saint d'obtempérer aux désirs de son troupeau, qui voyait en lui la sauvegarde de sa foi et de son bonheur, et fut enfin exaucé ; le cercueil, devenu léger, put être transporté, sans peine, dans le caveau qui lui était préparé.

L'ermitage du château noble demeura néanmoins debout autour de la cellule qu'avait bâtie l'apôtre :

pauvre d'abord, il n'eut pour se soutenir que les aumônes et les dons, que lui attiraient l'austérité et les vertus de ses habitans ; mais peu-à-peu il grandit, et en 687, un prodige qui vint prouver combien Dieu chérissait cette maison, lui donna une considération singulière, qui fut pour elle le prélude du haut rang auquel elle parvint dans la suite. Voici comment l'historien Gazeus raconte ce prodige. Lequel (saint Aubert), une fois après matines chantées, vêit vers Orient environ ladicte petite rivière (le Crinchon) et à l'endroit du susdit oratoire, un homme reluysant et tenant une vierge en sa main, lequel semblait mesurer le lieu d'une église : et ayant entendu tant par ce signe, que par révélation que saint Vaast voulait être transporté audict lieu, saint Aubert y faict construire une église et monastère, lequel achevé, le corps du confesseur y fut transporté, y assistans, saint Lambert, évesque de Tongres, et saint Aumer, évesque de Térouenne, lequel pour lors estant aveugle, pria à Dieu de voir le corps de saint Vaast, ce qu'il obtint, tost après, par ses prières, il retourna aveugle, comme il désirait ; estimant que cela lui était plus salulaire, se submettant du tout au bon plaisir de Dieu. Et au lieu même où saint Aumer receut la veue fut par après construite une église en l'honneur de saint Aubert, qui est aujourd'hui église paroissiale de la ville. »

Saint Aubert fut donc le premier créateur de l'abbaye Saint-Vaast, mais il la laissa en mourant bien encore et bien petite.

Saint Vendicien qui lui succéda dans le siège d'Ar-

ras, compléta son œuvre, et sut intéresser en sa faveur le roi de France, Théodoric ou Thierry, ainsi que le souverain pontife, qui tous deux la comblèrent de biens et de privilèges. Thierry venait alors de commettre ce crime, auquel le poussait depuis long-temps son maire du palais Ebroen : prince faible et soumis aux caprices de cet officier, il avait consenti à la mort du vénérable évêque Saint-Léger, qui après avoir eu les yeux crevés, fut décapité, par ses ordres, dans la forêt de Luchaux, près d'Arras, mais aussitôt ce meurtre accompli, il en avait senti toute l'injustice, les remords s'étaient attachés à lui, pour le tourmenter nuit et jour, et il ne pouvait goûter un instant de repos.

Alors il eut recours aux aumônes et aux prières pour fléchir la colère de Dieu, et il combla de largesses les églises et les abbayes ; saint Vendicien surtout, dans le diocèse duquel avait été commis ce meurtre, en profita pour son église et l'abbaye Saint-Vaast, et celle-ci dut à cette circonstance sa fortune et ses privilèges. Thierry, en effet, outre les richesses qu'il lui donna, la déclara abbaye royale, en l'affranchissant de toute autre juridiction que celle du roi, et il voulut qu'après sa mort, son corps et celui de son épouse, Dodo, fussent inhumés dans sa chapelle. C'est pourquoi ce prince est considéré comme le 2^e fondateur de cette abbaye ; c'est à lui qu'elle devait ses richesses, à lui aussi ses privilèges temporels, et puis n'était-ce pas un grand honneur qu'il lui avait fait, de choisir chez elle sa sépulture. Aussi son tombeau et celui de son épouse furent-ils entretenus bien précieusement, dans son église, et mal-

gré les mauvais jours et les révolutions qui plusieurs fois dispersèrent les moines, se conservèrent-ils jusqu'à sa ruine totale en 93.

En 1724, on voyait près du grand autel, dans le chœur, sous une petite voûte, un tombeau de pierre, sur lequel était sculptés en relief un homme et une femme couchés, et un peu au-dessus était gravée l'inscription suivante : « Rex Theodoricus ditans ut verus amicus nos ope multimoda, jacet hic cum cunjugè Doda regis larga manus et præsul vindiciamus nobis regale donat et jus pontificale undecies nono cum quinquagies duodeno anno defunctum sciet hunc qui quatuor addet qua legis huc hora, dominum pro regibus ora muneribus quorum stat mensa Dei famulorum. »

Quand, en 1741, l'abbé de Saint-Vaast renversa la vieille église de l'abbaye, pour bâtir celle qui sert aujourd'hui de cathédrale, il déposa dans un caveau cette tombe, avec celles de quelques-uns de ses prédécesseurs, avec l'intention de les replacer ensuite dans le nouveau temple qu'il voulait élever. Mais la révolution ne laissa pas aux religieux le temps d'achever cet édifice : le caveau resta fermé et les moines en s'émigrant emportèrent avec eux le secret de son existence. Il demeura donc long-temps ignoré, et échappa ainsi aux recherches sacrilèges des héros de 93 ; mais les cendres du monarque n'en furent pas moins honteusement dispersées, quand en 1803, des ouvriers occupés à débarrasser l'emplacement du vaste perron de la cathédrale, découvrirent ce caveau, car ils pillèrent les tombes, et ne

laissèrent debout que les statues qui sont aujourd'hui placées dans cette basilique, et qui devaient recouvrir ces royales dépouilles. Les ossemens du roi Thierry étaient encore, dit un témoin oculaire, entourés d'une cotte de maille, dont le morceau que j'ai vu est bien conservé; d'autres objets se trouvaient sans doute aussi déposés auprès d'eux; mais quand la personne qui m'a raconté ces détails arriva, tout avait été pillé, et c'est à peine s'il put obtenir un débris de la tunique.

Quant aux statues, je n'ai pas besoin de les décrire longuement, groupées autour du tombeau de saint Vaast, elles sont bien connues et attirent tous les jours l'attention des curieux. L'une est placée sur la tombe du saint apôtre et représente un évêque ou abbé de Saint-Vaast, revêtu des insignes épiscopaux, à demi couché sur des coussins et donnant la bénédiction; les deux autres agenouillés de chaque côté de l'autel sont Thierry et sa femme Dodo; Thierry vêtu de sa cotte de maille, et Dodo couverte d'amples vêtemens qui drappent merveilleusement autour d'elle. Enfin la quatrième est un abbé de Saint-Vaast, aussi revêtu des insignes épiscopaux, la crosse, la mître, etc., et couché dans l'attitude de la mort.

Ces monumens, comme je l'ai dit, sont placés dans la chapelle de Saint-Vaast, dans notre cathédrale, et ont ainsi retrouvé la destination que leur avait faite les religieux.

Pendant les privilèges temporels que Vendicien avait obtenu pour cette abbaye, ne le satisfaisant pas en-

core, il voulut les compléter par d'autres avantages non moins importants, et il obtint du saint siège des bulles qui l'affranchirent de la juridiction des évêques, la rendirent justiciable du saint siège seulement, et accordèrent à ses abbés, le droit de porter les insignes de l'épiscopat. Plus tard, en 1676, le pape Innocent XI lui accorda tous les privilèges dont jouissait le mont Cassin, l'élevant ainsi au premier rang des abbayes de France. Enfin, comme seigneur de la haute ville, qui s'éta't bâtie sur son terrain et autour d'elle, elle était patronne de toutes les églises qui l'entouraient, et jouissait de tous les droits de haute, basse et moyenne justice.

Les rois l'avaient aussi anoblie et lui avaient donné pour armoiries un château d'or, sur un fond de gueule avec cette légende : *Castrum Nobiliacum*.

L'église qu'avait fait construire le roi Thierry et qui renfermait son tombeau, fut incendiée au 9^e siècle, et fut rétablie bientôt après, par l'abbé Raddon, qui l'enrichit aussi d'ornemens en or et en argent, de vases sacrés d'un grand prix et de livres précieux, dont Alcuin nous a laissé la description. Plus tard, le paisible monastère se changea en redoutable citadelle, des murs et des tours la cernèrent, des hommes d'armes veillèrent du haut de ses remparts, et les ponts-levis, les hersees et les fossés profonds garantirent les moines des attaques ennemies; car les guerres se succédaient alors sans interruption; les Normands ne se lassaient pas de renouveler leurs courses sanguinaires, et puis les guerres intestines étaient assez fréquentes; les seigneurs

ou châtelains se disputaient souvent les armes à la main la possession de châteaux ou de terres ; tandis que les bourgeois s'armaient les uns contre les autres ou contre les mayeurs ou châtelains. D'autres fois ces mêmes bourgeois affamés, qu'impatientait la sage prévoyance des moines, qui dans les temps de disette distribuèrent avec une juste économie le blé qu'ils avaient amassé pour aider leurs concitoyens dans les mauvais jours, se ruaient avec fureur sur leurs magasins et rendaient ainsi nécessaires ces moyens de défense qui se trouvaient parfois encore insuffisants.

En 1135, un incendie vint ravager l'abbaye et une grande partie des maisons qui s'étaient élevées autour d'elle, de nouveaux travaux devinrent donc nécessaires, et la chapelle à demi-ruinée se releva sur ses anciennes bases, pour retomber cinquante-quatre ans plus tard, victime d'un nouvel incendie.

Alors l'abbé Jean fonda sur des proportions plus grandes et dans un style d'architecture plus élégant, une église digne de l'abbaye à qui elle appartenait : nous n'en avons pas de dessins, les descriptions qui nous en restent sont elles-mêmes très vagues, mais nous pourrions essayer d'en donner une idée, en suivant les règles communes à toutes les églises de cette époque.

Comme je l'ai dit plus haut, ce siècle fut marqué par la transition du style roman au style ogivique, dit vulgairement gothique ; déjà les voûtes avaient perdu leur forme plein ceintre pour se croiser à tiers-point et donner ainsi les premiers élémens de l'ogive ; des arêtes en saillie ou des arcades se croisaient à leur centre et

allaient s'appuyer sur les colonnes, qui non-seulement séparaient les nefs, mais se dressaient encore en se collant contre les murs des côtés, et en s'harmonisant ainsi avec les autres. Les fenêtres longues et étroites se terminaient aussi en pointe, ce qui leur a valu le nom de lancettes, et au-dessus d'elles à l'extérieur et pour cacher les toits couraient des galeries découpées à jour, du pied desquelles partaient de distance en distance des monstres en pierres, bizarrement sculptés, qui rejetaient loin de l'édifice les eaux pluviales que les gouttières recevaient des toits. Enfin les tours s'élevaient davantage, elles atteignaient quelquefois une hauteur prodigieuse, se terminaient souvent par des flèches octogones en pierre, flanquées de clochetons aux quatre angles de la tour, garnies de feuilles enroulées sur les angles de la pyramide, et percées de fenêtres longues et étroites qui méritaient plutôt le nom de lucarnes.

Tel était sans doute aussi l'édifice qu'éleva l'abbé Jean, mais son œuvre n'eut qu'une bien courte durée, puisque nous voyons, en 1252, l'un de ses successeurs, Paul, jeter les fondations d'un nouveau temple plus vaste encore et plus riche que le précédent. Celui-là resta plus long-temps debout, il traversa cinq siècles avant de crouler, et ne disparut enfin qu'en 1741, lorsque le cardinal de Rohan, abbé commendataire, acheva ce que le temps avait commencé et renversa ses murailles lézardées de toutes parts.

Il était bâti sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le secrétariat de l'évêché et la cour qui suit celle du palais épiscopal, et se dirigeait de l'est à l'ouest

comme celui qui sert aujourd'hui de cathédrale. Des dessins nous le montrent encore dans toute sa beauté, et le musée possède des débris de sculptures que l'on dit provenir de son portail, qui était très riche, ainsi que des chapelles de l'intérieur, que l'on avait aussi décorées avec une grande richesse. Quoique un peu plus vieux que l'église Notre-Dame en cité, il avait cependant avec elle beaucoup de rapports d'architecture. Ainsi il était aussi entouré de chapelles qui rayonnaient autour du chœur et même le long de la grande nef. Les colonnes étaient garnies de colonnettes qui soutenaient les filets des voûtes et leurs arceaux; les stalles étaient en outre d'un travail admirable ainsi que le jubé; et le pupitre qui représentait un arbre d'airain soutenu par deux ours de même matière dressés sur leurs pattes de derrière, autour desquels se jouaient de petits oursons, attirait aussi l'attention des artistes et des curieux. A l'extérieur, les contreforts et les arcs-boutans s'élevaient bien au-dessus des nefs latérales, mais les fenêtres étaient plus étroites et moins garnies de meneaux, car une seule colonnette se dressait au milieu, qui soutenait deux petites ogives, et l'intervalle laissé libre au dessus du support était garni d'un trèfle ou d'un quatre feuilles.

La tour méritait surtout l'attention: placée au bout de la nef principale et au-dessus du grand portail, elle consistait en une tour massive en grès, haute et large, appuyée aux angles par des doubles jambes de force, et portant une flèche en bois qui passait pour la plus élevée du pays; mais cette flèche fut brûlée par la foudre en 1572,

frappée de nouveau en 1661, et remplacée en 1692 par une autre construction en pierre blanche, carrée dans le bas et ronde par le haut. Alors cette tour se composa de quatre étages, le premier contenait la grosse cloche; le second, entouré d'une galerie, renfermait l'horloge et le carillon; le troisième, plate-forme très-élevée à huit pans, terminés en cintre et à jour, dont quatre étaient fermés en partie par un cadran, était environné d'une galerie en dehors et terminé par une calotte ou dôme voûté, couvert de plomb, et doré dans le haut et dans le bas ainsi que sur les saillies ou arêtes des pans; au quatrième étage était encore une galerie, entourant une lanterne carrée et ouverte, laquelle était surmontée d'une pyramide en pierre terminée par un globe, une couronne dorée et une croix d'une grandeur énorme. Il s'y trouvait, comme je l'ai dit, plusieurs cloches remarquables, une surtout, Emmanuel, fondue en 1700; et en outre un beau carillon, et une horloge fabriquée par un ouvrier Liégeois, en 1707, et qui était, dit-on, un prodige dans cet art. Le tambour en était immense, un homme de haute taille pouvait s'y tenir debout, et il était accompagné de rouages et d'autres mécanismes en rapport avec sa force.

Sous cette tour était le portail principal; orné de timpans et de voussures, de niches et de nombreuses statues, d'arcades ouvragées, de roses à jour, et de dentelures qui encadraient l'ouverture de la porte et pendaient en festons découpés à jour.

Cette église fut renversée, comme nous l'avons dit, par le cardinal abbé de Rohan, et, pour la remplacer,

il jeta les fondations de la vaste basilique qui sert maintenant de cathédrale. Mais la mort vint l'enlever avant qu'il ait pu jouir de son œuvre. Ses successeurs poursuivirent avec activité l'achèvement de ce grand travail; mais ils l'avaient à peine conduit jusqu'aux combles, quand la révolution les chassa de leur monastère, et dispersa au loin abbé et religieux. Cependant, tel que nous l'avaient laissé les moines, la république nous l'a transmis, mais le consulat faillit nous l'enlever, trompé qu'il fut par de faux rapports et par les mensonges d'individus avides de ses matériaux, et qui représentaient cet édifice comme une pauvre chapelle, comme un tas de pierres qui embarrassaient la voie publique. Heureusement, Napoléon vint à Arras peu après; il passa en revue les troupes campées auprès de Thillooy, et apercevant de là ces murailles et ces frontons gigantesques, il demanda quel était ce monument, et comme il lui fut répondu que c'étaient les ruines de la petite chapelle dont on sollicitait la destruction, il s'indigna qu'on eût osé le tromper, et il assigna des fonds pour recommencer les travaux qui devaient compléter sa construction. Depuis ce temps, l'empire, la restauration et la dynastie d'Orléans ont occupé le trône, et tous trois ont coopéré à l'achèvement de cet édifice et l'ont conduit au point où nous le trouvons aujourd'hui.

Essayerais-je maintenant de le décrire, dirais-je cette nef si longue, ces voûtes à plein ceintre de cent-un pieds d'élévation, ces colonnes corynthes qui supportent la corniche si hardie, les murs du second étage

et les voûtes, et ce dôme que nos architectes ont malheureusement tronqué en lui ôtant l'élévation que voulaient lui donner les moines, ce qui rend absurdes et inutiles ces groupes de trois colonnes qui entourent le dôme, et qui étaient destinées à supporter celles qui devaient le soutenir? La dispersion des religieux a fait perdre à ce monument la richesse et la perfection qu'il devait avoir, en vain notre vénérable évêque s'efforce-t-il de les remplacer, subordonné aux volontés et aux plans d'architectes éloignés, privé des ressources considérables que possédait l'abbaye, il n'a pu que hâter sa consécration et laisser, dans une pauvreté incompatible avec la richesse des chapiteaux corinthiens des colonnes, cet immense vaisseau, que ne complètent encore ni la chapelle de la Vierge, ni la tour dont la base seule a été jetée par l'abbé de Saint-Vaast.

Autrefois une seconde église existait dans l'enceinte de l'abbaye, à l'extrémité du transeps ou bras de croix de la grande église, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul; elle occupait l'emplacement de la chapelle du couvent qu'avait érigée saint Vaast, et fut longtemps église collégiale, desservie par des chanoines, qui furent supprimés au 16^e siècle. Des religieux les remplacèrent alors jusqu'à ce qu'enfin elle fut entièrement soustraite au culte pour devenir l'infirmerie du monastère.

Nous n'en avons pas de dessins détaillés, mais nous trouvons dans un plan du 16^e siècle, sur parchemin, qui se trouve aux archives départementales, sa

forme : une seule nef allongée s'élargissant un peu en croix vers le haut, et se terminant par trois hémicycles, contenant autant d'autels, les seuls qui se trouvaient dans cette collégiale. Elle datait à peu près de la même époque que l'église abbatiale, mais elle était bien plus petite et d'une architecture plus simple. Contre le bras de croix opposé à la grande église s'appuyait un troisième édifice, encore plus petit et servant aussi de chapelle; il était consacré à Notre-Dame-en Castel, son portail s'ouvrait sur la place de la Magdeleine en face de l'église de ce nom, et son autel s'appuyait contre le mur de Saint-Pierre, mais tous trois disparurent en même temps par les ordres du cardinal de Rohan.

Le quartier de l'abbé était isolé en face de l'église abbatiale, dont il n'était séparé que par une place, sur laquelle se trouvait une croix de grès, dont je parlerai plus tard, et à peu près sur l'emplacement actuel de la salle d'asile, au coin du jardin botanique. Le quartier royal destiné à loger les souverains, quand ils venaient à Arras, était un peu plus loin, le long de la rue des Teinturiers, à l'extrémité de laquelle était le moulin à eau et la brasserie.

Enfin, près de la trésorerie, se trouvait une vaste pierre, qui était un objet de vénération pour tout le pays; de bien loin les mères venaient y déposer leurs enfans dont les jambes étaient nouées, pour obtenir leur guérison, par l'entremise de saint Léger, évêque d'Autun, dont nous avons dit le martyre au commencement de cette promenade. Car on croyait que ce prélat avait eu les yeux crevés sur cette même pierre, comme

l'indiquait l'inscription suivante, placée au-dessus, contre le mur : *Lux Leodegarii super hunc lapidem terebrata in fine imperii Theodorici perpetrata.*

Comme on le sait, tous ces bâtimens ont été rasés, et deux corps de logis parallèles de 370 pieds de long, percés de 123 fenêtres sur chaque face, et joints entr'eux par trois bâtimens transversaux, se sont élevés sur leurs ruines. Vis-à-vis la façade de l'un d'eux donnant sur le nord-est, est le jardin contenant environ deux hectares, et en face de l'autre vers le midi sont encore quelques jardins, et le magasin aux farines et aux grains, qui lui-même est un vaste et beau bâtiment.

L'abbé occupait la cour de l'évêché avec tous les bâtimens qui l'entourent, il y logeait les princes et les personnes de distinction qui venaient à Arras, tandis que l'abbé commendataire avait sa demeure dans le premier bâtiment, élevé dans la Basse-Ville, et qui sert aujourd'hui de collège.

L'abbaye de Saint-Vaast s'est conservée intacte pendant les orages de la révolution; convertie en hôpital sous la république, elle logea les soldats blessés pendant les guerres de Hollande et d'Allemagne; plus tard elle fut la demeure de l'évêque, du grand séminaire et du sénateur; plus tard encore, le général de division remplaça ce dernier, pour faire place lui-même au petit séminaire qui y demeura jusqu'en 1832. A cette époque, la ville fit l'acquisition de toute cette partie de l'abbaye, c'est-à-dire de la moitié de tous les bâtimens, avec le vaste jardin qui longe la rue des Teinturiers, et le petit séminaire alla se loger dans un hôtel de la

Basse-Ville que l'on appropriâ à son usage. La ville devint donc libre de sa propriété et elle en fit une sorte d'athénée, par les établissemens et les cours qu'elle y plaça.

La bibliothèque, que nous ont laissée les moines, continua d'y occuper l'un des plus beaux vaisseaux qui se voient en France; belle aussi de ses 40,000 volumes, dont 1,100 manuscrits qui comprennent 105,983 feuillets de vélin, sans compter ceux en papier; elle offre à la curiosité de l'étranger des livres d'heures, des bibles avec lettres, encadremens et vignettes, peintes par des religieux de l'abbaye, depuis le 8^e jusqu'au 15^e siècle; elle montre au savant, à l'historien, des chroniques, des cartulaires, des volumes précieux d'écrivains du pays, de Martin Lefranc, du père Ignace, etc., et une foule d'autres ouvrages en tous genres, auxquels sont venus se joindre les travaux des contemporains.

Les archives départementales sont aussi conservées dans les longues galeries voûtées que le feu ne saurait jamais atteindre. Là, au milieu de ces immenses dépôts de papiers administratifs qui s'y entassent tous les jours, se trouvent des matériaux précieux pour l'historien et l'antiquaire; là sont placées avec ordre et chronologiquement par les soins d'un archiviste distingué, des chartes réunies depuis huit siècles; des titres, des manuscrits importans que le directeur ouvre et communique avec une obligeance exquise; là enfin se classent aujourd'hui les archives des états et du conseil d'Artois, les registres aux délibérations de ces corps importans,

registres qui nous retracent d'une manière si vraie et si authentique toutes les phases de notre histoire. Enfin c'est dans ces mêmes bâtimens que sont placées les galeries du musée, la magnifique salle d'histoire naturelle (zoologie), celle de géologie, celles des tableaux, et ces cloîtres si riches par les débris archéologiques qui y sont réunis.

Saint-Vaast était, et est encore, le monument religieux le plus important de la haute ville, voyons maintenant parmi les édifices civils celui qui par sa grandeur et sa beauté mérite aussi d'occuper le premier rang. Car si l'architecture religieuse dirigée par le clergé brilla long-temps d'un éclat supérieur à l'architecture civile, celle-ci se réveilla aussi sous Charlemagne, et les édifices publics (palais ou maisons) bâtis en pierre et copiés sur ceux des Romains dans la Gaule, se multiplièrent alors, grâce encore aux abbayes qui, en s'étendant sur toute la France, y développèrent le goût des arts et du beau. Cependant les maisons particulières continuèrent encore et pendant bien long-temps, de se bâtir en bois et en torchis, comme l'étaient celles des Romains dans la Gaule, et comme le sont encore la plupart de celles qui peuplent nos campagnes; mais au moyen-âge, elles s'embellirent, se couvrirent d'ornemens et de sculptures, comme l'étaient celles que nous avons vu crouler dans la rue Saint-Jean en Ronville et dans la rue de Beaudimont, et furent remplacées au 14^e siècle, par ces constructions en pierre, aux formes ogiviques, avec colonnes, niches, meneaux aux fenêtres, et pignons trian-

gulaires comme celle qui est au bout de la grande place, et qui outre ses colonnes, ses chapiteaux à feuilles galbées, ses arcades et ses fenêtres à ogive porte encore entre ses deux pignons, taillés en gradin, une tribune massive en forme de tourelle, soutenue par des assises de pierres qui s'avancent graduellement l'une sur l'autre; elle servait sans doute de bretèche, du haut de laquelle se faisaient les publications.

Au 15^e siècle, les mêmes formes se reproduisirent, mais au lieu de fenêtres à lancettes ou à ogives, parurent des ouvertures carrées, ou en forme de rectangle, subdivisées par des croix de pierres, avec encadrement de nervures prismatiques et surmontées de pignons triangulaires et taillés en gradins; mais peu de constructions de cette époque nous restent bien conservées: celle au coin de la rue des Grands-Viériers a bien encore ses encadrements à moulures prismatiques autour des fenêtres; mais les croix de grès sont tombées, et nous n'en trouvons de trace que dans celles qui sont bouchées de briques, et que croisent des traverses à moulures, en pierres blanches; les pignons ont aussi disparu, et il ne reste, au coin qui fait face à la rue de la Magdelaine, que des parties d'une niche délicatement sculptée. D'autres dans la ville, l'une dans la rue Saint-Jean-en-Ronville, une autre au coin de la rue des Balances sont plus ou moins mutilées: l'une n'a plus ses pignons ni ses croix de pierre, l'autre a ses pignons tandis que les fenêtres sont aussi déformées; mais en réunissant les parties conservées de ces diverses maisons on peut les reconstruire dans la pensée et s'en former une juste idée.

Enfin les pignons s'arrondirent plus tard, ils se rou-
lèrent à spirales et volutes, quelquefois comme dans la
maison sur la place de la Comédie, des figures sculptées
remplacèrent les volutes, alors néanmoins les ornemens
étaient souvent plus rares sur les façades, et c'est à cette
époque que furent édifiées celles qui encadrent nos deux
places principales et qui leur donnent un aspect si ori-
ginal.

Je ne parle pas des constructions plus modernes qui
suivirent celles à pignons, tous les ornemens se rédui-
sirent aux balcons et aux clefs de voûtes de fenêtres
qui représentèrent des têtes, souvent grimaçantes, et
qui furent remplacées sous Louis XV par ces sortes
d'écussons, à formes bizarres, qui se reproduisirent dans
toutes les décorations de cette époque.

Pendant les édifices publics avaient fait des pro-
grès plus rapides, déjà sous Louis VI les premières
chartes accordées aux communes les avaient décidées à
se bâtir des hôtels pour loger leurs magistra's, et des
beffrois pour y placer leurs cloches et y veiller à la su-
reté de tous. Car le beffroi était avec la halle éche-
vinale (ou hôtel-de-ville) le symbole de la liberté
des communes, et celles qui la perdaient voyaient
aussi tomber leurs tours. Du reste, ces monumens res-
semblaient beaucoup aux donjons ou châteaux-forts de
cette époque; ils ne prirent un caractère plus particu-
lier qu'au 15^e siècle. Alors les communes érigèrent de
véritables hôtels-de-ville, dignes de leur importance et
des progrès qu'avait fait l'architecture. Encouragés par
la politique de Louis XI, qui, pour affaiblir la puissance

féodale des vasseaux de la couronne, multiplia les chartes d'émancipation, les villes rivalisèrent entr'elles de luxe et de richesse; elles élevèrent leurs beffrois à une grande hauteur, les découpèrent en dentelles, voulant qu'ils témoignassent au loin de la puissance de la commune qui les avait élevés. Leurs hôtels se couvrirent aussi de galeries à jour, de niches, de statues, et de colonnes surmontées d'arcales en ogive; les fenêtres en lancettes se remplirent de meneaux et de trèfles; des pignons élégans, où une profusion de petites fenêtres surmontées de frontons garnis de crochets, couvrirent les toits, et la tribune ou bretèche s'y dressa, plus ou moins travaillée, pour recevoir l'orateur public, ou le magistrat qui rendait compte au peuple des arrêts rendus par les mayeurs et échevins ou des ordonnances des rois.

La première charte connue d'émancipation de la ville d'Arras (1) date de 1190 à 1194, et la première halle échevinale fut dressée sur la petite place Saint-Géry, près de l'église de ce nom; mais cette halle était petite et indigne d'une capitale de province; aussi à la fin du 15^e siècle les bourgeois se décidèrent ils à en ériger une autre à l'une des extrémités de la petite place, sur l'emplacement qu'occupaient les étaux des bouchers. Alors ceux-ci voulurent défendre leurs droits, il s'en suivit une émeute que l'on étouffa, mais en promettant à cette corporation de lui conserver sous l'hôtel de-ville une galerie, qui existe encore, et qu'elle

(1) La haute ville ne prit le nom et les privilèges de ville qu'au 9^e siècle, elle n'était auparavant qu'un faubourg de la cité.

n'a cessé d'occuper depuis ce temps. D'autres corps de métier s'étaient aussi insurgés, parce que l'assemblée des bourgeois, pour faire face aux dépenses de cette construction avait décidé la vente des maisons qui appartenaient à la ville, et celle des dix offices établis pour la mesure et l'aunage des soies et autres étoffes ; mais quelques hommes d'armes les eurent bientôt ramenés à l'ordre, après avoir arrêté le meneur qui faillit payer de sa tête cette échauffourée. Outre le produit de ces ventes, on affecta encore pour l'érection du monument, les droits seigneuriaux, les quars forains, les droits de nouvelle bourgeoisie, le prix des offices qui pourraient être vendus, les amendes et autres droits casuels ; puis toutes ces ressources étant reconnues suffisantes, l'architecte Carou se mit à l'œuvre et en jeta les fondations.

Un incident menaca encore alors d'interrompre les travaux, car pendant l'absence des architectes, les ouvriers avaient diminué la largeur et la profondeur des fondations du beffroy, mais cette affaire fut bientôt vidée, et le monument s'éleva dans les airs, riche et couvert d'élégantes décorations. La façade de l'hôtel, aujourd'hui mutilée, présentait sept fenêtres à ogives, couronnées d'un bouquet et d'une guirlande de feuilles frisées ; entre elles on remarquait des niches délicatement sculptées, destinées à recevoir des statues, et au milieu de la façade se dressait la tribune publique, faisant saillie sur la place et aussi couverte d'ornemens. Cet étage était soutenu par sept arcades inégales, couronnées des mêmes enroulemens que les fenêtres, et

sous lesquelles régnait une galerie couverte, dans toute la longueur de l'édifice. Enfin, au-dessus de l'étage, courait la rampe découpée à jours, qui arrêtait les eaux pluviales descendant du toit, et celui-ci était garni d'une foule de petites fenêtres à pignons triangulaires, garnies de feuilles roulées, et sur les bouts de frontons de même forme, ornés sur les bords de figures et d'ornemens fantastiques, et à leur naissance de deux pyramides garnies de feuilles roulées sur les angles. Enfin les fenêtres étaient coupées par un meneau que supportait un trèfle, et des vitraux peints remplissaient les jours.

Tel était le monument qu'éleva Jacques Caron, mais qui a perdu depuis lors une partie de ses ornemens, car les petites fenêtres qui couvraient le toit sont tombées, la tribune a été renversée pour faire place à une fenêtre semblable à ses voisines et à un balcon, dans le même style que l'édifice, il est vrai, mais maigre de détails, enfin les fenêtres ont perdu leurs meneaux et leurs vitraux peints, pour se moderniser, si je puis parler ainsi, en se garnissant de montans en bois, et de grands et beaux carreaux.

A côté de cette façade principale fut construit, soixante-quatre ans plus tard, en 1573, un autre bâtiment accessoire, riche aussi d'ornemens et de sculptures, aussi intéressant pour l'histoire de l'architecture dans cette province, mais bien moins remarquable sous le rapport de l'art. Car alors déjà l'ogive avait été détrônée, et les ordres classiques, en revenant s'implanter sur notre sol, avaient cherché à se mêler avec elle,

pour rendre moins sensible et moins brusque la transition d'une architecture à l'autre. Aussi voyez autour de ces fenêtres carrées, que subdivisent des croix de pierre, ces colonnes corynthes supportant des corniches chargées de têtes grimaçantes, de pointes taillées en facettes, d'enroulemens et de courbes empruntées à tous les temps. Isolée, cette façade produirait sans doute un bel effet ; mais accoudée contre le monument principal, si léger, si délicat, elle est froide et lourde et nous montre l'infériorité de l'architecture de la renaissance.

Autrefois les pignons enroulés de son toit, et surtout son portail pouvaient, s'il est possible, lui servir de lien, de transition avec l'hôtel principal; découpé à jour, surmonté d'arcades et de clochetons, ce portique avait emprunté à l'ogive la légèreté de ses allures, tandis que ses chapiteaux et ses ornemens le rapprochaient du classique. Mais aujourd'hui, il a été renversé, et rien ne saurait lier d'une manière convenable ces deux façades si disparates.

C'est au-dessus de l'hôtel principal que s'élève, à 75 mètres de hauteur, le beffroy, divisé en trois étages que termine une couronne de pierre taillée à jour qui supporte un lion de bronze et une girouette étoilée. Son élévation n'est pas le seul titre qui le recommande à l'attention ; son architecture aussi est remarquable ; et son peu de largeur, sa base si étroite, et surtout les ogives qui ornent ses fenêtres ; les arcades, les trèfles qui déguisent la masse de sa tour carrée ; les galeries découpées à jour, les colonnettes, les contreforts, les

ares-boutans si gracieux avec leurs clochetons garnis d'enroulemens et de monstres grimpan, qui entourent sa flèche de pierre octogone, lui mériteront toujours un rang distingué parmi les tours ou beffrois du pays.

La hardiesse de sa construction est aussi étonnante, car les trois étages qui surmontent la tour et forment la pyramide, se suivent, non pas comme il arrive souvent, angle sur angle, face sur face ; mais bien l'angle de l'étage supérieur sur le milieu des plans ou faces de l'étage inférieur, ce qui fait poser à faux le milieu des faces de tous les étages superposés qui offrent tous la même particularité.

Il y a quelques années de graves dégradations en ont, il est vrai, nécessité la démolition jusqu'à hauteur de la tour ; mais aujourd'hui nous le voyons s'élever de nouveau dans les airs, bâti sur les mêmes plans, enrichi des mêmes ornemens, et maintenant que le sculpteur a rendu à ses galeries leurs dentelles, et à ses clochetons leurs monstres grimpan, nous pouvons encore admirer l'œuvre de l'architecte Jacques Caron, qui l'édifia d'abord et qu'imita depuis l'architecte de la ville, M. Traxler.

La date de l'achèvement de l'ancienne flèche était conservée dans la chambre du guetteur, par l'inscription suivante que j'y ai lue moi-même :

L'an mil cinq cent cinquante-quatre,

Par un second jour de juillet,

Jean de la Mothe et Pierre Goulâtre

Firent en ce lieu le premier guet,

Étant nouveaule beffroy fait,

Par un nommé Jacques Caron,
Maître en cet art, l'un des parfaits,
Car il avait fort grand renom.

Il est inutile de parler de Joyeuse, cette vaste cloche du poids de 17 à 18,000 livres, dont le nom est si populaire; de Joyeuse, autrefois Ban-Cloque^e ou Cloche à Bans, lorsqu'elle était placée dans la tour de l'église Saint-Géry; plus tard, Désirée, ou Desiderata, lorsqu'il fallut la refondre en 1464, et enfin Joyeuse lorsque coulée de nouveau en 1728, elle fut montée dans la tour du beffroy, aux acclamations de tous les bourgeois, réunis pour l'inaugurer. On connaît le timbre harmonieux de sa voix, on sait sa force et son éclat, et ce que j'en dirais ne pourrait rien ajouter à la renommée dont elle jouit.

Je viens donc à toi, belle et gracieuse pyramide, qui te dressas si long-temps à l'ombre de notre beffroy; j'arrive à tes pieds pour dire les merveilles qui t'entourent, la richesse et l'élégance de tes formes, et aussi cette légende si naïve qui rappelle ton histoire et la vénération dont jouissait la sainte Chandelle d'Arras, que tu renfermais (1).

C'était en 1105, une maladie terrible, dite *feu des ardens*, faisait de grands ravages dans l'Artois; Arras surtout en était infecté, des milliers de mourans et de morts encombraient les maisons et les rues, et nul remède humain ne pouvait les soulager. Aussi le peuple

(1) Il est bien entendu que je ne donne pas comme histoire, comme authentiques, tous les faits consignés dans les légendes que je raconte dans le cours de ces promenades.

Arrageois, toujours confiant dans sa bonne mère, Notre-Dame, se précipitait en foule vers la cathédrale, qui lui était dédiée, remplissait les cloîtres des chanoines, et venait se prosterner aux^s pieds de son image, pour implorer sa protection. Mais là, les saisissait souvent la maladie, souvent la force leur manquait pour regagner leur logis, et ils périssaient sous les yeux de leurs concitoyens, au milieu des plus atroces douleurs.

Enfin Marie eut pitié de ses enfans, elle envoya à leur secours, et choisit pour les ministres de ses miséricordes deux ménétriers, Itier et Normand, l'un du Brabant, l'autre de Saint-Pol. Cependant ces deux hommes, se portaient une haine implacable. Itier, furieux de la mort de son frère, tué dans une querelle par Normand, avait juré de le venger, et il cherchait toutes les occasions d'assouvir sa colère.

Ce fut à eux néanmoins que s'adressa la patronne des Arrageois, pour les charger de porter à ses enfans les secours qu'ils imploraient de son amour maternel, et dans la nuit du 21 mai 1105, Itier, qui était alors dans sa patrie au Brabant, vit apparaître pendant son sommeil, cette reine des anges d'une beauté remarquable et vêtue de blanc. Elle lui ordonna d'aller trouver l'évêque d'Arras, Lambert, vers le soir du dimanche suivant 27, et de lui annoncer que pendant cette même nuit, elle leur apparaîtrait dans l'église Notre-Dame, et leur remettrait un cierge, dont la cire répandue goutte-à-goutte dans l'eau donnerait à ce liquide une vertu infailible pour éteindre le feu qui dévorait ses ouailles.

La même nuit et à Saint-Pol advint la même vision à Normand, avec les mêmes circonstances et les mêmes prescriptions : mais ces deux hommes se défiant de leur imagination, et peu superstitieux, dit la légende, n'osèrent ajouter foi à ce qu'ils regardaient comme un vain songe et restèrent inactifs chacun dans son pays. Cependant une seconde vision vint bientôt bannir ces doutes, et d'ailleurs des menaces de punition pour le cas où ils n'obéiraient pas leur furent adressées ; ils se mirent donc en route comme il leur avait été dit, et ils vinrent à Arras.

Normand arriva le premier, il aborda l'évêque occupé à visiter les malades, lui dit les deux visions et lui détailla les promesses et les menaces qui lui avaient été faites ; mais le prélat le regardant comme un visionnaire ou un imposteur, le congédia et ne prit aucune attention à ses paroles. Peu après vint Itier, qui raconta aussi ce qu'il avait vu et entendu, insistant surtout sur la double apparition, et sur les menaces qui l'avaient décidé à obéir. Lambert lui demanda alors s'il ne connaissait pas Normand, et s'il n'était pas d'accord avec lui pour le tromper, mais, à ce nom de Normand, Itier, oubliant la présence du prélat, se prit à maudire cet homme, dont il avait juré la perte, et il s'étonna que Marie lui eut fait partager avec cet assassin la glorieuse mission dont elle l'avait chargé. Alors l'évêque reconnut la volonté de Notre-Dame, qui tout en portant secours à son peuple, voulait en même temps réconcilier ces deux ennemis. Il fit venir Normand qui était en oraison dans la cathédrale, prêcha à

ces deux hommes le pardon des injures, leur montra le doigt de Marie, qui en les unissant dans une même mission, voulait les engager à se réconcilier; il leur détailla aussi les punitions qui suivraient nécessairement la désobéissance à ses ordres, et il parvint à les réunir. Il les fit se donner le baiser de paix, et alors il les renvoya, les engageant à venir le trouver à Notre-Dame, dans la nuit qui leur avait été assignée du dimanche 27. Ils s'y rendirent donc, et c'est là que vers minuit le temple s'éclaira tout-à-coup d'une lumière éblouissante, et que la Vierge Marie apparut auprès d'eux et leur remit le précieux joyau qu'elle leur avait promis.

Oh! qui dira la joie et les transports du peuple réuni dans la basilique à la vue de sa bonne mère? qui dira ses cris de reconnaissance, quand l'eau, sanctifiée par cette cire miraculeuse, eut rendu à la santé les 169 malades réunis alors autour du temple, à l'exception d'un seul qui osa tourner en ridicule la foi de ses concitoyens et expira peu après au milieu des imprécations de la rage? Sa joie n'eut pas de bornes, les voûtes de la cathédrale retentirent de ses cantiques d'actions de grâces, elles tremblèrent au bruit de ces milliers de voix qui chantaient la gloire de Marie; et ces chants et ces prières furent portées par les Chérubins, aux pieds du Dieu qui punit et pardonne.

Le fléau s'arrêta donc bien vite. L'eau sacrée en se multipliant, alla porter dans tous les corps, le calme après les cuisantes douleurs, et avec lui revint la joie au cœur des bons Attrébates.

Pendant la sainte Chandelle resta déposée dans

la chapelle Saint-Séverin, sous la garde des deux ménestriers qui l'avaient reçue de Marie, et une confrérie se forma sous le nom des Ardents, qui vit s'enrôler sous sa bannière, des papes, cardinaux, archevêques, évêques, abbés et prêtres, des rois de France et d'Angleterre, des comtes et comtesses d'Artois, des ducs et duchesses de Bourgogne, des princes, seigneurs, chevaliers, et une foule de citoyens tant nobles que bourgeois, riches que pauvres. Un peu après on la porta dans l'église Saint-Aubert, où elle resta deux ans, puis dans l'hôpital Saint-Nicolas, rue des Agaches, en face du pont de Saint-Vaast, jusqu'en 1215. Alors la comtesse Mahant, consœur des ardents, fit édifier sur la petite place, avec la permission de l'abbé de Saint-Vaast, seigneur trésorier, une petite chapelle pour la renfermer, et la confrérie dressa à côté cette pyramide si belle et si riche, qui est restée debout jusqu'à la révolution. C'est dans cette tour que fut déposée la sainte Chandelle, que la comtesse avait revêtue d'une riche enveloppe d'émail, et que Jean de Sasquépée recouvrit plus tard, en 1420, d'une custode d'argent qui existe encore dans notre cathédrale. Ce même seigneur fit bâtir une chapelle ogivique contre la pyramide, du côté de la maison rouge, sans doute sur les ruines de celle qu'avait élevée Mahant; mais cette chapelle, renversée pendant le siège d'Arras de 1640, fut rebâtie en 1656 en forme de dôme, surmonté d'une lanterne et d'une statue.

On trouvait dans la cathédrale une plaque de marbre très ancienne, sur laquelle était gravée l'inscrip-

tion suivante: *Anno Domini millesimo centesimo decimo quinto, XVI, kalend junii, obiit beatae memoriae Lambertus hujus attrebatensis sedis cardinalis episcopus, per hanc restituta est dignitas hujus episcopatus, quæ per multa tempora Cameracensi episcopo fuerat commendata. Huic episcopo et duobus jocularibus Itherio et Normano beata Maria in hac ecclesia apparuit, dans eis Candelam per quam sanantur ardentibus igne malo.* Le mot *cerevim cire*, fut souvent employé pour désigner cette chandelle, surtout à cause des lettres numériques MCV qui forment l'année 1105, date de son apparition.

Quoique bâtie au treizième siècle, époque la plus brillante du style ogivique, au midi et au centre de la France, cependant la pyramide de la sainte Chandelle offrait encore bien des arcades découpées en plein cintre, qui se mêlaient aux trèfles aux feuilles, enroulées, et à d'autres ornemens du style ogivique. Divisée en six étages, surmontés d'une flèche exagone, elle était chargée du haut en bas de statues d'une belle exécution et placées dans des niches ou arcades qui la cernaient au nombre de 52. Le premier s'élevait de terre en carré, flanqué de quatre pignons triangulaires ornés chacun de quatre niches; le deuxième et le troisième étaient aussi carrés, contenant l'un huit arcades à plein cintre, et l'autre douze à pignons triangulaires, garnis de feuilles roulées à l'extérieur, et intérieurement d'une arcade trilobée et aiguë; les quatrième, cinquième et sixième étaient hexagones: ils contenaient deux arcades ceintrées à chaque face au quatrième, et

une seule surmontée d'un trèfle, et encadrée dans un pignon triangulaire garni de feuilles roulées sur les bords aux cinquième et sixième. Enfin, au-dessus s'élevait la flèche, aussi garnie de feuilles sur les angles de fenêtres et lucarnes sur les faces, et surmontée d'une figure de chérubin, qui avait un pied posé sur le bouquet qui couronnait la flèche, les ailes à demi-déployées, et entonnait la trompette. Chaque étage était séparé par une corniche assez ouvragée, et les angles du premier étaient cachés par quatre niches en pierre, contenant une statue assise.

Cet édifice, haut de soixante pieds seulement, fut démoli à la révolution; ni sa beauté, ni sa haute antiquité ne purent le sauver, et il fut renversé sous prétexte qu'il n'offrait pas de solidité; ses statues furent donc jetées à bas et mutilées; son dôme fut abattu, et la flèche tirée par des cordes à force de bras et de chevaux tomba, en 1791, aux applaudissemens d'une tourbe ignorante et impie.

Deux autres monumens avaient aussi croulé à côté d'elle: la maison rouge et une croix de grès, qui après l'avoir avoisiné pendant bien long-temps, l'avaient aussi, en 1757, précédé au tombeau.

La maison rouge était un bâtiment en forme de rectangle, flanqué de tourelles sur deux des angles et d'une bretèche sur le troisième: elle était toute en brique, sans ornemens ni sculptures à l'extérieur; surmontée de pignons triangulaires aux deux bouts, et n'ayant sur la place que trois ouvertures ou fenêtres assez petites et terminées en plein ceintre dans le haut.

La plus grosse tour, qui contenait l'escalier, en grès et à vis, conduisait d'abord à l'étage supérieur qui était voûté, et contenait deux grandes chambres, sur les fenêtres desquelles étaient, en verres peints, les armes des ducs de Bourgogne, de la maison d'Autriche et des seigneurs de Bourbonville; puis au grenier, auquel on arrivait par 45 marches. Le nom de maison rouge que portait cette construction était dû sans doute à la couleur des briques dont elle était bâtie, à moins qu'elle ne l'ait aussi emprunté aux sentences de mort qui se proclamaient au haut de sa bretèche et aux exécutions sauglantes qui se faisaient autour d'elle. Dans les derniers temps, elle était prise aussi dans les actes publics, pour domicile par la plupart des habitans d'Arras, ou autres contractans, et c'est là que se faisaient les significations, oppositions ou autres formalités judiciaires.

Mais telle n'a pas été sans doute sa destination primitive; elle présente plutôt l'aspect d'une forteresse que défendaient les tourelles qui la flanquaient, et les voûtes qui couvraient chaque étage. Quand donc, par qui et pourquoi a-t-elle été bâtie? Les briques qui dans les premiers siècles avait servi à la construction des châteaux fortifiés ne reparurent qu'au 14^e siècle et alors les tours qui les défendaient, au lieu de se tenir autour d'une enceinte extérieure comme auparavant, s'accolèrent aux angles du bâtiment principal, comme nous le remarquons à la maison rouge, qui par conséquent semble remonter au 14^e ou 15^e siècle. Quant à sa destination, M. Harduin, dans ses mémoires

sur l'Artois publiés en 1763, dit que cette maison fut élevée par Philippe-le-Bon au commencement du 15^e siècle pour les assemblées de commerce ou de banque, qu'elle servait de bourse aux habitans d'Arras : et que plus tard les officiers de la gouvernance y tinrent leur séances, avant qu'on leur eût affecté une partie des bâtimeens provenant de l'ancienne Cour-le-Comte, autres fois palais des comtes de Flandre et d'Artois ; je trouve en outre dans le répertoire des chartes d'Artois : » une lettre des frères ministre et couvent de l'église et monastère de la Trinité, situé lez Arras, de l'an 1454, 4^e jour de may, esquelles lettres sont incorporées une lettres de Philippe duc de Bourgogne, conte de Flandre et d'Artois données à Lille le 28 d'avril 1454, par lesquelles lettres moyennant le don fait auxdits frères par le sieur duc d'une petite maison bausses de briques assize dessoubz une grande nouvelle maison nouvellement faite par le dit sieur au petit marchié de la ville d'Arras à usage de table de change où de monnoye, assize devers le grand d'icelle ville pour en joyr et user par lesdits frères et leurs ayans causes héritablement et à toujours, iceulx frères, ministre et couvent quictèrent ledit sieur duc d'une table de change qu'ils avaient située sur le petit marchié d'Arras et laquelle avait été abolye en faisant ladite grande nouvelle maison ensemble des fruicts proufficts et revenus qu'ils avaient eu chascun an à cause de ladite table et avecq ce se submirent de dire et célébrer chacun an une messe solempnelle du Saint-Esprit la vye d'iceluy duc durant et à ce submirent et obligèrent lesdits frères

ministre et couvent leurs successions, ensemble tous les biens temporels et spirituels de leur dite église.»

Cette table de change était sans doute la maison rouge, qui plus tard, comme je l'ai dit, aura reçu le nom qu'elle portait à cause de la couleur des briques, dont elle était construite. Son architecture la reporte d'ailleurs à cette époque, et ses tours et ses voûtes convenaient aussi à une table de banque, qui devait contenir des papiers importans, et quelquefois des sommes d'argent considérables qu'il fallait pouvoir défendre contre les entreprises des malfaiteurs, et même contre les assauts d'une populace amentée.

Près de la chapelle de la Sainte-Chandelle était aussi une croix de grès, haute et finement taillée, qui rappelait une aventure tragique, que nous racontent la tradition et les mémoires du temps. Cette croix s'y conserva bien long-temps, pour perpétuer la mémoire de la douleur d'une mère coupable et de l'arrêt trop juste qui punit sa négligence et celle de son époux; mais le temps vint aussi la renverser, et, bientôt après, disparut le souvenir du drame lamentable qu'elle rappelait.

C'était en 1315, le peuple d'Arras était en liesse, et des fêtes publiques célébraient l'heureuse nouvelle que l'on venait d'apprendre, de la paix conclue entre le comte et le roi de France. Tous se réjouissaient de cet événement fortuné, qui venait mettre un terme aux ravages qui désolaient la province; et le soir surtout, la petite place se remplissait de la foule joyeuse, qui, abandonnant ses maisons, se pressait autour des trai-

teaux sur lesquels l'abbé de Liesse et sa troupe représentaient des mystères tirés de l'histoire sacrée. Il était cependant encore une habitation dans la rue des Gaugiers, qui avait conservé ses hôtes, un homme nommé Bernard, assis près de sa jeune femme, Védastine, qui berçait sur ses genoux deux enfans jumeaux, qu'elle essayait d'endormir, au son monotone d'une complainte somnifère. Mais le bruit du peuple qui se rendait aux jeux, mais ces propos joyeux, ces rires éclatans qui retentissaient dans la rue, réveillèrent dans les deux époux le désir de participer aussi aux joies publiques, de voir quelqu'un de ces mystères, qui avaient alors tant d'attraits; et les enfans endormis furent placés dans leur berceau et notre couple se précipita vers la place, laissant seuls avec une lampe allumée leurs jeunes nourrissons.

Ils ne voulaient demeurer éloignés que quelques instans; mais l'intérêt de la scène les retint des heures entières au pied du théâtre, et ils ne furent tirés de leur contemplation que par le son lugubre du tocsin, qui signala un incendie dans la rue des Gaugiers.

Oh! qui dira la douleur de la pauvre mère à cette annonce terrible? qui dira ses angoisses mortelles? qui dira son désespoir? quand sa maison, désignée comme la victime du feu, lui montra les affreux malheurs qui allaient fondre sur elle? Elle voulut suivre le peuple; elle voulut la première porter secours à ses tendres enfans; mais la douleur l'avait écrasée, et elle tomba évanouie sur le pavé.

Que fera donc le pauvre Bernard? abandonnera-t-il

son épouse, ou ses enfans? laissera-t-il sur la place déserte, sa bien-aimée Vedastin, sans mouvement et sans parole, pour voler au secours de ses enfans? ou bien laissera-t-il la flamme dévorer leurs membres délicats et lui ravir ces êtres chéris que sa négligence et l'attrait du plaisir ont exposé à ses cruelles étreintes.

Au milieu de cette terrible alternative, l'amour paternel l'emporta; il déposa, sur les marches de la chapelle de la Sainte-Chandelle, sa pauvre épouse, qu'il mit sous la protection de la bonne Vierge, et il courut vers sa maison, qui ne présentait déjà plus qu'un foyer incandescent, un brasier ardent, qu'alimentaient sans cesse les poutres et les solives que détachait et précipitait dans la fournaise l'action dévorante des flammes.

Il était donc impossible d'y pénétrer, c'eût été s'exposer à une mort certaine, et cependant Bernard, longtemps retenu par ses amis, qui l'empêchaient de suivre ses recherches désespérées, s'y précipita enfin, quand la pluie qui tombait par torrens eut amorti l'ardeur de la flamme, et il se mit à chercher, au milieu des décombres et des charbons enflammés, les restes de ceux qu'il avait tant aimés. Enfin il trouva deux masses à demi-consumées, n'ayant plus forme humaine, mais que l'amour d'une mère sut bientôt deviner. Car Vedastine qui, revenue de son évanouissement, avait suivi les pas de son mari, se précipita sur ces restes inanimés elle les arrosa de ses larmes, les couvrit de ses baisers, et devint furieuse quand on voulut les lui arracher; en un mot, la raison de la pauvre mère n'avait pu résister à une scène aussi affreuse, elle était folle, et ne survé-

cut que peu de jours à son malheur. Quant à Bernard, accablé de douleur, et privé de ses biens par la loi qui en dépouillait les parens qui avaient, par négligence, causé la mort de leurs enfans, il se retira à l'abbaye de Saint-Vaast, où il finit ses jours dans la prière et la mortification. Cependant les magistrats, pour perpétuer à toujours le souvenir de ce drame lamentable, firent dresser au lieu même où Vélantine tomba évanouie, cette croix dont je vous parlais tout-à-l'heure, ils la firent tailler à trois pans, bien polie et bien ciselée, et s'engagèrent envers les abbés de Saint-Vaast, seigneurs trefonciers du lieu, à l'hommage annuel d'un pigeon blanc, qui devait être remis et le fut en effet jusqu'à la révolution, le 15^e jour de juillet, à l'officiant de la messe canoniale de l'abbaye, par un sergent à verges vêtu de sa robe noire (1).

Cette croix assez haute et entourée de quatre marches, fut renversée en 1740, après avoir, dans les derniers temps, servi de pilori, où l'on exposait les criminels à la risée publique.

Puisque je viens de parler de la croix de grès de la petite place, je dirai de suite celles qui existaient dans l'abbaye Saint-Vaast, et dans le faubourg Sainte-Ca-

(1) Les mémoires du diocèse d'Arras par le père Ignace disent qu'on présentait ordinairement cette colombe ornée de rubans, à une demoiselle; et que cette cérémonie se célérait le 25 juillet, à l'offertoire de la messe. L'officier faisait à haute voix un compliment à la jeune personne, qu'il avait priée de se trouver dans le chœur de l'église; puis, en lui offrant l'hommage, il lui donnait un baiser à la vue de tous les assistans.

therine, et qui toutes deux ont aussi été renversées. La première avait été élevée, en 1150, par les soins de saint Bernard. Ce pieux abbé était venu à Arras, pour voir et honorer la Sainte-Chandelle, qui avait déjà une si grande réputation dans toute la France, et il était allé loger à l'abbaye Saint-Vaast, dont les portes s'étaient ouvertes, glorieuses de recevoir un si grand et si saint docteur. Bientôt après, il sortit pour aller vénérer le précieux joyau, mais les confrères qui connaissaient son dessein, avaient voulu le prévenir, et il les rencontra dans la cour, dite la Cour-le-Comte, qui portaient en procession, au-devant de lui, leur sainte relique. Là donc se prosterna Saint-Bernard, il y honora ce cierge miraculeux, et pour en conserver le souvenir, il fit élever au lieu même cette croix qui fut renversée, en 1447, et remplacée de suite par une autre en fer, sur un piédestal de grès.

Celle du faubourg Sainte-Catherine fut plus heureuse que celle de Saint-Vaast, elle se conserva jusqu'à la révolution, et son tronc git encore contre l'une des maisons qui l'avoisinaient, au carrefour, dit encore de la croix de grès, au bas de la rue qui conduit à la porte Beaudimont. Elle n'avait que dix pieds de hauteur, et était piquée en rond, ainsi que le croisillon au milieu duquel était gravé en relief la croix ancrée, qui se trouve dans les armoires Saint-Vaast, sur le pouvoir de laquelle abbaye (pouvoir de Demencourt) elle se trouvait. Son histoire, que nous ne trouvons nulle part consignée, pourra peut-être s'expliquer par le fait suivant que nous ont transmis les mémoires du temps

et l'arrêt du parlement de Paris du 20 mai 1491.

L'inquisition, ce tribunal redoutable établi au 13^e siècle pour rechercher et punir les hérétiques avait, en 1459, dégénéré entre les mains séculières des princes et des rois; destinée d'abord à arrêter les ravages des Vaudois et des Albigeois qui s'étant réunis en troupes nombreuses dévastaient les villes et les villages qui n'adoptaient pas leurs erreurs. Cette institution si précieuse alors, et surtout si juste, puisqu'elle ne punissait que les crimes contre la société, était passée en partie sous la dépendance des princes séculiers, qui soit en induisant en erreur les juges religieux, soit aussi quelquefois en les intimidant, l'avaient fait servir aux desseins de leur politique. Il est vrai que les jugemens étaient ensuite cassés, sur appel, par l'autorité supérieure, mais alors, ils n'avaient souvent d'autre effet que de réhabiliter la mémoire d'individus déjà exécutés, et leurs héritiers seuls en profitaient, en se voyant restituer les biens des malheureux, qui avaient été confisqués. Presque toujours les juges étaient condamnés à des peines assez graves, ils devaient en outre indemniser de leurs deniers les familles de leurs victimes, et faire amende honorable à la mémoire de ces derniers au pied d'une croix de grès qu'on érigeait à leurs frais.

C'est en effet ce qui arriva à Arras au xv^e siècle; trente-cinq personnes de ce pays furent accusés de vauderie ou sortilège, ce qui alors était synonyme, et, comme tels, furent traduits au tribunal de l'inquisition, composé de Jean Fauconnier, inquisiteur de l'official, des vicaires généraux et du doyen du cha-

pitre, ainsi que des officiers de la gouvernance d'Arras, du lieutenant du bailli d'Amiens et d'autres magistrats séculiers. Les accusés dont voici les noms, Colart de Beaufort, Tasquet, Aimery, Gaverelle, Bary de Feu, Pierre du Carieul, Jean Lefebvre dit le Cat, Dénise Grenière, Jean Trenoye, dit l'abbé de peu de sens, Colette Destréber, Jeanne d'Auvergne, Belotte Moucharde, Jacque de Bailleul, Henri de la Boule, dit Cencourt, Belotte Duquesnoy, Jean Dubos, Gilles de de Blancourt, Jeanne Grieste, Alexandre Pierongon, Thomas le Batremer, Catherine le Gringonde, Alexandre Catheron, Printemps Gay, Alexandre Wiffetande, Marguerite dite Beghine, Jeanne Beyarde dit le Luc, la Parcheminière, Jacques Guivemond, Rogher Robequin, Jeanne d'Amiens, Antoine Sasquespée, Jean Josset, Henri de Romille, Jacotin Derthies, et Jean Lefebvre, furent par suite des aveux que leur arrachèrent les tortures, convaincus de sacrilèges et de commerce avec le diable, et punis ignominieusement dans la cour du palais épiscopal d'Arras. Quelques uns furent brûlés, d'autres furent échaffaudés, préchés et mitrés; et le seigneur de Beaufort, malgré ses 70 ans, fut battu de verges en public, condamné à une prison de sept ans, et à plus de huit mille livres d'amende, y compris la dépense d'une croix de grès, qui devait être érigée près des hautes fontaines, dans un endroit apparent, en expiation de l'hommage qu'on lui imputait d'avoir fait au diable en cet endroit.

Mais ce gentilhomme rappela de cet arrêt au parlement de Paris, qui après une longue procédure, ren-

dit un jugement qui « tout considéré, dit qu'il a été mal et abusivement fait, prins, emprisonné, appointé procédé, sentié, exécuté par lesdits appellés et intimés, et bien appellé par lesdits appellans, et l'amendera ledit duc de Bourgogne et les condamne la cour ès dépens de la cause d'appel, la taxation d'iceux réservée par devers elle, et a déclaré et déclare ladite cour tous les procès faits en la Cour-le-Comte et ailleurs en cour laïc par lesdits Dubos, Flameng, Forme et de Markais, ou aucuns d'eux, et aussi tous les autres procès faits en cour d'église, signé Duhamel, abusifs, nuls, faux, fausement faits, autrement que à point et comme tels ensemble toutes les minutes originaux d'iceux quelque part qu'ils soient trouvés seront publiquement rompus, cassés et lacérés, excepté le procès fait par les dessusdits contre Jeanne le Sellière, lequel sera apporté par devers ladite cour pour icelui veu et ordonner comme de raison, et a annulé et annule ladite cour et mis du tout au néant, toutes sentences, jugements, confiscations de biens, meubles et immeubles, condamnations d'amende pécuniaire, exécutions.... et au surplus par réparation desdits excès, attemptats, fautes et abus commis par lesdits défendeurs, a condamné et condamne ladite cour, tant par le moyen desdites appellations que par le bénéfice du procureur du roy, iceux deffendeurs à rendre et restituer auxdits demandeurs et autres emprisonnés et exécutés tous lesdits biens, tant meubles qu'immeubles, fruits et revenus d'iceux prins et levés sur eux au moyen des prises, déclarations,

confiscations, condamnations et exécutions faites contreet, pour réparation et amende profitable, la dite cour a condamné et condamne les dessus dits deffendeurs es sommes, et selon la distribution que s'ensuit.montant toutes lesdites sommes 6500 livres parisis, sur lesquelles sommes seront préalablement prises 1500 livres parisis, qui seront converties et employées à faire dire et célébrer un service à l'église cathédrale d'Arras, pour la fondation d'une messe, calice, livres et ornemens à ce nécessaires, qui sera dite et célébrée par chacun jour perpétuellement en ladite église d'Arras, laquelle messe sera sonnée, répétée et attintée a 53 coups distincts et séparés par trois intervalles, chacun 11 coups pour le salut et réveil des ames desdits exécutés.... et semblablement pour faire faire une croix de pierre de quinze pieds de hauteur au lieu plus prochain et plus convenable dudit lieu, ou aucuns desdits condamnés ont été exécutés et brûlés, en laquelle sera inscrite et affichée une épitaphe, contenant l'effet du présent arrêt.... et au surplus ladite cour a défendu et défend auxdits évêque d'Arras, ses officiers, inquisiteur de la foi et à tous autres juges ecclésiastiques et séculiers que dorénavant ils ne usent en procès et extraordinaires de gehaine, questions et tortures inhumaines et cruelles comme du chapelet, mettre le feu ès plantes des pieds faire avaler huile ne vinaigre, battre ni frapper le ventre des criminels ou accusés ni autres semblables et non accoutumées questions, sur peine d'en être repris et punis selon l'exigence des cas.»

En conséquence le dimanche 10^e jour de juillet 1491, arriva à Arras un conseiller du roi, commis à l'exécution de cet arrêt, qui fit publier, que le 18^e dudit mois, serait fait un sermon sur un échaffaud dressé pour cet objet dans la cour épiscopale, à la suite duquel sermon serait exécuté ledit arrêt du parlement de Paris: « et que ensuivant ladite publication et ordonnance chacun festait ledit jour de lundi pour les causes contenues en ladite publication, et que l'on donnera ledit jour aux meilleurs joueurs et pour le meilleur jeu joueront de folie moralisée, une fleur de lys d'argent, et au meilleur ensuivant une paire d'oisons, et seront joués ledit jour de lundi après diner l'un après l'autre, outre sera donné au meilleur jeu et le mieux joué de pure folie, une tasse d'argent, et au meilleur ensuivant une paire de chapons.... »

Le tout fut exécuté comme il avait été ordonné, les jeux furent faits devant la maison de la baleine, sur un tapis tendu à cet effet, et le feu de joie près de cette même maison et de la maison rouge sur le petit marché.

Quant à la croix de grès, le voisinage des hautes fontaines me fait penser que celle de Sainte-Catherine est celle-là même qui fut érigée en cette occasion, et qui s'est conservée jusqu'à la révolution de 93.

Mais quelle était cette Pollène dont les vieillards se souviennent encore? Pourquoi cette figure grossière taillée sur un bloc de grès et se dressant au milieu de la grande place, seule et isolée? Pourquoi enfin ce nom de Pollène qui lui fut donné; pourquoi le nom d'enfans

de Pollène que prirent les portefaix jusqu'à la révolution? On nous dira bien que c'est en mémoire de l'emprisonnement à Arras d'une princesse nommée Polline; (d'autres disent que cette Polline fut enfermée dans la tourelle qui fait saillie sur le rempart auprès de la porte de Ronville); on dira même que la pierre fut plantée sur le lieu de sa captivité; mais tous ces dires sont bien obscurs; rien n'est précisé, ni le personnage, ni la prison, ni la date, ni le motif de cette rigueur. On dit enfin que cette figure est le reste d'un monument élevé en l'honneur de la naissance de Bauduin de Lille et que le nom de Pollène est un corrompu de celui d'Ogine, mère de ce prince; mais nous ne pouvons nous contenter de ces récits, et l'histoire à la main, nous tâcherons de démêler, au milieu des vagues traditions et avec le secours des chroniques et des manuscrits cette énigme historique.

Quant à la naissance au milieu de la grande place de Bauduin de Lille, elle est authentique, et en voici les circonstances d'après toutes les chroniques qui en ont parlé. En 1015, Bauduin Belle-Barbe, comte de Flandre, qui avait si long-temps gémi de la stérilité de son épouse Ogine, vit enfin satisfait le plus ardent de ses vœux par l'assurance qu'il acquit d'avoir un héritier. La princesse avait alors près de 50 ans, aussi le public regarda-t-il comme supposée sa grossesse, et les ambitieux qu'avait réveillés cette longue stérilité accusèrent-ils d'imposture, et le prince à qui ils avaient espéré de succéder dans le comté de Flandre, et la princesse qui venait ainsi détruire la plus douce, la

plus ardente de leurs espérances. Bauduin crut donc devoir entourer de la plus grande publicité cette naissance qu'il regardait comme un don du ciel ; et empêcher ainsi les intrigues qui auraient pu éclater après sa mort.

C'est pourquoi il fit dresser au milieu de la grande place une tente magnifique, ornée de riches tentures ; là il fit conduire Ogine, quand l'époque de sa délivrance commença à s'annoncer, et il y convoqua toutes les dames de la ville, afin qu'elles pussent constater par elles-mêmes la réalité de cette naissance. Beaucoup se rendirent à cette invitation ; le peuple aussi attiré par un évènement aussi extraordinaire s'assembla en foule autour de la tente, et salua de mille acclamations le jeune prince qu'on lui présenta aussitôt après sa naissance.

Ainsi naquit Bauduin de Lille, 5^e comte de Flandre, un de ceux qui porta au plus degré la gloire et la puissance de cette province ; Bauduin, dont Guillaume le conquérant se reconnut tributaire, en reconnaissance de la conquête de l'Angleterre, qu'il l'avait aidé à compléter, et qui enfin mérita d'être choisi deux fois pour tuteur des enfans de France et pour régent de ce royaume.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que sur le lieu qu'avait occupé la tente, on ait voulu élever un monument pour perpétuer le souvenir de la naissance de ce prince et marquer la place où elle avait eu lieu. C'est alors que fut établi cet édifice si extraordinaire, consistant en une colonne de grès de treize pieds de hauteur sur

deux de diamètre, surmontée d'un entablement carré, allant en s'évasant vers le haut, jusqu'à une largeur de dix pieds; qui supportait sur chacun de ses angles une autre colonnette carrée de douze pieds d'élévation, et au-dessus une pyramide de même hauteur, portée sur une corniche, et terminée dans le haut par un globe et une croix. Tout le monument était en grès, et avait d'élévation 43 pieds, il était porté sur une base pyramidale de 5 pieds et demi dans sa plus grande largeur et taillée à pans comme la colonne qu'elle soutenait.

Il ressemblait assez à certains piloris dans lesquels on exposait les criminels au moyen-âge; la lanterne ou cage qui se trouvait entre les quatre colonnettes, sous la pyramide, pouvait contenir le patient; et le père Ignace, dans les Mémoires du diocèse d'Arras dit que de son temps on croyait qu'elle avait été dressée pour y brûler les sorciers et sorcières condamnés par l'inquisition. Il paraît en effet qu'il servit de pilori dans les derniers temps, et qu'il était flanqué de deux corps-de-garde, l'un près de la rue du Rouge Chevalier, l'autre près du Poids public, qui tous deux tombèrent avec lui dans le 17^e siècle.

A sa place on éleva, s'il faut en croire un auteur manuscrit et un dessin d'architecture bien complet que j'ai entre les mains (1), un autre monument ayant avec lui quelque rapport, mais bien plus riche et d'une architecture bien plus élégante. Il était en pierres de taille et en briques, et par ses chapiteaux, ses corniches et ses or-

(1) Il est tiré du cabinet de M. Maurice Colin.

nemens témoignait des soins que l'on avait apportés à sa construction. C'était aussi une colonne surmontée d'un entablement fort large, sur lequel reposaient quatre pilastres, soutenant une corniche et un bâtiment assez élevé que flanquaient quatre piliers ornés de chapiteaux fleuris. Au-dessus de ce bâtiment était encore une corniche, puis un autre étage plus étroit, avec 3^e corniche, et enfin un piédestal flanqué de deux dauphins sur lequel étaient posés deux personnages, l'un vêtu en magicien, soutenant au bout d'une baguette une syrène qui avait une hache à la main et servait de girouette, et l'autre qui était une femme nue portant un étendard taillé à double flamme. La colonne était creuse et contenait un escalier qui donnait accès aux chambres et à la lanterne, et le dessin, que j'ai sous les yeux, représente un homme d'armes faisant sentinelle à la porte de ce monument, qui s'élevait à une hauteur de soixante pieds au-dessus du sol. Enfin, et à la révolution, on ne voyait plus sur l'emplacement qu'ils avaient occupés, qu'un grès grossièrement sculpté, représentant une femme, à qui l'on avait donné le nom de Pollène; mais lui-même tomba aussi à cette époque, et la place n'en fut plus marquée que par une dalle de grès un peu plus large que les autres.

Voilà quels étaient les monumens, qui depuis le 11^e siècle se succédèrent sur la grande place; nous avons vu leur histoire et leur origine, mais rien ne justifie le nom de Pollène, que portait le dernier d'entre eux, rien même ne saurait nous aider à établir une supposition raisonnable, si nous ne trouvions dans l'his-

toire des ducs de Bourgogne par M. de Barante, un prince allemand, favori du duc Maximilien, et nommé Wolfgang de Polhein. Ce seigneur « fut pris par les Français à la bataille de Guinegate, en 1479: quelque temps après, Louis XI pour venger la mort de Raimonnet d'Ossagne, cadet, qui, après une glorieuse résistance, s'était rendu à merci avec le château de Malannoi, et avait été pendu avec ses compagnons, par Maximilien, ordonna à Tristan l'hermite, de prendre 50 des principaux prisonniers que les Français avaient entre les mains, et d'aller les pendre dans les lieux les plus apparens de la province; ce qui fut exécuté devant les portes d'Aire, Saint-Omer, Douai et Lille. Tristan avait décidé d'immoler dans cette occasion Polhein; mais Louis ne voulant pas faire à Maximilien cette offense et ce chagrin, ordonna de le garder en prison à Arras. »

Serait-ce ce Polhein qui aurait valu à notre monument le nom qu'il porta si long-temps? Fut-il exposé sur l'espèce de pilori dont nous avons parlé? ou quelque autre circonstance lui aura-t-elle fait donner son nom? Rien de certain ne nous confirme ces suppositions, mais ces faits suffisent du moins pour nous montrer l'indentité qui existe entre ce personnage, que Louis XI fit rendre à Maximilien en 1480, en échange de quelques chiens que possédait M. de Bossut, et le nom du monument qui nous occupe; et ils nous permettent de former des conjectures qui, je l'espère, ne paraîtront pas trop hasardées.

Au bout de cette même place si vaste et si belle par

ses maisons à arcades et à pignons enroulés du 17^e siècle, était autrefois la porte Saint-Michel, porte d'honneur, et toujours choisie pour l'entrée des souverains dans la ville. Son ouverture et son corps-de-garde existent encore, il suffirait de jeter un pont pour la rendre à la circulation, et donner à la route de Cambrai, ancienne Chaussée Brunchaut, son entrée droite dans la ville. A côté, et toujours dans l'enceinte des murs, Louis XI avait fait édifier une forteresse pour tenir en respect le peuple d'Arras, qui lui avait causé tant de peines, et avait si souvent bravé son courroux, en même temps qu'il érigeait dans la cité une autre citadelle, pour intimider aussi cette partie de la ville. Mais ces deux constructions ont été rasées en 1493, par ordre de l'empereur Maximilien, qui venait de s'emparer de cette ville par les ruses et la trahison de Jean le Maire, dit Grisard.

Enfin sont encore, auprès de cette porte Saint-Michel, les restes d'une chapelle qui s'y dressait avant la révolution et qui font disparate avec les autres maisons qui, garnies de pignons et de galeries, sous lesquelles on peut circuler à couvert, se raccordent avec celles de la petite place, construites de même, par la rue qui les joint entre elles et offre la même architecture. Cette ruine de chapelle appartenait à l'ancien couvent des Carmes déchaussés, qui fut établi sur cet emplacement en 1642, avec la permission des magistrats, par lettres patentes de Louis XIII. En 1700, ils obtinrent de rebâtir leur chapelle, sur l'emplacement de l'ancienne, mais en l'avancé

un peu sur la place, et, lorsqu'on en jeta les fondations, on trouva des caves à demi comblées, contenant des fourneaux qui avaient servi à faire de la monnaie. Car c'est là qu'en 1420 fut logé l'hôtel de la monnaie, par lettres de Charles VI, qui ordonne qu'il sera édifié un hôtel des monnaies dans la ville d'Arras, « pour y ouvrir comme ès autres monnaies du royaume (ordonnances des rois de France tome 2, page 95). » Cet hôtel y subsista jusqu'en 1667, époque où la prise de Lille par les Français fit transporter dans cette ville cet établissement. Nous trouvons encore en circulation beaucoup de pièces de billon sorties de cet atelier: ce sont souvent des mailles ou deniers de petite valeur, frappés sous les ducs de Bourgogne, et plus tard des billons plus grands, aux coins des Philippe-rois d'Espagne, intitulés comtes d'Artois, et qui portent un rat pour marque d'atelier. Outre cette ordonnance de Charles VI, nous avons encore les lettres patentes de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, du 17 mars et de juillet 1466 ou 67. La résolution des bourgeois, datée de 1420, qui consentaient à accepter l'établissement de la forge des monnaies d'or et d'argent sur le grand marché en la maison et place de la charpenterie, s'est aussi conservée long-temps dans le trésor des chartes de l'hôtel-de-ville, avec les patentes du maître de la monnaie et le wardain où sont reprises les charges et sermens de ses officiers, et peut-être pourrait-on encore les y retrouver au milieu des layettes si nombreuses qui forment ses archives. Enfin les premiers rois de France battaient monnaie à Arras, et

nous trouvons encore des pièces d'argent, qui se sont conservées jusqu'à nous, et qui sont frappées aux coins de Charles-le-Chauve et autres rois de la seconde race, avec l'indication de la monnaie d'Arras.

Parlerai-je de l'ancien palais des états d'Artois qui, situé rue Saint-Géry, a été métamorphosé en palais de justice? Dirai-je son architecture élégante, ses colonnes, chapiteaux et corniches de style corinthien, et la galerie qui déguise son toit et garnit toute la façade? Dirai-je enfin ces deux places, celle des États et celle de Saint-Géry, qui s'ouvraient devant ses deux portes, et permettaient ainsi aux membres nombreux de ce corps distingué d'y pénétrer avec facilité sans heurter ni croiser leurs équipages? Le bâtiment ne nous arrêtera pas, mais je dirai quelques mots sur l'antiquité et le but de ces assemblées, et sur la date de construction de cet hôtel.

Il paraît que ces états n'étaient que la continuation de ces assemblées du champ de Mars, que César trouva établies dans nos provinces, quand il vint les conquérir; composées alors de nobles et de prêtres, elles reçurent plus tard dans leur sein des délégués du peuple qui prirent le nom de tiers-état. Ces états d'Artois se confondirent avec ceux du comté de Flandre jusqu'en 1180; à cette époque l'Artois s'étant séparé pour former un comté indépendant, rétablit aussi ses états qui tinrent leurs séances dans l'abbaye Saint-Vaast, jusqu'à la conquête d'Arras, possession de l'Espagne depuis un siècle, par Louis XIV. Alors et jusqu'en 1677, l'Artois se trouvant scindé en deux parties, dont

l'une appartenait à l'Espagne et l'autre à la France, eut aussi deux assemblées distinctes, celle de l'Artois cédé, qui se tint à Saint-Omer, et celle de l'Artois réservé, qui se tint à Arras, excepté en 1661, qui la vit se transporter en la ville de Saint-Pol. Enfin les deux Artois s'étant réunis sous la domination française, réunirent aussi leurs deux assemblées, qui eurent lieu d'abord dans une maison rue Saint-Géry, sur la porte de laquelle était une pierre, où l'on voyait gravé Jean le Maire, dit Grisard, présentant les clés de la ville à Maximilien d'Autriche, jusqu'à ce qu'en 1700, cette maison et deux autres qui lui étaient voisines furent renversées pour voir s'élever à leur place l'hôtel qui existe encore, et qui sert aujourd'hui de palais de justice.

Les principales assemblées des états sont celles de 1338, au sujet de la guerre entre Philippe-de-Valois, roi de France, et Édouard, roi d'Angleterre. Le premier y envoya l'archevêque de Rouen, les évêques de Langres et de Beauvais avec deux cardinaux, et le deuxième, l'archevêque de Cantorbéry, les évêques de Lincoln et de Dunelmont avec le comte de Hainaut et Guillaume de Montaign. On ne put y conclure la paix. En 1454 et 1472, ils furent encore convoqués pour voter des subsides extraordinaires à leur prince, Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire. Charles-le-Quint les réunit aussi en 1540, pour le même motif; et il y confirma les coutumes de la province, qui venaient d'être recueillies et réunies en un seul corps d'ouvrage. Enfin, en 1579, les états d'Artois s'assemblèrent avec

ceux du Hainaut, de Lille et de Douai, en l'abbaye du mont Saint-Éloy, pour s'y réconcilier avec Alexandre Farnèse, duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, vivement courroucé des troubles d'Arras et de ceux qui avaient aussi à cette époque agité les autres provinces des Pays-Bas (1).

Depuis 1661 ces assemblées se tinrent tous les ans, pour voter les impôts, tailles et subsides, s'occuper des affaires qui pouvaient intéresser la province et des requêtes qui lui étaient adressées. Elles avaient leurs députés ordinaires, qui se renouvelaient tous les ans, et résidaient à Arras pour entendre et pourvoir aux affaires de la province pendant l'intervalle des sessions, en outre des députés, nommés députés en cour, qui se rendaient auprès du roi, à une époque qui leur était désignée, pour lui communiquer les décisions des états, soutenir et défendre les intérêts de la province.

Arras était aussi le siège du conseil provincial, seule cour établie pour avoir la juridiction des cas royaux, et à qui seule appartenait le ressort supérieur de toutes les juridictions domaniales et cours féodales de la province, ressort et enclavement, sauf appel au parlement de Paris, en matière civile ordinaire seulement. Ce conseil avait été établi par l'empereur Charles-Quint,

(1) C'est de cette époque que datent les premiers commencements de la république de Hollande, qui prit aussi le titre de provinces-unies des Pays-Bas; les quatre provinces qui envoyèrent leurs députés à l'assemblée de 1579 furent les seules qui demeurèrent alors soumises à l'Espagne.

en 1530, dans le palais dit la Cour-le-Comte, près de l'abbaye de Saint-Vaast, à Arras. Un siècle plus tard, après la prise de cette ville, en 1640, Louis XIII l'y maintint par sa déclaration du 16 décembre 1651, pendant que Philippe d'Espagne en installait un autre à Saint-Omer, pour les possessions qui lui restaient dans cette province. Enfin après la prise des Pyrénées, en 1659, le conseil siégeant à Arras, prit le nom de conseil d'Artois cédé, et celui de Saint-Omer, celui d'Artois réservé, distinctions qui cessèrent bientôt, en 1677, après la prise de Saint-Omer, par Louis XIII, qui supprima ce dernier, et confirma au contraire celui d'Arras, qu'il augmenta en, 1678 et 1687, de nouveaux conseillers, et peu après d'une chancellerie et d'un second président.

Ce conseil a continué jusqu'à la révolution de tenir ses séances dans le palais royal de la Cour-le-Comte, qui se trouvait au bout de la place de la Magdelaine, dans ce massif de maisons, nouvellement construites sur ses ruines, qui va rejoindre la rue des Agaches. Ce palais, avec la chapelle qui était très ancienne, avait été la demeure des comtes d'Artois, et depuis leur suppression, avait passé dans les mains des souverains de cette province qui, comme je l'ai dit, y installèrent le conseil en 1530. Quant à son architecture, je ne puis rien en dire, elle n'offrait sans doute rien de bien remarquable, car aucun écrivain n'en a parlé, et aucun dessin ne nous en a été transmis. Renversé à la révolution, lorsque la nouvelle juridiction établie à Arras eut été transportée dans l'hôtel des États, il fut remplacé par des

maisons particulières qui en effacèrent ainsi les moindres vestiges.

Enfin Arras avait encore le baillage ou gouvernance, qui jugeait de toutes les causes criminelles sans exception, et même sans appel, et de toutes matières civiles sous le ressort du parlement de Paris; il était situé dans la rue de la Gouvernance, non loin du palais des États, dans un bâtiment qui existe encore en partie, mais qui a été subdivisé pour former plusieurs maisons particulières; il était au reste assez moderne, et n'offre aucun intérêt.

Mais retournons aux portes d'enceinte de la ville, dont plusieurs ont été supprimées, et rappelons ces dernières en même temps que nous dirons celles qui leur ont survécu. Nous avons vu déjà la porte qui la séparait de la Cité, ainsi que celle Saint-Michel; entre celle-ci et la citadelle s'en trouvaient trois autres, dont une seule est encore ouverte, celle de Rouville, autrefois des Allouettes. Cette entrée de la ville est assez ancienne, car, en 1176, nous trouvons que Philippe d'Alsace, comte de Flandre et d'Artois, la fit construire en pierre blanche, par les mains de maître Wiltron, en forme de tour d'une figure octogone, flanquée de quatre petites tourelles. On y mit alors cette inscription: *Tempore Philippi nobilissimi Flandriæ et Viromandiæ comitis, fundata fuit hæc turris a magistro Willtroro tenus, anno 1176.*

Depuis, et dans les derniers temps, cette porte a été reconstruite, l'intérieur a été orné de sculptures, de trophées d'armes, et d'autres décorations, qui se déte-

riorent aujourd'hui, et sont mutilées dans quelques parties.

Entre Ronville et Saint-Michel, au bout de la rue du Saumon, était la porte Saint-Nicolas, qui, quoique fermée, et moins riche que la précédente, est plus curieuse cependant. Elle date de 1214, et fut érigée sous Philippe-Auguste, ainsi que l'indiquaient les deux inscriptions suivantes, gravées sur des pierres placées, l'une sur la façade extérieure, l'autre sur celle intérieure :

AU-DEHORS.

Anno incarnationis dominicæ MCCXIV, tempore domini Philippi illustris Francorum regis, et ejus primogeniti D. Ludovici, constructa fuit hæc porta, per manum et operam magistri Petri de Abbatia, quæ vicus est in civitate attrebatensi.

EN-DEDANS.

Maistre Pieres de l'abeye
Fit de ce œuvre la maistrie ;
En après l'incarnation
Jesu ki sofrit passion,
Eut XII cent et XIV ans.
Que ceste porte fait estant,
Fu quant syre de cest pays
Estoit messyre Louueys,
Li feu Felipe le buen roy,
Flamenc li fisent maint desroy.
Mais D. S. le roy tant onora,
Que as gens que lo luy mena,
Cacha de camp en mains d'un ior,
Othon le faus empereor :

Et prit V cuentes avec luy,

Kili orent faitmaint anyy.

Si ert de vengier desirans,

Li un ot, nom li cuens Fernans,

A qui ert Flandres et Haynaus,

Et li autres fu cuens Raynaus,

De Dantmartin et de Bologne :

Et li tiers fu d'otre Cologne,

Si ert de Tinkenebore syre :

Li quart fu cuens de Salebire.

Ce fut Guillaumes Longespée,

Qui por la guerre ot mer passée.

Frère estoit le roy d'Angleterre,

Ki ia nom Johans sans terre :

Et li quins fu li cuens de Lus,

Et trois cent chevaliers et plus,

Que mort, que pris sans nul delay,

Entre Bovines et Tournay.

Avint ceste chose certaine,

El mois de Juil une depmaine,

V jiors avant aoust entrant,

Et droit XXXVI ans devant, etc., etc.

Cette porte aujourd'hui supprimée, est assez bien conservée, elle a en-dehors les deux tours qui la flanquaient, et la forme à ogive de son ouverture, que ferme une muraille en briques; son nom lui est resté aussi, car elle est connue sous celui de fausse porte Saint-Nicolas.

Au bout de la rue des Capucins, est la porte d'Hagerue; fermée depuis long-temps; elle n'offre rien de remarquable dans sa construction, et nous dirons seu-

lement en passant, que c'est elle qui, en 1492, donna entrée aux troupes de l'empereur Maximilien. Car depuis Louis XI, Arras avait été réuni à la France; mais les conditions de cette réunion ayant été violées par son successeur, qui ne voulut pas épouser la princesse Marguerite, dont l'Artois formait la dot; des intrigues se menèrent sourdement pour rendre cette ville à ses anciens maîtres, et Jean Lemaître, dit Crisard, y réussit le 5 novembre 1492, en y introduisant les troupes de l'empereur, qui avaient entouré de drap, pour ne pas éveiller la garnison, les pieds de leurs chevaux.

Enfin reste encore, de l'autre côté de la ville, la porte de Méaulens, autrefois Miolens. Elle a été reconstruite intérieurement il y a quelques années, et a perdu les restes des tours qui la flanquaient de ce côté, Auprès d'elle a été creusée, en 1225, cette fontaine si abondante et si limpide, qui alimente les fossés de cette partie des remparts, et fournit à la ville une eau délicieuse et bienfaisante.

Du haut des remparts, la ville offrait jadis un aspect bien différent de celui qu'elle nous montre aujourd'hui. Alors se dressaient de toutes parts des tours, des flèches et des clochers; de vastes édifices la peuplaient; des églises de tous les temps la remplissaient, qui offraient aux curieux un vaste champ d'études. C'étaient d'abord les paroisses de Saint-Géry, Saint-Jean-en-Ronville, Saint-Nicolas-sur-les-fossés, Saint-Aubert, Saint-Maurice, Saint-Étienne, Sainte-Marie-Magdelaine, Sainte-Croix, Notre-Dame-aux-Jardins, dite la Chapelette, Saint-Nicolas-en-Latre, et Saint-Nicaise,

puis les abbayes de Saint-Vaast, du Vivier et de Sainte-Claire, et enfin les communautés des Dominicains, des Récolets, des Carmes chaussés, des Capucins, des Carmes déchaussés, des prêtres de l'Oratoire ou collège, des Dominicaines, ou dames de la Thieuloy, des Chariottes, ou filles de saint François; des Louez-Dieu, des Augustines, de l'hôpital Saint-Jean-en-Lestrée, de Sainte-Agnès, des Sœurs grises ou de la Charité, des Orphelins ou pauvreté, des Ursulines, des Brigittines, des Bénédictines ou de la paix de Jésus, des Clarisses, des filles de saint François à l'hôpital et des filles du Bon Pasteur ou de la Providence. Joignez à toutes ces maisons religieuses, les deux séminaires, les refuges de vieillards, et les refuges d'abbaye, et vous aurez une idée de ce que devait être la ville avant que la révolution, après avoir dispersé toutes les institutions religieuses, n'eût renversé la plupart de ces édifices et de ces tours. Aussi le courage me manque pour entreprendre l'histoire de tous ces établissemens, qui n'offrait souvent qu'un très faible intérêt, et me contenterai-je d'un bien faible aperçu qui dira leur origine, et ce qu'ils avaient de plus curieux.

Saint-Géry avait été construit en 1473, et était assez remarquable par son architecture et les nombreuses statues qui le décoraient. Cette paroisse était ancienne, car nous voyons la foudre frapper son église en 1255, et y allumer un incendie qui s'éteignit tout-à-coup de lui-même, ce qui fut alors regardé comme un miracle.

Saint-Jean-en-Ronville était aussi fort ancien; on y

voyait des tombeaux curieux entr'autres celui du fameux Jean Grisart et de sa femme. Leur épitaphe fut enlevée en 1678, par ordre du roi, et sur la demande du gouverneur qui, étant un jour dans cette église fut choqué du troisième vers. La voici en partie :

Asservit patriam qui nobis, mole sub ipsâ,

Confectum senio, sic tumulavit honor.

Expulit Atrebato Gallos, sine cœde, superbos :

Nestora nec Graii sic habuere suum.

Carminè plus fecit, pugna quam mille cohortes :

Oppida principibus restituit que suis, etc...

Cette paroisse avait été établie en 1160, et eut pour succursale, jusqu'en 1543, l'église Saint-Vincent, située dans une partie du faubourg Ronville, qui en avait alors pris le nom de faubourg Saint-Vincent.

L'église Saint-Jean-Baptiste, autrefois paroisse Saint-Nicolas-sur-les-fossés, fut bâtie à la fin du 16^e siècle, quand le style ogivique, parvenu à la troisième période de son existence, commençait à décroître et à vieillir. Ce n'était plus en effet cette architecture si riche, si hardie et si mystique que nous admirons encore dans tous nos monumens du 13^e siècle; au lieu des trèfles, des quatre-feuilles et de ces filets si élégans et si moëlleux qui se croisaient alors en mille formes gracieuses, dans les voûtes, dans les fenêtres et dans les immenses rosaces des travées ou du petit portail, des lignes courbes et bizarres, souvent grêles et raides. Les avaient remplacées, et les voûtes surchargées par la profusion de ces cordons de pierre, en étaient devenues lourdes.

Cette période, qui prit aussi le nom d'ogivique flamboyant, avait encore cependant des morceaux d'une grande beauté, l'hôtel-de-ville et le beffroy d'Arras que nous avons visités plus haut, et surtout l'église d'Ablain-Saint-Nazaire, à deux fortes lieues de cette ville, en sont les preuves, et cette dernière, qui a été moins souillée par les restaurations d'architectes inhabiles, nous offre malgré les ravages qu'ont fait autour d'elle le temps et les hommes, une belle ordonnance, et de superbes détails dans son portail et sa façade méridionale.

Saint-Jean-Baptiste est un peu plus moderne que ces monumens, et il est resté inachevé, probablement à cause de l'irruption dans ce pays de l'architecture classique, qui, dédaigneuse de celle qu'elle détiônait, en empêcha la reproduction dans cette église; en effet, Saint-Jean Baptiste fut bâti en 1565 et nous avons vu que déjà en 1573 on avait élevé en style classique ou de la renaissance, la petite façade de l'hôtel-de-ville. Aussi les quatre colonnettes qui flanquaient chaque colonne et qui devaient se prolonger en filets dans les voûtes s'arrêtèrent à quelques pieds des colonnes, les voûtes n'ayant pas été faites, et deux seulement allèrent former les arcades qui séparent les nefs; peu de fenêtres furent aussi garnies de meneaux et de rosaces, et au lieu d'un pavé en marbre, un carrelage en terre rouge s'étendit dans toute la surface intérieure de l'édifice: tandis qu'un vaste plancher, peint en rosaces, se suspendit au-dessus des nefs et cacha les combles et les solives du toit. Les sculptures elles-mêmes, qui avaient

été commencées autour du portail, furent laissées inachevées, et la tour au lieu de prendre exemple sur le monument qu'elle couvrait ou sur le clocher qu'elle remplaça en 1725, et qui avait croulé quatre ans auparavant, prit la livrée de la reine nouvelle, et s'entoura de tous les ornemens de l'architecture classique.

Tel resta Saint-Nicolas jusqu'à la révolution, tel l'utilisa celle-ci, en y installant le culte de la Raison, personnifiée par une comédienne, aux pieds de laquelle venaient se prosterner nos fiers républicains, et tel enfin le retrouva le catholicisme après être sorti vainqueur de l'épreuve terrible à laquelle on venait de l'exposer. Et cependant notre nouvel évêque, privé de la basilique si belle et si vaste, qu'avait élevé le moyen-âge au milieu de la cité, et qu'avait renversé la tourmente révolutionnaire, y installa le saint siège du diocèse, et la cathédrale provisoire, jusqu'à l'achèvement du nouveau temple qu'avaient commencé à bâtir pour eux les bénédictins de Saint-Vaast.

Enfin jusqu'à l'ouverture de la nouvelle basilique, rien d'important ne fut entrepris dans cette église, qui devint alors simple succursale, n'ayant d'autres ressources que celles d'une fabrique pauvre, et ne possédant aucun bien. Tout donc semblait encore lui présager cette obscure existence qu'elle avait menée jusqu'alors, si le choix éclairé du premier pasteur du diocèse n'eût remédié au défaut de fortune, en plaçant à la tête de cette paroisse, un prêtre savant et plein de zèle.

Celui-ci vit bientôt en effet le parti qu'il pouvait tirer de cet édifice, et fort de l'appui que lui prêtèrent

des paroissiens riches et généreux, il entreprit sa restauration avec une sagacité et une patience extraordinaires. Bientôt on vit se former les voûtes au-dessus des trois nefs, les filets des colonnes trouvèrent enfin leurs prolongemens, et allèrent se croiser au centre des voûtes, tandis qu'un pavé en marbre remplaça l'ignoble carrelage qui couvrait et l'église et le sanctuaire. Les filets ou meneaux, surmontés de rosaces, se placèrent aussi dans les fenêtres du chœur, qui se remplirent de vitraux de couleurs, faible imitation, il est vrai, des riches et superbes vitraux peints qui embellissaient nos églises au moyen-âge. Enfin nous voyons aujourd'hui des ouvriers intelligens, et un artiste sculpteur, connu par ses travaux dans la basilique de Saint-Denis, tailler les boiseries du chœur, les couvrir d'arcades à ogives, de figures, de rosaces et de clochetons aux feuilles de choux gracieusement enroulées, et l'autel lui-même surmonté d'un riche et élégant baldaquin, aux pilastres découpés, aux galeries en dentelles, aux rosaces à jour, et aux sveltes pyramides, dont les plans se tracent en ce moment, complétera, avec les stalles du chœur, la chaire de vérité, les meneaux des fenêtres de l'église, et tous les autres projets qu'a formés le zélé desservant, M. Godard, qu'aideront encore, il faut l'espérer, de généreux bienfaiteurs, la restauration de Saint-Jean-Baptiste.

Il est cependant une observation que je ne puis taire, pour être vrai, et qui, je le pense, ne blessera pas le créateur de tant de projets. Deux œuvres, dues aux inspirations d'ouvriers, peu habitués à ces sortes de

travaux, ont, dans le principe, taché ce monument, et aujourd'hui surtout que des travaux mieux entendus l'enrichissent et le complètent, ces taches seront encore plus apparentes et plus disgracieuses. Pourquoi en effet avoir appliqué au haut des filets qui flanquaient ces colonnes ces chapiteaux aux feuilles d'achante ; pourquoi, à leur point d'intersection dans les voûtes, avoir placé ces pendantifs aux mêmes enroulemens ? Les premiers étaient inutiles et n'entraient pas dans les plans de l'architecte qui éleva l'édifice, et devraient être rasés, et les seconds eussent été bien plus beaux et surtout plus dans le style de l'époque, si les feuilles de choux avaient remplacé la classique achante. Quant aux fonds baptismaux, ils sont indignes de l'église, rien dans leur disposition ni leurs ornemens ne rappelle la beauté et la légèreté des arcades et des décors du style ogivique, si bien imités d'ailleurs dans les voûtes et dans les nouvelles boiseries qui vont entourer le chœur, et nous faisons des vœux pour qu'on les enlève et qu'on les remplace par d'autres mieux entendus et mieux travaillés.

Autrefois Saint-Nicolas-sur-les-fossés était situé plus près des remparts, et n'était que succursale de l'église du faubourg Saint-Sauveur, mais en 1564 elle fut renversée pour être rebâtie bientôt sur le terrain qu'elle occupe maintenant.

Saint-Aubert, bâtie en 1520, était située à l'angle de la rue de ce nom et de celle des Gaugiers, sur le lieu même où saint Omer recouvra la vue lors de la translation des reliques de saint Vaast, en 687. Elle ne

fut long-temps que chapelle desservie par un vicaire. Sa tour était surmontée d'une pyramide en pierre, dont la pointe fut renversée par le vent, en 1707.

Saint-Etienne était une très ancienne église dont nous ne pouvons dire la date de construction; elle se trouvait en face de la chapelle et couvent de Ste-Agnès, sur la place dite encore de Saint-Etienne. Son existence comme paroisse, en 1240, nous est prouvée par les donations que lui firent Jean de Courcelle et son épouse Emma, dont elle conserva long-temps le tombeau en marbre, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et portant en relief les statues en marbre des donateurs.

Sainte-Marie-Magdelaine fut construite, en 1575, sur les ruines d'une autre église, bâtie en 1248; elle était assez belle, avait une tour élégante, et dépendait de l'abbaye de Saint-Vaast, qui l'avait ornée et embellie. Elle se trouvait en face du quartier abbatial, aujourd'hui l'évêché, et servait de paroisse aux domestiques de l'abbaye, et à ses dépendances dans la ville.

Sainte-Croix, église assez vaste du 15^e siècle, était située au milieu de la place de ce nom, et n'offrait du reste rien de remarquable. Celle qui l'avait précédée avait été bâtie en 1064, et était dédiée à saint Marcoul. Elle avait pour dépendance hors des murs l'église, depuis prévôté de Saint-Michel (maison de campagne des moines de Saint-Vaast, près de Blangy), dans le faubourg aujourd'hui commune de Saint-Laurent-lez-Blangy.

Notre-Dame-aux-Jardins, ou la Chapelette, fondée en 1148, par lettre du pape Eugène, dans les jardins

dépendant de l'abbaye de Saint-Vaast, auprès de la rue de la Fourche, fut rebâtie et consacrée en 1457. Ce n'était qu'une petite église que caractérise bien le nom de Chapelette, qu'elle portait aussi.

Saint-Nicolas-en-Lattre, ainsi nommé à cause de sa position dans l'âtre ou l'enceinte du cloître de la cathédrale, servit de paroisse à toute la cité, lorsqu'une chapelle de la cathédrale située près des fonds baptismaux eut perdu cette destination. En 1254, lorsque l'on eut bâti l'église Saint-Nicaise, elle partagea avec elle son ancienne circonscription. Celle qui fut rasée à la révolution et dont on voit encore incrusté dans le mur d'une maison du cloître un reste de chapiteau, avait été consacrée en 1495.

Saint-Nicaise, bâti comme nous venons de le dire en 1254, par l'évêque Jacques Durant, était situé à côté du cimetière général de ce nom, et nous offre encore des ruines assez grandes dans le jardin dépendant d'une maison de la rue d'Amiens. Le cimetière fut fondé, en 1292, par le chanoine Simon de Noyon, qui en donna le terrain. On y voyait une foule de pierres tumulaires très remarquables par leur sculpture, leurs épitaphes et leur antiquité: très peu ont échappé aux ravages du temps et des hommes, et sont déposées au musée d'Arras. En 1495, Jean Penel, autre chanoine, fit élever à l'entrée de ce cimetière la chapelle Saint-Liévin, dans laquelle fut établie une confrérie (1) en l'honneur de ce

(1) Cette confrérie existe encore dans la paroisse du Vivier et a pour but de fournir des cercueils aux pauvres, qui presque tous y sont associés, et de faire chanter des obits pour le repos de leurs âmes.

saint, que l'on invoquait pour la fièvre. En 1666, on y bâtit aussi la chapelle Notre-Dame-d'Heureux-Trépas, dont il ne reste plus de trace.

Quant aux abbayes, nous avons vu celle de Saint-Vaast, de l'ordre de saint Benoît, l'une des plus riches et des plus puissantes de France; Arras avait encore celles: du Vivier, formée à deux lieues d'Arras, à Wancourt, par Eustache de Neuville, en 1219. Dans les derniers temps, elle fut transportée dans la ville, dans le bâtiment qu'occupent les vieillards, bâtiment qui, non plus que la chapelle qui sert de paroisse, ne présente rien de remarquable; les religieuses qui l'habitaient étaient de l'ordre de Citeaux.

Et Sainte-Claire ou les Clarisses, de l'ordre de saint Augustin, et fondée en 1457, par noble homme Philippe de Saveuse, sire de Bailleul-Mont et Houvain: leur chapelle, qui sert maintenant de paroisse, attendant l'achèvement de celle que l'on bâtit sur la place de la Préfecture est fort petite, mais elle offre cependant des traces de l'architecture à ogive, et surtout quelques pierres tumulaires assez remarquables, mais frustes.

Venaient ensuite les couvens d'hommes: les Dominicains, établis d'abord au faubourg Saint-Sauveur, en 1231, et transférés dans la ville en 1641, on les appelait aussi Jacobius, frères prêcheurs de la province de France, et autrefois frères de Sainte-Rose du Pérou. Ils vinrent dans la ville en 1641, après la prise de cette ville par les Français, et se logèrent dans l'ancien hôtel d'Hannecamps jusqu'en 1573. Alors Philippe Denis,

pronotaire apostolique et chanoine d'Arras, leur donna l'hôtel de Beaufort, où ils demeurèrent jusqu'à la révolution. Leur chapelle avait été bâtie en 1689. Leur couvent sert aujourd'hui de prison.

Les Récolets furent d'abord rétablis au faubourg Saint-Vincent, partie de celui de Ronville, en 1223, par saint Pacifique, compagnon de saint François; mais en 1418, le magistrat d'Arras fit démolir ce couvent dans la crainte que les ennemis ne s'y fortifiassent; et Jean, duc de Bourgogne, le fit ensuite rétablir dans la ville. Ils avaient porté le nom de Franciscains jusqu'en 1620, époque où tous les couvens de ce nom, en France, se réformèrent et prirent celui de Récolets.

Les Carmes chaussés ou grands Carmes, fixés au faubourg Saint-Sauveur, en 1263, à la place des frères de la Pénitence, dits les frères Sachets, transportèrent leur maison dans la ville en 1478, dans la rue de Ronville. Déjà une fois, en 1414, ils avaient dû s'y cacher, après avoir détruit leur couvent du faubourg, à cause de la guerre, mais ils y étaient bientôt retournés; enfin, en 1478, Philippe, comte d'Artois, les plaça à Arras, et leur donna le terrain où ils bâtirent leur couvent et leur chapelle.

Les Capucins, appelés du Luxembourg à Arras en 1491, par Jean Sarazin, 76^e abbé de Saint-Vaast, qui leur donna le terrain sur lequel il fit construire le couvent qu'ils occupèrent jusqu'à la révolution, dans la rue qui prit leur nom, près de la porte de Hagerue. Ces bâtimens servent aujourd'hui de maison particulière et de filature de coton.

Les Carmes déchaussés, établis, comme nous l'avons dit plus haut, au bout de la grande place, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de la monnaie, en 1642. Leur église et leur couvent furent achevés en 1707 : on les appelait aussi Carmelins ou les Petits-Carmes.

Le collège, conduit d'abord par les Jésuites et plus tard par les pères de l'Oratoire, fut fondé en 1599 par Philippe de Gaverel, abbé de Saint-Vaast, qui le donna aux Jésuites, à condition que si l'abbaye de Saint-Vaast venait à brûler, lui et ses religieux auraient le droit de s'y retirer. Plus tard, après l'expulsion de France de cette société, on y appela, en 1777, des pères de l'Oratoire qui le dirigèrent jusqu'à la révolution. Les bâtimens étaient vastes et l'église surtout, bâtie en 1723, par son élégance et sa richesse, attiraient l'attention ; ils croulèrent tous à la révolution, et à leur place se sont élevées une foule de maisons, depuis l'hôtel de l'Univers jusqu'à la rue du quartier Eronval. Dans ce terrain, un éboulement qui s'est formé il y a peu d'années, a mis à découvert un caveau romain, dans lequel on a trouvé entr'autres une petite figurine en bronze.

Enfin Arras possédait aussi les couvens de filles ci-après : les Dominicaines ou dames de la Thieuloy, fondées au faubourg Saint-Sauveur, par Mahaut, comtesse d'Artois, en 1323, sur un terrain provenant de Jean de la Thieuloy, ce qui leur a valu ce nom. En 1641, elles entrèrent en ville en même temps que les Récolets ou Dominicains, dont elles suivaient la règle, et se retirèrent près de l'hôtel d'Egmont, rue

Saint-Géry, qu'elles échangèrent ensuite avec les religieux d'Eaucourt, dans le refuge desquels elles s'établirent.

Les Chariottes ou filles de saint François : cette maison fut créée en 1376, par Jean Chariot, et sa femme Emelet Hucquedieu, qui en firent un hôpital pour les pauvres femmes veuves et pour les pauvres voyageurs. Plus tard, en 1556, on y fit venir de Saint-Pol 12 sœurs Noires, du tiers ordre de saint François, qui furent chargées de soigner les malades, et d'aller même les garder en ville, quand on les demandait, ce qu'elles font encore aujourd'hui. Les bâtimens et la chapelle de ce couvent ont été construits dans le siècle dernier. Il portait aussi le nom d'hôpital Maingoval.

Les Louez-Dieu, filles de saint Jérôme de l'ordre de saint-Augustin, appelées à Arras en 1430 pour instruire la jeunesse et soigner les malades qu'elles allaient garder en ville. Le terrain de leur couvent leur fut donné en partie par Philippe-le-Bon, comte d'Artois; il n'en reste plus que quelques bâtimens d'habitation et la chapelle assez ancienne, qui fut paroisse après la révolution, sous le nom de Saint-Joseph, et qui sert aujourd'hui de lieu de réunion pour les Protestans.

Les Augustines. En 1222, des Filles-Dieu ou Bégui-nes se fixèrent au faubourg de Ronville, pour servir les malades; et, en 1430, elles embrassèrent la règle de saint Augustin qu'elles suivent encore. Leur couvent fut brûlé en 1440, par suite des guerres, et rebâti de suite par la veuve de Jean Hourier, qui s'y fit religieuse avec trois de ses filles; mais en 1640, le siège

d'Arras ayant encore ruiné leur maison, elles obtinrent de se fixer dans la ville, où elles sont encore, cloîtrées et vouées à l'instruction de la jeunesse.

L'hôpital Saint-Jean-en-Lestree fut fondé en 1178, par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui y établit quelques filles, pour avoir soin des pauvres malades, et des prêtres pour les administrer et les diriger. Mais plus tard, des abus se glissèrent dans cet établissement, et on fit venir des religieuses Augustines de Cambrai, en 1564, qui l'ont tenu jusqu'aujourd'hui. Les biens de cet hôpital sont administrés par des personnes désignées à cet effet, ils l'étaient autrefois par le premier président et le procureur général du conseil d'Artois, et le grand bailli de la gouvernance d'Arras. Les bâtimens reconstruits depuis la révolution ont failli devenir la proie des flammes il y a quatre ans; ils avaient remplacé d'autres constructions fort anciennes, et dont la façade principale, sur la place du Flot-d'Amin, présentait une riche architecture et une foule de statues en pierre.

Les filles de Sainte-Agnès ou les Agnétines furent établies en 1644, par Jeanne Biscot, d'Arras. Cette fille, qui voulut d'abord se vouer à la réclusion, ou aux missions du Canada, en fut détournée par des membres du clergé, qui lui conseillèrent de tourner plutôt au profit de ses concitoyens la charité qui l'animaient. Elle commença donc par établir dans la rue Saint-Maurice un refuge de femmes ou filles malades, peu après elle fonda une école dite de St-Joseph, ou de la Sainte-Famille de l'enfant Jésus, pour des pauvres orphe-

linoes. En 1637, affligée des maladies qui régnaient dans la ville et parmi les troupes qui y tenaient garnison, elle ouvrit près du rivage un hôpital où furent soignés les bourgeois et les militaires ; et bientôt après la peste étant venue ravager notre ville, elle transporta son établissement hors des murs, et y reçut tous les malades que l'on y fit transporter. Enfin, en 1643, elle obtint de l'abbé de Saint-Vaast la maison Sainte-Agnès, où avait été autrefois une petite école, et y fonda un couvent, qui fut approuvé par lettres-patentes de 1645. Elle y reçut de suite avec 5 religieuses, 18 orphelines, et le nombre s'en accrut bientôt après, quand des donations qui lui furent faites, lui permirent d'en entretenir davantage. Jeanne Biscot mourut en 1664, et laissa son établissement prospère à Arras, ainsi que ceux de Douai, de Péronne et de Dijon, qu'elle avait aussi fondés.

Cette maison s'est conservée jusqu'à présent, avec un nombre considérable d'orphelines pensionnaires, et beaucoup de pauvres externes, et sa chapelle, élevée en 1700, sert de succursale à la cathédrale, en faveur des habitans de la Basse-Ville.

Les Sœurs-Grises, ou de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, furent reçues à Arras en 1655, elles logèrent d'abord à Sainte-Agnès, jusqu'à ce qu'Agnès Deslion, tante du seigneur de Bavincourt, leur eût donné la maison située sur la paroisse Saint-Jean, où elles restèrent jusqu'à la révolution ; je ne dirai pas les immenses services que rendaient et rendent encore ces religieuses aux pauvres de la ville, il n'est personne qui ne les reconnoisse et ne les admire.

La Pauvreté est une maison fondée par Mahaut, comtesse d'Artois, qui lui assigna cent livres de rentes en 1323. La veuve d'Ignace Courcol lui donna la maison au-dessus du grand marché, près de la Thieuloy en la faisant sa légataire universelle. On y élevait dans les derniers temps les pauvres orphelins et orphelines, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner leur vie. Cet établissement a été reporté depuis dans la Cité et dans l'ancien Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu était un hôpital établi dans la Cité en 1270, par le chapitre de la cathédrale d'Arras. Hugues d'Ablain l'enrichit alors de donations et de rentes, et y fonda une messe à perpétuité. Cet hospice fut d'abord servi par des séculiers des deux sexes, mais en 1478, on les remplaça par des religieuses de saint François, que l'on fit venir de la Bassée. C'est dans leur maison que sont aujourd'hui les orphelins. Leur entrée principale a été prise pour établir l'école normale et pour cela on a renversé l'ancien bâtiment à ogives, qui datait de la fin du 15^e siècle.

Les Ursulines, établies dans Arras pour l'instruction gratuite des pauvres, par Guy-de-Sèves de Rochechouart, évêque d'Arras, en 1678. On les appelait aussi les mères de la Sainte-Trinité, de Saint-Pierre, de Sainte-Ursule, et aimées de Jésus.

Les Brigittines élevèrent leur maison en 1608, sous l'invocation de Notre-Dame-de-bonne-espérance. Leur nom leur vint de sainte Brigitte, qui vint à Arras en 1342, avec son mari, le prince de Nericie, Ulphon de Guthmarson. Ce prince étant tombé gravement malade

dans cette ville, dans une maison de la rue des Lombards, fut transporté chez un chanoine de la cathédrale, fils du seigneur de Bazantin. Là il recouvra la santé et bientôt après, retourna en Suède, sa patrie. Plus tard, en 1477, Louis XI logea dans cette même maison, où le prince avait été malade.

Les Bénédictines vinrent de Douai à Arras en 1613, elles portaient aussi le nom de sœurs de la paix de Jésus et occupaient le vaste jardin qui se trouve entre le cimetière Saint-Nicaise et le jardin de la préfecture, ancien évêché; on y voit encore une chapelle au milieu du jardin, qui contient une foule de monnaies et autres débris romains.

Les filles du bon pasteur ou de la providence établies à la fin du 17^e siècle pour les filles repenties, par Guy-de-Sèves, évêque d'Arras, qui y fit venir de Paris, pour la diriger, une religieuse du bon pasteur, occupaient les bâtimens actuels de M. Hallette.

Tels étaient les maisons et établissemens religieux qui couvraient autrefois la ville, et si nous y ajoutons encore l'évêché, aujourd'hui préfecture, les deux séminaires, rue de Beaudimont, dont on voit encore, dans une maison du cloître, une fenêtre à meneaux et ogives très-bien conservée, les refuges d'abbayes, et les diverses fondations ou petits hospices, ainsi que les chapelles qui s'y trouvaient aussi, nous pourrions nous figurer l'aspect tout religieux qu'elle offrait alors à l'étranger. Aussi du dehors on ne voyait que tours, dômes, flèches et clochers qui surgissaient de toutes parts, au milieu des hautes nefs des églises, et la rendaient si

pittoresque; tandis qu'aujourd'hui, presque tous ces édifices ont croulé et qu'à peine voyons-nous s'élever du milieu de ses maisons, le beffroy et la tour de Saint-Jean-Baptiste. Notre cathédrale elle-même n'a pu encore obtenir l'érection de sa tour, et elle reste là, debout, comme une vaste tombe, au milieu des toits qui l'entourent.

Mais il est temps que j'arrive au terme de cette promenade: nous venons de parcourir et la cité et la Haute-Ville, nous avons dit leur origine et leurs monumens, et les détails dans lesquels nous avons dû entrer quelquefois ont rendu longues, et peut-être monotones, dans certaines parties, ces deux promenades. Il ne nous reste plus maintenant que la citadelle et la Basse Ville à visiter, mais neuves, et sans monumens, elles ne nous arrêteront qu'un instant et nous nous reposerons ensuite pour reprendre notre course dans un autre article, et arriver enfin aux limites du département près de Cambrai.

Ce fut en 1667, pendant le séjour que fit à Arras Louis XIV, avec la reine-mère, qu'il se décida à bâtir cette citadelle qui devait compléter les fortifications de la place. Avant cette époque, la Basse Ville n'existait pas, le rempart en partant de la porte d'Hagerue se prolongeait en droite ligne jusqu'au pont de Cité, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue de l'Arse-
nal et du 29 Juillet; le Crinçon venait en remplir les fossés, et le reste n'était qu'une suite de prairies appartenant à l'abbaye Saint-Vaast. Le grand roi chargea donc Vauban, ce célèbre maréchal, de tracer et de

faire exécuter cette forteresse, qui est l'une des plus belles que cet officier ait fait construire ; pour cela on acheta une partie du pouvoir des Héés, qui se trouvait sur ce terrain, et forma une seigneurie vicomtière, appartenant, comme je l'ai dit, à Saint-Vaast, et on laissa entre elle et la ville un vaste terrain, qui, après la chute des anciens remparts, se couvrit de maisons, de belles et larges rues, qui forment la Basse-Ville, et ces vastes promena les que bien des villes nous envient.

Au centre de la citadelle est une église bien bâtie, mais qui ne doit pas nous arrêter, et à l'entour s'étendent les logemens de la garnison, les magasins d'artillerie, et les poudrières, qui sont maintenant entre les mains de l'un de nos trois régimens du génie qui viennent s'y remplacer alternativement.

Enfin, dans la Basse-Ville, on traça cette belle place octogone, qui sert maintenant de marché aux chevaux ; on éleva sur un plan régulier les bâtimens qui l'entourent, et on dressa au milieu cette pompe, surmontée d'une aiguille en marbre de Boulogne, qui s'élève à quarante pieds de hauteur environ. Le quartier abbatial de Saint-Vaast, aujourd'hui collège communal, se plaça aussi dans ce nouveau quartier, ainsi que les vastes casernes, où se loge la garnison d'Arras, le champ des manœuvres, le manège couvert, dont la charpente est si simple et si légère, l'arsenal, dans le grenier duquel les voitures peuvent monter par une pente douce et facile, etc.

SIXIÈME PROMENADE.

Il faut donc te quitter, antique cité, que j'avais tant de plaisir à visiter; il faut m'éloigner de toi sans avoir pu même compléter la tâche que je m'étais imposée, celle de redire ta gloire archéologique. Mais aussi, il fallait bien mettre un terme à cette course déjà si longue, il fallait nous reposer après cette promenade dans tous les recoins de ta vaste enceinte, après ces explorations, ces détails et ces discussions qui nous ont si long-temps arrêtés.

Et cependant il nous restait encore bien des choses à dire : outre bien des monumens secondaires, des églises paroissiales et des chapelles que je n'ai fait que citer, la numismatique étalait encore devant nous les monnaies de tous genres frappées à Arras ou pour cette ville; nous trouvions celles des rois de la première race avec la légende *Atrebats civitas*; celles de la seconde avec ces mots *Arras civis* : les mailles des

comtes de Flandre, et celles des comtes d'Artois qui leur succédèrent dans ton sein, mailles que l'on distingue par le mot Arras, dont chaque lettre est séparée par le bras d'une croix fleurdéliée; enfin les monnaies des rois d'Espagne successeurs de Charles-Quint jusqu'à Louis XIV, intitulés comtes d'Artois, avec un rat pour marque d'atelier. Puis nous avons les chartes qui accordent le droit de frapper monnaie à l'évêque d'Arras et à l'abbaye de Saint-Vast, la première donnée en 663 par Charles-le-Chauve et l'autre par Théodoric ou Thierry, bienfaiteur de l'abbaye.

Les méreaux déroulaient aussi devant nous leurs types et leur histoire, et parmi eux se distinguaient ceux de la cathédrale, frappés d'abord en plomb avec les rats qui entouraient le mot Arras. Plus tard ils furent remplacées, en 1456, par ceux en cuivre, quelquefois argenté, avec cette légende, d'un côté, *ecclesia atrebaten*, entourant les trois lettres C. A. P. (capitulum), et de l'autre les rats cernant les chiffres distinctifs de la valeur de cette pièce qui servait de jeton de présence, suivant l'opinion de M. Alexandre Hermant, pour les membres du chapitre, et peut-être pour les ouvriers qui édifièrent la cathédrale. On trouve aussi des méreaux distributifs pour les aumônes, portant d'un côté, une croix gothique, et la légende *mondati pauperum merellus*, et de l'autre les lettres CAP, et l'exergue *beatæ Mariæ Atrebatensis*.

Après les monnaies se présentaient aussi les sceaux, cette riche et précieuse collection qui se retrouve

éparse çà et là dans nos archives publiques ou privées. Ici la récolte aurait été plus abondante encore; nous avons ceux des échevins et des mayeurs de la ville et de la cité: ceux du chapitre, de l'évêque et du prévôt de la cathédrale, ceux de l'abbé et de l'abbaye de Saint-Vast; ceux des comtes et comtesses d'Artois, sans compter une foule d'autres appartenant à la noblesse ou aux maisons religieuses de cette ville. En examinant ces sceaux, nous eussions vu comment les rats qui entouraient la tour échevinale de la cité et le lion de la ville au 15^e siècle, furent enfin tout-à-fait évincés et disparurent des deux sceaux comme des deux écus; nous aurions admiré sur le scel de la cathédrale, au 14^e, Notre-Dame dans son temple gothique si riche et si délicat; sur celui de l'abbaye Saint-Vast, au 15^e siècle, le saint évêque mitré et crossé assis sur un trône, et surtout nous eussions parcouru la longue série de nos comtes, armés de pied en cap, ainsi que leurs chevaux, et de nos comtesses représentés sous un portique du style ogivique le plus pur et le plus élégant.

Tous ces détails eussent pu, peut-être, intéresser quelques-uns de nos lecteurs, mais pour d'autres ils eussent été insipides et fastidieux. D'ailleurs cette branche de l'archéologie est d'une étude difficile et longue, et d'autres la décriront bien mieux que je ne pourrais le faire ici (1).

(1) M. Alexandre Hermant a déjà publié, sur les monnaies de Saint-Omer, un travail bien précieux, dans les Mémoires de la société des antiquaires de la Morinie; il en prépare un autre sur la numismatique et les sceaux de l'Artois.

Je quitte donc décidément la ville pour arriver enfin aux limites de ce département, et où doit se clore la première série de ces promenades.

Quand on a franchi l'ancienne porte Saint-Nicolas par où sortait la chaussée romaine, on se trouve de suite dans le faubourg Saint-Sauveur, célèbre aujourd'hui par les belles promenades et par les bals d'été qui y réunissent l'élite de la jeunesse d'Arras.

Ce faubourg en formait deux autrefois, et la partie qui se trouvait entre le Riez et la porte, s'appelait porte de Saint-Vincent, sans doute à cause du patron de son église, renversée en 1414 par ordre de Jean-sans-peur, comte d'Artois. A sa droite, et en regard de la porte de Ronville, autrefois porte des Alouettes, était d'un côté le faubourg du Temple et de l'autre celui des Alouettes, qui tous deux ont perdu leur nom pour prendre celui de Ronville, à cause de la cense de Rodonivilla qui se trouvait sur son territoire et dont fait mention la donation faite par l'évêque d'Arras Saint-Vendicien, au chapitre de cette ville, en 674. Enfin sur la gauche était le faubourg de Saint-Michel, en face de la porte de ce nom, qui s'appelait ainsi à cause d'une chapelle dédiée à cet archange, et située entre la ville et le château de Belle-motte, depuis abbaye d'Avesne. Cette chapelle fut rasée en 1199 par l'abbé de Saint-Vast, Henri, qui éleva à sa place un prieuré qui prit le même nom, et dans lequel se logeaient les religieux malades ou infirmes; les autres venaient aussi de temps en temps s'y promener en récréation. Mais, à cause de sa proximité des remparts,

cet établissement fut plusieurs fois renversé pendant les sièges de cette ville, puis relevé jusqu'à ce qu'enfin un grand prieur nommé Chasse le fit rebâtir plus loin près du pont de Blangy-Saint-Laurent, où ses bâtimens existent encore: sur l'ancien emplacement de ce prieuré, s'éleva, jusqu'en 1753, une croix de fer qui fut alors enlevée. Le faubourg Saint-Michel a aussi disparu.

Dans le faubourg Ronville, était bâti, au coin du chemin de Bucquoi, une tour qui fut détruite pendant les guerres du 16^e siècle; on y voyait aussi l'ancienne maison de Templiers, fondée en 1263 et renversée en 1307, quand l'ordre entier condamné en masse, fut proscrit et décimé. Ses biens passèrent au commandeur de l'ordre de Malte qui succéda aux chevaliers du Temple, à Haute-Avesne, sur la route de Saint-Pol.

Quant au faubourg Saint-Sauveur, ce qui fait aujourd'hui sa réputation, sont les belles promenades qu'y possède la ville, depuis 1436, et qui ont pris le nom du Rietz, à cause de la donatrice qui s'appelait ainsi, et qui le destinait comme dit le titre translatif de propriété « al jeunesse d'Arras pour s'y esbaudir et s'y abanier. » Ce Riez séparait le couvent des dominicains de celui de Lathieuloy, plusieurs fois détruit, et dont les moines enfin découragés, allèrent s'établir dans la ville avec toutes les autres maisons religieuses qui peuplaient ce faubourg, comme je l'ai dit plus haut. L'église resta seule de tous ces monumens religieux; elle ne fut détruite qu'à l'époque de la révolution, pour se relever en 1829, au grand contentement des habitans, réduits, depuis le rétablissement du calte,

à convertir en temple du Seigneur une grange.

Quand on a traversé le faubourg en suivant l'ancienne chaussée romaine, aujourd'hui grand'route de Cambrai, on arrive bien vite à Thillooy-les-Mosflaine, qui n'est éloigné que d'un myriamètre environ.

Ce village très ancien, puisqu'il en est parlé en 674 dans les états des revenus de l'abbaye Saint-Vast, s'appelait alors Tilgidium; et ne prit son nom de Mosflaine que dans les derniers temps, après sa réunion au hameau de ce nom.

A Mosflaine ou Mosflaine était un bois assez grand qui eut à souffrir des divers sièges qui vinrent investir Arras. Il appartenait à l'abbaye de Saint-Vast, ainsi que la chapelle et les habitations élevées sur ses bords; aussi après le siège de 1414, l'abbé Jean de Méricourt fit-il relever ses maisons et replanter son bois qui avait beaucoup souffert. En 1477, nouveaux ravages accompagnèrent un nouveau siège de cette ville, et les troupes de Louis XI, qu'aiderent aussi les habitants des communes voisines, y enlevèrent, dit Ferry de Locre, plus de 5000 chênes. Peu de temps auparavant, il avait servi de refuge au capitaine Salezar, envoyé par Marie de Bourgogne avec le seigneur de Vergy et Philippe de Potière, seigneur d'Arcy, avec 1600 hommes, au secours des Attrébatés assiégés par Louis XI. A la tête de 1600 hommes, ils espéraient entrer dans cette ville sans coup férir, mais le gouverneur de la cité vint au-devant d'eux, les battit, et fit un grand nombre de prisonniers, ce qui n'empêcha pas cependant le seigneur d'Arcy de se faire jour au tra-

vers des ennemis, et d'entrer dans la place à la tête de 600 hommes. Salézar, lui, se sauva dans le bois de Moflaine, et fut rejoint à minuit par des soldats d'Arras, qui le firent entrer avec eux dans cette ville. Au 16^e siècle, ce bois fut défriché et à sa place se dressa la ferme de Court-au-Bois, où logea, en 1654, le prince de Ligne et l'Archiduc, tandis que toute la cavalerie espagnole se cantonnait à Thillooy et aux environs. Mais cette ferme aussi disparut bientôt, et les terres qu'elle exploitait furent louées ou vendues par parties.

Quant à Thillooy, nous n'y trouvons aucun monument remarquable; aussi passerons-nous bien vite pour arriver à Wancourt, situé un peu plus loin, à droite aussi de la chaussée.

Ici nous avons des souvenirs de tous genres qui nous arrêteront un peu plus longtemps. D'abord, c'est la légende de Saint-Obode qui, natif de l'Écosse, vint prêcher l'évangile dans ce pays. Encore en passant dans Wancourt, il fit, dit l'historien Gazet, « soudre une petite fontaine pour la commodité des habitans, laquelle, tost après, fut gastée et infectée par un serpent qui saillit dedans, mais à la seule bénédiction du saint homme, il fut bientôt estinct, et estant tiré hors, l'eau en fut plus claire et plus nette, voire même plus saine et salutaire pour la guérison de plusieurs maladies, si comme fiebvres et autres débilités: de façon qu'il y est honoré pour patron de l'église.» Cette fontaine avait disparu depuis assez longtemps, quand le maire de Wancourt, sur les indications de quelques vieillards,

entreprit, il y a quelques années, de la rechercher, et bientôt les fouilles qu'il fit faire furent couronnées d'un plein succès, et découvrirent la source encore entourée d'une belle maçonnerie.

Wancourt possédait aussi autrefois des forts ou châteaux qu'avaient élevés les habitans pendant le 17^e siècle, pour y retirer leurs familles et leurs richesses, et les y défendre contre les entreprises des maraudeurs et des partisans, si communs pendant les guerres de cette époque. Le plus considérable de ces forts consistait en un bâtiment carré, en briques, contenant plusieurs étages, excavé en dessous, et garni de créneaux et de machicoulis; il était situé sur le bord du village, du côté de Thillois, et existait encore en partie en 1700. Aujourd'hui on ne voit plus que les terrassements et les fossés qui l'entouraient et qui, par leur grandeur, attestent son ancienne importance. Les deux autres étaient plus petits: l'un était près du château, et l'autre hors du village, vers le sud-est. Ce dernier, mutilé et restauré, a été converti en moulin. Enfin, en 1811, fut découvert sous cette commune, un souterrain qui paraissait assez vaste, maçonné en briques, mais dont on n'a pu constater la forme et la profondeur parce que les ouvriers qui le trouvèrent ne prirent pas la peine de déblayer la terre qui l'encombrait dans plusieurs endroits, et qu'ils refermèrent l'ouverture qu'ils avaient trouvée. Ce souterrain dépendait sans doute du château; il aura été construit, comme tant d'autres, pour servir de refuge aux habitans; mais il diffère de ceux qui sont dans beaucoup

de communes voisines, et que l'on croit remonter au temps des invasions normandes, et peut-être même à l'époque de l'occupation romaine ou celtique (il faut suivre les indications de Baldéric ou Baudri, et, avant lui, de César); ceux-ci en effet sont creusés dans le roc ou l'argile, ne contiennent ordinairement aucune trace de maçonnerie, et offrent de chaque côté d'un long et étroit corridor des salles dans lesquelles se trouvent des traces de mangeoires, de rateliers, des clous et des plaques de fumée provenant des lampes qui éclairaient ces sombres et tristes retraites, des débris d'ossements d'animaux, des puits à eau, et enfin tout ce qui prouve le séjour de l'homme.

C'est aussi à Wancourt que le seigneur de Neuville fonda, en 1227, une abbaye de filles qui prit le nom d'abbaye du Viviers des champs, à cause des étangs de ce seigneur qui se trouvaient près d'elle. Henry Fallemplin, religieux des frères prêcheurs, dirigea les constructions de cette abbaye et y plaça des religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui furent depuis transportées dans la ville d'Arras, où elles restèrent jusqu'à la révolution, en conservant le nom du Viviers, qu'elles ont légué à tout le quartier qui les avoisinait.

Presqu'en face de Wancourt, de l'autre côté de la route, est Monchy-lez-Preux, situé sur une éminence qui le fait apercevoir d'assez loin. Les auteurs qui ont parlé de ce village, ont varié sur l'étymologie du nom de les Preux qu'il porte: les uns se basant sur la nature du sol rempli de grès, et sur son ancien nom de Monchy-Preux (*Monchyacum-Petrasum*), ont

cherché là son origine; d'autres ont voulu voir dans son nom un dérivatif de celui de Monchy-près-Reux, village situé en effet près de Monchy; enfin il en est qui veulent dire Monchy-Lespreux, à cause d'une léproserie établie autrefois dans ce lieu; et l'on montre en effet un champ dit de l'aumône, où l'on prétend qu'était bâti cet établissement où l'on menait les malades d'Arras et des villages voisins. Je ne discuterai pas ici sur ces diverses étymologies, le lecteur jugera, s'il trouve que cela en vaille la peine, et sans m'arrêter plus longtemps, je passe à la légende de Saint-Jean le berger, natif de Monchy, et qui a laissé des traces de sa sainteté.

Ce saint homme, disent Ferry de Locre et Gazet, après une vie pleine de mérites et de vertus, était devenu en grande vénération pour les habitans du pays; de bien loin on venait solliciter ses prières, pour obtenir des guérisons, qui, souvent, ne se faisaient pas attendre. Aussi, après sa mort, à laquelle assista l'évêque d'Arras, Pierre Masoère, fut-il bien regardé comme un saint, et ses dépouilles mortelles, héritières de ses pouvoirs de faire des miracles, furent-elles conservées bien précieusement. A la révolution, on voyait encore son tombeau en marbre, soutenu par quatre lions et surmonté de deux chérubins, qu'avait élevé un certain comte Oudart, qui avait été guéri par l'entremise du saint.

Ferry de Locre raconte aussi que pendant longtemps on conserva debout le petit jardin et la cabane qu'avait habitée Jean le berger: il s'y trouvait, dit-il, un

noyer qu'on apercevait de la chaussée et qui tous les ans, nu, sans feuilles et fruits, le jour de saint Jean-Baptiste, se trouvait toujours le lendemain couvert de feuilles et de fruits que tous les habitans venaient cueillir et se partager en mémoire de leur saint compatriote.

On venait aussi visiter, avant la révolution, un grès placé près de cette cabane, et dans lequel on montrait un trou que le saint y avait fait, disait-on, en y enfonçant le doigt.

L'église de Monchy, bâtie à trois nefs, non voûtées, non plus que le chœur, ne présente pas grand intérêt ; le tombeau seul de saint Jean s'y faisait remarquer ainsi que celui de Jacques de Bacquehem, et d'Anne son épouse: la tour carrée est surmontée d'une petite flèche en bois.

Ce village fut occupé, pendant la guerre de la succession d'Espagne, par les armées qui vinrent tour-à-tour assiéger Douai, en 1710 et 1712, et par celles qui venaient à son secours. Quand l'une se retirait, l'autre venait prendre sa place, et c'est alors que fut renversée, sans doute, une tour qui se trouvait près d'une ferme, nommée Cense-la-tour, qui appartenait aux Dominicains d'Arras.

Enfin il y avait dans cette commune plusieurs seigneuries qui appartenaient, la principale à l'abbaye d'Hasnon, et une autre à l'évêque d'Arras ; on y remarque aussi que les sources qui sont très profondes au bas du mont, jaillissent à son sommet et forment de petits ruisseaux.

En sortant de Monchy, on voit, de l'autre côté de la chaussée, Guémappe, qui ne nous arrêtera pas longtemps ; car il ne nous offre presque rien de remarquable : nous citerons seulement une maladrerie qui y fut établie au 13^e siècle, et qui fut réunie à l'hôpital d'Arras, en 1698 ; l'église n'est pas digne non plus de nous arrêter ; sur son clocher, bâti en 1695, avaient été gravées les armes de Montmorency de la branche de Neuville-Vitasse, mais il fut démoli en 1724, et celui qui l'a remplacé est tout uni et surmonté d'une flèche de bois.

Quittons donc Guémappe, car Boiry-Notre-Dame, situé à gauche de la route, non loin de Monchy-lez-Preux, nous appelle pour nous montrer un monument placé près de lui et qui a plusieurs fois déjà occupé les archéologues, qui, la plupart, l'ont pris pour un cromlech, ou cercle druidique.

C'est au haut d'une éminence qu'il s'élève entre Boiry-Notre-Dame et Sailly-en-Ostrevant, sur une butte de terre, évidemment faite de main d'homme, formée d'une terre grasse et compacte, très difficile à remuer parce qu'elle se colle aux outils, et qui a 8 mètres 2 décimètres de hauteur sur 81 mètres 2 décimètres de circonférence.

Sur la plate-forme qui termine ce cône tronqué, sont plantées six pierres formant un cercle de 4 mètres 8 centimètres de diamètre, au centre duquel se trouvait autrefois une septième pierre que l'on a enlevée depuis, mais dont on voit encore la place. Ces pierres n'ont que 97 centimètres de hauteur sur 9 centimètres carrés

d'épaisseur, la trace du marteau s'y montre partout et a formé, à la partie supérieure tournée vers le centre, un renflement en forme de menton, de 8 centimètres de saillie.

Sont-ce là, je le demande, les caractères d'un monument celtique, et quelle analogie peut-on trouver entre ces petites bornes et les blocs énormes de grès bruts que remuaient et superposaient sous divers formes les prêtres Gaulois ! J'avoue que je ne puis me ranger à cette opinion, quoique cependant je n'en ai pas d'autre à lui opposer, car je n'ai rien trouvé qui puisse jeter le moindre jour sur l'origine de ce bizarre monument. La butte est peut-être une tombelle celtique, et les habitans racontent que des personnes qui ont voulu la fouiller il y a quelques années, en furent empêchées par un spectre qui se leva devant eux et les fit reculer. La vérité est que la terre est très difficile à remuer, comme je l'ai dit plus haut (ce qui contraste avec les terres voisines, légères et meubles), et que les explorateurs auront dû reculer devant les fatigues auxquelles ils ne s'étaient pas attendus.

Je me bornerai donc à faire connaître la légende que ce peuple y a attachée et qui explique, pour lui, le nom des sept bonnettes, des sept fillettes ou des sept marconnettes que portent les sept pierres qui le composent.

C'était par un grand jour de fête, et l'église catholique célébrait, par de majestueuses et saintes cérémonies, la gloire du Très-Haut. Tout le peuple de Boiry, réuni dans le temple saint, chantait en chœur

ses louanges, et s'énivrait des douces joies que l'on goûte au pied des autels. Sept jeunes filles cependant se tenaient éloignées de cette sainte assemblée, et, comme pour narguer leurs voisins, peut-être aussi pour braver le ciel, elles prirent avec elles un ménestrier et, avec lui, allèrent se placer sur la terrasse qui existait au haut de la butte, dont nous avons parlé, pour s'y livrer publiquement aux ébats d'une danse lascive. Les imprudentes ! elles croyaient pouvoir impunément s'attaquer au Dieu qui les avait tirées du néant ; elles le pensaient sans doute incapable de les punir ; mais bientôt elles furent cruellement détrompées, car une main vengeresse s'appesantit sur elles, et les fit toutes périr, dans les huit jours, au milieu des plus atroces douleurs et des imprécations du désespoir. Le ménestrier aussi, qui avait profané son talent dans un aussi grand crime, en partagea la punition, et comme ses malheureuses compagnes, périt plein de désespoir et l'écume à la bouche.

Aussi le peuple fut-il frappé de la vengeance céleste, qui n'était du reste que trop bien méritée, et éleva-t-il sur la butte, témoin de ce crime, les sept pierres dites encore les sept fillettes.

Boiry-Notre-Dame fut aussi témoin d'un crime atroce et dont se rendit coupable envers son évêque le châtelain de la ville de Cambrai. Ce jeune seigneur Hugues, fier du rang qu'il occupait, et oubliant qu'il le devait à l'évêque Liébert, son seigneur, osait promener dans la ville ses vices et ses exactions. Plusieurs fois reprimandé et enfin excommunié pour ses crimes,

il se refugia d'abord à Prouville, où il se fortifia dans un château, et de là continua ses brigandages : sommé par l'évêque de restituer le fruit de ses rapines, il osa provoquer ce prélat à un combat singulier; chassé par suite de son château qui fut rasé, il se réfugia dans le fort d'Oisy où il continua sa vie criminelle. Assigné devant ses juges, il y aggrava ses fautes par ses injures et ses menaces, et enfin profitant peu après d'une tournée que Liébert faisait dans son diocèse, il vint la nuit le surprendre à Boiry, pénétra dans sa chambre après avoir massacré le prévôt qui s'appuyait contre la porte pour empêcher de l'ouvrir, et s'étant emparé de l'évêque, il le conduisit en chemise à Oisy, où il le retint prisonnier. Mais son crime ne demeura pas non plus impuni : Arnout, comte de Flandre, vint délivrer Liébert, le ramena en triomphe à Cambrai, et le ravisseur, chassé d'Oisy, fut contraint de quitter le pays, et de laisser en repos le prélat qu'il avait tant affligé.

De Boiry-notre Dame à Vis en Artois, il n'y a pas loin; mais ce dernier, non plus que Rémy et Haucourt qui l'avoisinent, ne présente pas grand intérêt. La tradition parle seulement d'un château fort qui existait autrefois à Vis, mais dont on ne voit aucune trace. On y a aussi trouvé, il y a peu de temps, un amas d'anciennes monnaies dont je n'ai pu connaître les types. Son église, grande, belle, et à trois nefs, est toute moderne. Quant à Rémy, il possède une église dont le chœur a été bâti en 1560, et qui renfermait le tombeau de Charles de Pressy et de Marguerite de Cambrai

dame de Remy, d'Eterpigny, de Thilloy, de Dury, etc., etc. Le clocher était une tour carrée, de pierres blanches, surmontée d'une flèche en bois. Il avait aussi un château bâti au 16^e siècle et flanqué de tours, qui appartint d'abord à la famille de Précý, puis à celle d'Aoust de Baratre, et plus tard à M. de la Terre.

Haucourt ne se recommande que par la naissance, au commencement du 7^e siècle, de Saint Aubert, un des évêques d'Arras et de Cambrai qui se distingua le plus par ses vertus et ses miracles.

Après Haucourt vient Eterpigny, que traverse une voie romaine, peut être celle que nous trouvons dans les marais de l'Ecluse, et qui portée par une digue au milieu des eaux, semble se diriger ou sur Douai ou sur Vitry, bourg important au commencement de la monarchie. Sur le territoire d'Eterpigny, se rencontrent encore des débris de constructions romaines qui semblent indiquer une maison ou une villa importante.

C'est dans cette commune que se réunissent pour ne plus former qu'un seul ruisseau, la Sensée, venant de Guémappe; le Cojeul de Chérisy; la Riviérete de Remy; le Hourton de Boiry-Notre-Dame, et enfin le ruisseau d'Hamblain le-Prez, qui tous confondent leur nom dans celui de la Sensée. Au milieu de toutes ses eaux, se dressait un antique manoir, consistant en un bâtiment assez bas avec un seul étage, et entouré de fossés pleins d'eau. Mais le pont-levis et la porte d'entrée avaient été rebâti en 1705. L'église, bâtie en 1798, a trois nefs, et contient la sépulture des seigneurs de Coupigny de la branche du Péage, l'une

des seigneuries de ce village. Sa tour est basse, construite en grès, et recouverte d'une flèche en bois.

Je ne dirai rien de Dury, village qui ne présente pas d'intérêt, pour jeter de suite un coup d'œil sur les monumens celtiques qui entourent l'Ecluse et qui sont dignes de nous arrêter un instant.

L'Ecluse, autrefois bourg important, garni d'un château-fort, plusieurs fois pris et repris par les armées qui se disputèrent si souvent l'Artois, est bien déchu maintenant de sa grandeur passée. Son château renversé ne présente plus que des ruines, au haut d'un monticule qui s'avance, comme un promontoire, au milieu des eaux, et lui n'a même pu obtenir d'être désigné comme chef-lieu de son canton. Je ne m'arrêterai donc pas à son histoire, il appartient d'ailleurs au département du Nord ; mais je dirai on peulvan, qui semble avoir fait partie d'un système de pierres celtiques dont nous trouvons encore des restes au Hamel et à Tortequesne.

Ce peulvan est un bloc de grès, de 5 mètres 83 centimètres de hauteur hors de terre, sur une largeur, à sa base, de un mètre 94 centimètres et une épaisseur de 65 centimètres, qui s'élève à cinq minutes de l'Ecluse, sur une éminence qui sépare ce village de celui de Dury. Ce grès est entièrement brut, aucune trace de travail ne s'y fait remarquer, excepté toutelois trois petites rigoles qui se trouvent gravées sur la face principale, du côté du Hamel, et qui ont donné lieu à une légende fantastique.

Cette pierre est en effet nommée la pierre du Diable,

et voici pourquoi. C'est que Satan, toujours le héros de ces sortes d'histoires, avait entrepris, par un pacte signé et authentique, d'élever, en blocs énormes, une cense à l'Ecluse; il devait la terminer dans l'espace d'une nuit, avant le chant du coq, et pour récompense il devait avoir l'âme de son contractant. Il s'était donc mis joyeusement à l'ouvrage, suivi et aidé par ses fidèles et noires légions; aussi le bâtiment s'élevait-il rapidement; les blocs superposés et enchassés les uns dans les autres, s'amoncelaient déjà, se prêtant un mutuel appui, et Satan, qui portait sur ses épaules la dernière pierre qui devait couronner la cense, entonnait son chant de victoire, quand un maudit coq se prit aussi à chanter et troubla ces accords mélodieux. Et, n'était-ce pas déplorable, après un si rude travail, et au moment de toucher au terme de ces peines, de voir une indigne volaille arrêter, par un seul cri, tant de bonheur auquel on croyait toucher, et couvrir de honte le roi des enfers, l'antagoniste du roi du ciel. Aussi Satan ne put-il retenir l'explosion de sa rage, et en s'envolant pour son ténébreux royaume, enfonça-t-il en terre la pierre qu'il portait, et y imprima-t-il les traces de ses griffes puissantes.

Telle est l'histoire que racontent, au sujet du peulvans de l'Ecluse, les habitans du pays, et cette histoire, toute bizarre qu'elle est, semble indiquer cependant qu'autrefois l'Ecluse possédait un monument important, un cromlech peut-être, que la légende nomme cense, et qui aura disparu depuis, sans doute pour servir à édifier les murailles du fort de l'Ecluse.

Au pied du vaste monolite ont été, il y a 54 ans, pratiquées des fouilles qui ont été poussées jusqu'à une profondeur de 5 mètres 83 centimètres, et qui ont prouvé qu'il n'avait pas moins de 11 mètres 68 centimètres de hauteur, 13 mètres 20 centimètres cubes environ de capacité. Qu'on juge donc de la puissance des druides qui, sans le secours des machines si perfectionnées que nous possédons aujourd'hui, parvenaient à soulever des masses aussi fortes, masses qui rappellent au reste les fameux monolites Egyptiens que l'Europe va chercher à grand frais pour enrichir nos places publiques. Mais l'Egypte civilisée couvrait d'hiéroglyphes ses monumens, et les druides les laissaient bruts et informes.

De l'autre côté du marais de l'Ecluse, et sur la côte élevée qui le sépare du Hamel, se dresse le second monument celtique que j'ai cité tout-à-l'heure. Ici ce n'est plus une seule pierre isolée se dressant au milieu de la campagne, mais bien un groupe de cinq pierres réunies et assemblées en forme de grotte ou de caverne. Ce monument aussi a été plusieurs fois visité et décrit par de savants archéologues; mais ici encore, je crois qu'ils se sont trompés, car ils l'ont tous considéré comme un dolmen ou autel druidique, tandis que tout semble indiquer qu'il est plutôt une de ces pierres branlantes devenues si rares en France.

Il se compose en effet de cinq grès, quatre de deux mètres 59 centimètres de largeur sur 32 centimètres d'épaisseur, posés parallèlement deux par deux, et

qui forment une galerie se dirigeant du nord au sud, et la cinquième de deux mètres 59 centimètres de largeur sur 3 mètres 24 centimètres de longueur, posée sur les deux septentrionales en forme de table. Cette pierre n'est élevée maintenant que de 1 mètre 29 centimètres au dessus du sol; mais tout prouve que ce dernier a été exhaussé par les sables et les éclats de grès qui ont été tirés des carrières voisines; et d'ailleurs les vieillards l'ont connue beaucoup plus enterrée autrefois. La table est aujourd'hui immobile et fixe et ressemble en effet à un dolmen, autel, ou table celtique; mais anciennement il n'en était pas ainsi; car d'abord les habitans du pays se rappellent fort bien l'avoir vue posée d'aplomb sur les deux pierres septentrionales, et l'avoir fait remuer avec la plus grande facilité, jusqu'à ce qu'il y a une vingtaine d'années, des ouvriers s'amusèrent à la déranger de sa place en la repoussant avec des leviers sur les deux autres pierres. Et quand on n'aurait pas la tradition, l'inspection seule de la pierre supérieure prouverait ce que j'avance, puisqu'en dessous il y court un renflement aigu qui la traverse dans toute sa largeur et qui posant sur les deux supports permettait aussi de faire osciller la vaste pierre.

C'était donc une pierre branlante que possédait le Hamel; tout le prouve: la forme et la tradition; mais ce monument a bien souffert, et des ravages du temps et des dégradations des hommes. Une sixième pierre qui formait l'entrée septentrionale de cette galerie a été enlevée, et l'un des supports n'étant plus maintenu s'est affaissé, tandis que la table supérieure, repoussée,

comme je l'ai dit, sur les pierres du devant, a perdu la propriété oscillatoire qui la rendait si remarquable.

Un de nos savants archéologues, qui a décrit ce monument il y a peu d'années, a cru voir sur la table, des trous en forme de godets et des rigoles correspondantes de l'une à l'autre, et là dessus, il a cru pouvoir établir de hautes considérations sur les mystères du culte druidique. Malheureusement, ces détails ne peuvent lui convenir: ces trous et ces rigoles sont un effet bizarre de la nature; ils se retrouvent sur l'un des supports et sur d'autres pierres des carrières voisines.

On connaît l'usage des pierres branlantes: c'était l'oracle qui éclairait les druides dans les jugemens qu'ils étaient appelés à rendre. On les plaçait sous les sombres et profondes solitudes de la forêt, et leur vue seule et l'appareil des cérémonies et des emblèmes mystérieux qui les entouraient, imposaient aux Gaulois qui courbaient humblement la tête sous la volonté toute-puissante de leurs prêtres. C'est là que le mari jaloux et le père inquiet venaient s'assurer de la vertu de sa femme ou de sa fille, là que l'accusé venait entendre prononcer sur sa culpabilité, par les balancemens plus ou moins longtems soutenus, plus ou moins fermes du rocher; ou plutôt, je crois, par l'étude que, dans ce moment critique, le druide faisait de la physionomie de l'accusé, qui devait trahir la crainte du coupable ou la confiance de l'innocent.

Mais ces pierres ont aussi leur légende, et qui mérite de trouver place ici. Son nom dans le pays est *épière*

ou *cuisine des sorciers*; c'était là, c'était autour de cette table, que, dans les beaux temps de la sorcellerie, le diable réunissait en sabbat tous ses disciples favoris. De tous les coins de la province, arrivaient là, munis de leurs mystérieux emblèmes, les sorciers les plus en renom, les vieilles bohémiennes qui venaient savourer à la table de leurs maîtres, les mets les plus exquis, les breuvages les plus éniivrants, puis venaient les danses, puis les sataniques orgies, jusqu'à ce que, repus de débauches et chassés par les premières lueurs du crépuscule, tous regagnaient leur logis pour s'y livrer de nouveau à l'art précieux que le bon diable avait mis en leurs mains.

Le terrain qui entoure le monument est semé de tuiles, poteries et monnaies romaines; le peuple a donc aussi séjourné sur ce mont; peut-être y avait-il élevé un temple pour perpétuer le culte sur ce terrain depuis longtemps consacré. Enfin, au bas du mont, du côté de l'Ecluse, jaillit une fontaine entourée de maçonnerie, et qui va à dix pas se jeter dans les vastes étangs. Son eau jouit d'une grande réputation, on vient la puiser de loin comme remède dans plusieurs maladies; je n'ai pu savoir si le peuple y avait attaché une légende, mais sa proximité de la pierre branlante m'a fait penser qu'elle était peut-être une de ces fontaines auxquelles les druides rendaient un culte religieux que l'on a perpétué jusqu'à nous, en y appliquant le plus souvent de pieuses histoires.

Le troisième des monumens que je crois celtiques, et qui entourent l'Ecluse, est situé à Tortequenue,

commune placée entre l'Ecluse et le Hamel. Ici nous ne trouvons pas une pierre s'élevant à une grande hauteur, mais un bloc à peine apparent et qui ne montre hors de terre que 40 centimètres de 60 centimètres de hauteur sur 64 de largeur et 25 d'épaisseur. Mais c'est que cette pierre a été recouverte profondément par les remblais de la route de Douai à Bapaume ; car des fouilles ont été poussées, dit-on, jusqu'à 8 mètres 11 centimètres de profondeur, sans qu'on ait pu en découvrir la base. C'est donc un monolite semblable à celui de l'Ecluse : il a cela de particulier qu'à son sommet sont naturellement sculptées sur la pierre, une rangée de boules allongées qui l'entourent et semblent les grains d'un chapelet, enchaînés les uns aux autres, et cette particularité pourrait bien avoir donné à la commune dans laquelle se trouve cette pierre, son nom de Tortequenne où chêne-tordu.

Du reste cette pierre, comme les voisines, a aussi des traditions qu'y s'y rattachent : ce ne sont pas, il est vrai, des légendes sataniques ; mais c'est un nom tiré de l'antiquité, celui d'Autel des Lares. On sait que les Lares étaient les dieux protecteurs du foyer : chaque ville, chaque carrefour, chaque maison avait son Dieu Lare, le plus souvent représenté par une grande borne quelquefois surmontée d'une tête humaine. Peut-être notre pierre est-elle un peulvan celtique que les Romains auront revêtu plus tard du nom d'Autel des Lares.

Mais c'est assez nous arrêter à ces légendes et à ces conjectures peut-être trop hasardées, regagnons la chnussée dont nous nous sommes écartés pour venir

ici, et allons trouver Baralle, situé plus près d'elle et à sa droite.

Baudri dit avoir vu des colonnes de marbre et d'autres ruines provenant d'une belle abbaye de chanoines bâtie à Baralle par le roi Clovis. Ce prince l'avait enrichie de biens et Saint Vast en avait consacré les bâtimens et avait choisi son abbé. Mais tost après vinrent les Normands qui se ruèrent sur elle avec fureur, dans l'espoir du butin. Heureusement les moines avaient eu le temps de se sauver à Cambrai. Plus tard, quand la campagne commença à se purger de ces bandes rapaces, ils voulurent retourner à leur abbaye ; en vain l'évêque de Cambrai voulut-il les retenir en leur disant que les ennemis n'étaient pas loin, qu'ils pouvait revenir d'un instant à l'autre ; toutes ces remontrances furent inutiles, et les religieux, trop confians, se mirent en route pour Baralle. Mais hélas ! à peine avaient-ils parcouru trois milles de chemin, qu'une bande de Normands fondit tout à coup sur eux, les massacra jusqu'au dernier, et acheva de renverser leur abbaye.... Sur l'emplacement arrosé de leur sang fut élevé plus tard une chapelle que l'on nomma chapelle des morts.

Quant à l'abbaye, il n'en reste aucune trace aujourd'hui, et le même sort est advenu au couvent de Sainles-Marquion situé un peu plus loin sur le tombeau et sous l'invocation de sainte Saturnine.

Cette pieuse vierge, native de l'Allemagne, poursuivie par les sollicitations d'un jeune seigneur qui voulait l'épouser, refusait constamment de l'écouter,

pour garder le serment qu'elle avait fait à son dieu de rester vierge ; mais ces refus n'avaient pu éteindre l'amour du jeune Allemand, et Saturnine, pour se mettre à l'abri de ses poursuites, fut contrainte de fuir sa patrie. Elle vint donc jusqu'à Sains, et là, sous l'humble vêtement d'une bergère, elle gardait les troupeaux que lui confiaient les habitans. Mais sa fuite n'avait fait qu'enflammer davantage le cœur de son amant. Devenu furieux, il la suivit à la piste, et la rencontra enfin, la houlette à la main, au milieu des troupeaux qu'elle gardait. Sur son refus de le suivre, sa colère ne connut plus de borne et il lui trancha la tête. Puis, peut-être déjà poursuivi par les remords, il s'enfuit loin du théâtre de son crime, monté sur son char dont il aiguillonnait les chevaux. Mais, comme il voulut traverser une fontaine qui se trouve près du village, le terrain s'enfonça tout-à-coup, et le malheureux disparut pour toujours, laissant empreintes, sur la vase, les ornières des roues de son char que le temps n'a pu effacer.

Saturnine, au contraire, sembla vouloir survivre à son martyre, car elle ramassa, dit-on, sa tête et la porta dans ses mains, jusqu'au milieu du village, sur un vaste grès, que l'on a conservé avec soin. Bientôt des miracles vinrent révéler la sainteté de cette vierge, qui fut honorée dans toute l'église. Sains surtout prit un soin tout particulier d'enrichir son tombeau. La pierre sur laquelle avait posé sa tête devint un but de pèlerinage, et aujourd'hui encore les femmes vont y prier la sainte pour obtenir la force de nourrir leurs enfans.

Cependant le bruit du martyre et des miracles de notre sainte avait fait bruit dans la province, et bientôt de pieuses filles érigèrent autour de son tombeau un couvent qui grandit et prospéra par les aumônes des nombreux pèlerins qui venait prier leur sainte patronne.

Mais au 9^e siècle vinrent les barbares habitans du Nord; les religieuses n'eurent pas le temps de fuir, elles tombèrent sous leurs coups, et une partie de la sainte relique disparut, soit que les barbares l'aient emportée, soit plutôt qu'ils l'aient brulée où anéantie. Aujourd'hui Sains n'offre plus de traces de ce couvent : on y voit seulement une belle croix de pierre, assez haute, d'une seule pièce, et qui a été érigée depuis sur les ruines du pieux asile, qui, lui-même, s'était élevé sur le lieu du martyre.

Cette croix est aussi très visitée par les pèlerins, et les fileuses viennent s'efforcer de faire entrer leurs doigts dans les plus petites des excavations qui se trouvent autour d'elles, persuadées qu'elles sont, que plus les trous dans lesquels elles les introduiront seront petits, plus le lin qu'elles fileront sera fin.

De Sains à Marquion, il y a bien près, mais ce dernier ne nous arrêtera pas longtemps, son église toute bizarre est bien mesquine; autour du chœur et des bras de croix, elle offre quelques fenêtres à ogive, mais elle n'a du reste ni voûtes, ni chapiteaux, ni corniches, ni même de solives sculptées: tout l'intérêt qu'elle présente se borne au soubassement de la tour qui, bâtie en grès jusqu'à une hauteur d'environ 15 mètres, offre

dans cette partie les caractères romains du 12^e siècle, les ouvertures cintrées entourées d'un cordon qui se continue autour de toute la construction, quatre jambes de force adossées contre chacun des angles de la tour, etc. Mais la porte d'entrée a été retouchée depuis et a été reconstruite en ogive. Du reste, Marquion n'offre pas d'intérêt. On cite un seigneur Regnier de Marquion qui succomba en terre sainte sous les coups des infidèles qu'il était allé combattre; l'histoire parle aussi de deux passages de troupes sur son territoire, l'un en 1711, quand le maréchal de Villars, pour tenir en échec le duc de Malborough, fit avancer son armée sur le ruisseau de Marquion; et l'autre, en 1793, quand les français brûlèrent ce village pour couper le passage des ennemis, et favoriser leur retraite, en quittant le camp de César près de Cambray. Là se borne l'histoire de Marquion, et là s'arrêtera aussi cette promenade, qui doit clore la première partie du travail que j'ai entrepris.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PROMENADE.

	Pages.
Quelques mots sur l'origine de la Chaussée.	1
Camblain-Châtelain.	7
Calonne-Riquart.	14
Divion.	ib.
Houdain.	18
Rebreuves.	21
Holhain.	22
Gauchin-le-Gal.	29

2^e PROMENADE.

Frénicourt.	33
Estrées-Cauchy.	39
Villers-Châtel.	40
Cambligneul.	43
Camblain-L'abbé.	ib.
Villers-au-Bois.	47
Acq.	48
Ecoivre.	55

3^e PROMENADE.

Mont-Saint-Eloy.	58
Marcuil.	82
Etrun.	97
Anzin-Saint-Aubin.	101
Faubourg Sainte-Catherine.	102

4^e PROMENADE.

Cité d'Arras.	103
---------------	-----

	5 ^e PROMENADE.	Pages.
Ville d'Arras.		126

6^e PROMENADE.

Faubourgs Saint-Sauveur, Saint-Michel, du Temple,		
Ronville, etc.		207
Thilloy-lez-Mofflaine.		209
Wancourt.		210
Monchy-les-Preux.		212
Guémape.		215
Boiry-Notre-Dame.		217
Vis en Artois.		218
Rémy.		ib.
Haucourt.		219
Eterpigny.		ib.
Dury.		220
L'Ecluse.		ib.
Hamel.		222
Tortequenne.		225
Baralle.		227
Sains-lez-Marquion.		ib.
Marquion.		229

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



